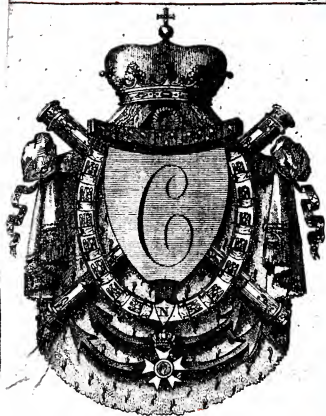








9707

Palat XLIII 213



OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE VOLTAIRE.
TOME SEPTIEME.

1769. Lequien.

REVISED

1911

UNITED STATES

NAVY DEPARTMENT

NAVY OFFICIALS

LA

HENRIADE

ET AUTRES

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée, avec des augmentations considérables,
particulières & incorporées dans tout ce Recueil,

Enrichi de 56. Figures.

TOME SEPTIEME



À LONDRES,

AUX DE'PENS DE LA SOCIETE'

M. DCC. LI.

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911



PRÉFACE

DE

CETTE ÉDITION

DE M. DCC. L.

L'*Incrédulité, dit Aristote, est le fondement de toute sagesse. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'Histoire, & sur-tout l'Histoire ancienne.*

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun! Eh bien, n'en croiez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Consuls, des Décemvirs. Le Peuple Romain a détruit Carthage, César a vaincu Pompée; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit, que Castor & Pollux ont combattu pour ce Peuple; qu'une Vestale, avec sa ceinture, a mis à flot un vaisseau engravé; qu'un goufre s'est refermé, quand

VOLT. Tome VII.

*

Cur-

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1841-1842 3140 F

1841-1842 3140 F

1841-1842 3140 F



PRÉFACE

D E

CETTE ÉDITION

DE M. DCC. L.

L'*Incrédulité, dit Aristote, est le fondement de toute sagesse. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'Histoire, & sur-tout l'Histoire ancienne.*

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun! Eh bien, n'en croiez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Consuls, des Décemvirs. Le Peuple Romain a détruit Carthage, César a vaincu Pompée; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit, que Castor & Pollux ont combattu pour ce Peuple; qu'une Vestale, avec sa ceinture, a mis à flot un vaisseau engravé; qu'un goufre s'est refermé, quand

VOLT. Tome VII.

*

Cur-

Curtius s'y est jetté ; n'en croïez rien. Vous lisez par-tout des prodiges, des prédictions accomplies , des guérisons miraculeuses opérées dans les Temples d'Esculape ; n'en croïez rien : mais cent témoins ont signé le procès-verbal de ces miracles sur des tables d'airain ; mais les Temples étoient remplis d'ex voto , qui attestoient les guérisons. Croïez qu'il y a eu des imbéciles & des fripons qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vu. Croïez qu'il y a eu des dévots qui ont fait des présens aux Prêtres d'Esculape , quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume ; mais pour les miracles d'Esculape , n'en croïez rien.

Mais les Prêtres Egyptiens étoient tous sorciers , & Hérodote admire la science profonde qu'ils avoient de la diablerie ! Ne croïez rien de ce que les Prêtres ont dit à Hérodote.

Je me défierai de tout ce qui est prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits , qui étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines , manquent pourtant d'une vraisemblance morale ?

Par

Par exemple, Plutarque assure, que César tout armé se jeta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne vouloit pas mouiller, & nageant de l'autre main.

Ne croiez pas un mot de ce conte, que vous fait Plutarque. Croiez plutôt César, qui n'en dit mot dans ses Commentaires, & soiez bien sûr que quand on se jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans Quint-Curce, qu'Alexandre & ses Généraux furent tout étonnés quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendoient pas; n'en croiez rien.

Il est bien vraisemblable qu'Alexandre étant yvre, ait tué Clitus, qu'il ait aimé Ephésion, comme Socrate aimoit Alcibiade; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'Aristote ignorât le flux & le reflux de l'Océan: il y avoit des Philosophes dans son armée; c'étoit assez d'avoir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de

ce phénomène. *Alexandre* avoit voïagé en *Afrique*, dont les côtes sont baignées par l'*Océan*. Son *Amiral Néarque* pouvoit-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savoient tous les enfans sur le rivage du fleuve *Indus*? De pareilles sottises, répétées dans tant d'*Auteurs*, décréditent trop les *Historiens*.

Le *Pere Maimbourg* vous redit, après cent autres, que deux *Juifs* promirent l'*Empire* à *Léon l'Isaurien*, à condition que quand il seroit *Empereur* il abatroit les *Images*. Quel intérêt, je vous prie, avoient ces deux *Juifs* à empêcher que les *Chrétiens* eussent des *Tableaux*? Comment ces deux misérables pouvoient-ils promettre l'*Empire*? N'est-ce pas insulter à son lecteur que de lui présenter de telles fables?

Il faut avouër que *Mezeray*, dans son stile dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digérés, qu'il rapporte, bien des absurdités pareilles; tantôt c'est *Henri V. Roi d'Angleterre*, couronné *Roi de France* à *Paris*, qui meurt des hémoroides pour s'être,

tre, dit - il, assis sur le Trône de nos Rois ; tantôt c'est S. Michel qui apparôit à Jeanne d'Arc.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le Sire de Joinville, ou plutôt celui qui a traduit son Histoire Gauloise en ancien Français, a beau m'assurer que les Emirs d'Egypte, après avoir assassiné leur Soudan, offrirent la Couronne à S. Louis, leur prisonnier. J'aimerois autant qu'on me dit, que nous avons offert la Couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans aient pensé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvoient regarder que comme un Chef des Barbares, qu'ils avoient pris dans une bataille, qui ne connoissoit ni leurs loix ni leur langue, qui étoit l'ennemi capital de leur Religion ?

Je n'ai pas plus de foi au Sire de Joinville, quand il me fait ce conte, que quand il me dit que le Nil se déborde à la S. Remy au commencement d'Octobre. Je ré-

voquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux de la Montagne, qui, sur le bruit de la Croisade de S. Louis, dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes ; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez Mezeray plus de soixante Princes à qui on a donné le boucon ; mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.

Je ne croirai pas même Tite-Live, quand il me dit, que le Médecin de Pirrhus offrit aux Romains d'empoisonner son Maître moyennant une récompense. A peine les Romains avoient-ils alors de l'argent monnoïé, & Pirrhus avoit de quoi acheter la République, si elle avoit voulu se vendre ; la place de premier Médecin de Pirrhus étoit plus lucrative probablement, que celle de Consul. Je n'ajouterai
foi

foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier Médecin d'un de nos Rois aura proposé à un Canton Suisse de le paier pour empoisonner son malade.

Définons-nous aussi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cens Spartiates au passage des Termopiles ne me révolte point ; l'assiette du terrain rend l'aventure croïable. Charles XII. avec huit mille hommes aguerris défait à Narva environ quatre-vingt mille paisans Moscovites mal armés ; je l'admire & je le crois. Mais quand je lis , que Simon de Montfort battit cent mille hommes avec neuf cens soldats divisés en trois corps : je répète alors , je n'en crois rien. On me dit que c'est un miracle ; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour Simon de Montfort ?

Je révoquerois en doute le combat de Charles XII. à Bender , s'il ne m'avoit été attesté par plusieurs témoins oculaires , & si le caractère de Charles XII. ne rendoit vraisemblable cette héroïque extravagance.

ce. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, aïons-là encore sur les mœurs des Peuples étrangers ; refusons notre créance à tout Historien ancien & moderne , qui nous rapporte des choses contraires à la nature & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières relations de l'Amérique ne parloient que d'Antropofages ; il sembloit à les entendre , que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers , qui ont été mangés par leurs vainqueurs , au lieu d'être mangés des vers.

Les Anciens, & leurs innombrables & crédules Compilateurs , nous répètent sans cesse qu'à Babylone , la ville de l'Univers la mieux policée , toutes les femmes & les filles se prostituoient dans le Temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser qu'à Babylone , comme ailleurs , on avoit quelquefois du plaisir pour de l'argent ; mais je ne me persuaderai jamais
que

que dans la ville la mieux policée qui fut alors dans l'Univers, tous les peres & tous les maris envoïassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les Législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des Orientaux ; & pour un voïageur comme Chardin, que de voïageurs comme Paul Lucas.

Un Moine Grec, un Moine Latin, écrivent que Mahomet II. a livré toute la ville de Constantinople au pillage, qu'il a brisé lui-même les Images de JESUS-CHRIST, qu'il a changé toutes les Eglises en Mosquées. Ils ajoutent, pour rendre ce Conquérant plus odieux, qu'il a coupé la tête à sa Maîtresse pour plaire à ses Janissaires, qu'il a fait éventrer 14. de ses Pages pour savoir qui d'eux avoit mangé un melon. Cent Historiens copient ces misérables fables ; les Dictionnaires de l'Europe les répètent. Consultez les véritables Annales Turques, recueillies par le Prince Cantimir, vous verrez combien tous ces menson-

ges sont ridicules. Vous apprendrez que le grand Mahomet II. ayant pris d'assaut la moitié de la ville de Constantinople, daigna capituler avec l'autre, & conserva toutes les Eglises; qu'il créa un Patriarche Grec, auquel il rendit plus d'honneurs que les Empereurs Grecs n'en avoient jamais rendu aux Prédécesseurs de cet Evêque. Enfin, consultez le sens commun, vous jugerez combien il est ridicule de supposer qu'un grand Monarque, s'avant & même pôli, tel qu'étoit Mahomet II. ait fait éventrer 14. Pages pour un melon; & pour peu que vous soiez instruit des mœurs des Turcs, vous verrez à quel point il est extravagant d'imaginer que les soldats se mêlent de ce qui se passe entre le Sultan & ses femmes, & qu'un Empereur coupe la tête à sa Favorite pour leur plaire. C'est ainsi pourtant que la plûpart des Histoires sont écrites.

Il n'en est pas ainsi de l'Histoire de Charles XII. Je peux assurer que si jamais Histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci; je la composai d'abord, comme on fait, sur les Mémoires de Mr. Fabrice, de

Mr.

Mrs. de Villelongue & de Fierville, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires ; mais comme les témoins ne voient pas tout & qu'ils voient quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes ; mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis reformé cette Histoire sur le Journal Militaire de Mr. Adlerfeld, qui est très-exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait usage de l'Histoire écrite par Norberg, Chapelain & Confesseur de Charles XII. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils sont en guerre ; elles ne servent jamais à faire connaître le fond des événemens ; elles sont

inutiles au Militaire & au Politique, & sont ennuyeuses pour le lecteur. Un Ecrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelque lumière, ainsi qu'un Architecte emploie des décombres dans un édifice.

*Parmi les pièces publiques, dont Norberg a surchargé sa malheureuse Histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la Lettre d'Achmet, Empereur des Turcs, que cet Historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu. **

Ce même Norberg fait dire au Roi de Suède, ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du Roi Stanislas. Il prétend que Charles XII. en répondant aux objections du Primat, lui dit que Stanislas avoit acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même.

Norberg n'avoit ni lumières ni esprit ni connois-

* Voyez la Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. de Norberg, au 2. Volume.

connoissances des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui déterminâ Charles XII. à le choisir pour son Confesseur. Je ne sais s'il a fait de ce Prince un bon Chrétien; mais assurément il n'en a pas fait un Héros, & Charles XII. seroit ignoré, s'il n'étoit connu que par Norberg.

Il est bon d'avertir ici que l'on a imprimé il y a quelques années une petite Brochure, intitulée: Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire de Charles XII. par Mr. de Voltaire. Ce petit Ouvrage est du Comte de Poniatowski; ce sont des réponses qu'il avoit faites à des nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris; mais son Secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un Libraire qui ne manqua pas de l'imprimer, & un Correcteur d'Imprimerie de Hollande intitula Critique, cette instruction de Mr. de Poniatowski, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exerce dans la Librairie.

La Motraye, domestique de Mr. Fabri-

ce, avoit aussi imprimé quelques Remarques sur cette Histoire. Parmi les erreurs & les petitesse dont cette Critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile, & j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions, & sur-tout dans celle de 1739. car en fait d'Histoire, rien n'est à négliger; & il faut consulter, si l'on peut, les Rois & les valets-de-chambre.



DISCOURS

DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particulière. En vain la malignité ou la flâterie s'est exercée sur presque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve ; & ce nombre seroit encore plus petit si l'on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité , sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera , on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII. avoit pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de Fran-

çois I. en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere ; on benira la mémoire de Henri IV. qui conquiert son héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protégé les arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire , on garde le souvenir des mauvais Princes , comme on se souvient des inondations , des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois , sont les Conquérens ; mais plus approchant des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes , qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante , & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes , qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre , & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir , elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome , de Grèce , d'Allemagne , de Moscovie ; de
tant

tant de Sultans , de Califes , de Papes , de Rois , combien y en a-t'il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes ; comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point , qu'à peine un Souverain cesse de vivre , que le public est inondé de volumes , sous le nom de Mémoires , d'Histoire de sa vie , d'Anecdotes de sa Cour. Par-là les Livres se multiplient de telle sorte , qu'un homme qui vivroit cent ans & qui les emploïeroit à lire , n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule depuis deux siècles en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles , & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs , vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu , comme la plus belle qui ait jamais été : le Roi qu'ils ont vû , comme le plus grand Monarque ; les affaires dont ils se sont mêlés , comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité

térité verra tout cela avec les mêmes yeux.
 Qu'un Prince entreprenne une guerre ,
 que sa Cour soit troublée d'intrigues , qu'il
 achete l'amitié d'un de ses voisins , & qu'il
 vende la sienne à un autre ; qu'il fasse enfin
 la paix avec ses ennemis , après quelques
 victoires & quelques défaites , les sujets ,
 échauffés par la vivacité de ces événemens
 présens , pensent être nés dans l'époque la
 plus singulière depuis la création. Qu'arrive-
 t'il ? Ce Prince meurt ; on prend après lui
 des mesures toutes différentes ; on oublie &
 les intrigues de sa Cour , & ses Maîtresses ,
 & ses Ministres , & ses Généraux , & ses Guer-
 res , & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens
 tâchent de se tromper les uns les autres ,
 & font des guerres & des alliances , on a
 signé des milliers de Traités , & donné au-
 tant de batailles ; & les belles ou infâmes
 actions sont innombrables. Quand toute cet-
 te foule d'événemens & de détails se pré-
 sente devant la postérité , ils sont presque
 tous anéantis les uns par les autres ; les
 seuls qui restent sont ceux qui ont produit
 de grandes révolutions , ou ceux qui aiant
 été décrits par quelque Ecrivain excellent ,
 se sauvent de la foule , comme des Por-
 traits d'hommes obscurs peints par de grands
 Maîtres.

On

On se seroit donc bien donné de garde d'ajouter cette Histoire particulière de Charles XII. Roi de Suède , à la multitude des Livres dont le public est accablé , si ce Prince , & son rival Pierre Alexiowits , beaucoup plus grand homme que lui n'avoient été , du consentement de toute la terre , les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles ; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie , par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes , si ce Livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain , qui , en lisant la Vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire : J'ai plus de courage & de vertu , une ame plus forte , un corps plus robuste ; j'entens mieux la guerre , j'ai de meilleures troupes que Charles XII. ? Que si avec tous ces avantages , & après tant de victoires , ce Roi a été si malheureux , que dévoient espérer les autres Princes qui auroient la même ambition , avec moins de talens & de ressources ?

On a composé cette Histoire sur des recits de personnes connues , qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de

de Pierre le Grand , Empereur de Moscovie , & qui s'étant retirés dans un Pais libre long-tems après la mort de ces Princes , n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. Fabrice qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII. Mr. de Fierville , Envoïé de France , Mr. de Villelongue , Colonel au service de Suède , Mr. de Poniatowski même , ont fourni les Mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la *Vie de Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les Officiers Suédois & Moscovites , c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'Histoire de ces Officiers , mais seulement celle du Roi de Suède ; même parmi les événemens de sa vie , on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'Histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait ; mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraïes lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déjà de l'être aujourd'hui en 1739. Le commerce commence , par exemple , à être moins négligé

gè en Suède. L'infanterie Polonoise est mieux disciplinée , & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours , lorsqu'on lit une Histoire , songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Rets , prendroit les Français pour des forcenés , qui ne respirent que la guerre civile , la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louis XIV. diroit ; les Français sont nés pour obéir , pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Mémoires des premières années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la mollesse , une avidité extrême de s'enrichir & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint , & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressembloient pas plus aux fanatiques de Cromwel , que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée , ressembloient aux Scipions. Je ne sai si les Suédois pourroient avoir tout-d'un-coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : il étoit brave un tel jour ; il faudroit dire , en parlant d'une Nation , elle paraissoit telle sous un tel Gouvernement , & en telle année.

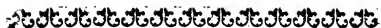
Si quelque Prince & quelque Ministre
trou-

XXII DISCOURS SUR L'HISTOIRE, &c.

trouvoient dans cet Ouvrage des vérités désagréables ; qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics , ils doivent compte au public de leurs actions : que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'Histoire est un témoin & non un flâteur ; & que le seul moïen d'obliger les hommes à dire du bien de nous , c'est d'en faire.



TABLE



T A B L E D E S L I V R E S.

L I V R E P R E M I E R.

Histoire abrégée de la Suède , jusqu'à Charles XII. son éducation ; ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularitez très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie , la Pologne & le Dannemarck se réunissent contre Charles XII. Pag. 1

L I V R E S E C O N D.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de 18. ans il soutient la guerre contre le Dannemarck , la Pologne & la Moscovie : termine la guerre de Dannemarck en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois , & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son Gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles , & est maître de la Pologne , où il se prépare à nommer un Roi. 37

L I V R E T R O I S I E' M E.

Stanislas Leczinski élu Roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : Belle retraite du Général Schullembourg : Exploits du Czar : Fondations de Pétersbourg : Bataille de Frawenstad : Charles entre en Saxe : Paix d'Altranstad : Auguste abdique la Couronne , & la cède à Stanislas. Le Général Parikul , Plénipotentiaire du Czar , est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes : Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir. 101

L I V R E Q U A T R I E' M E.

Charles victorieux quitte la Saxe : poursuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes : sa blessure : batailles.

XXIV TABLE DES LIVRES.

bataille de Pultava : suites de cette bataille : Charles réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessarabie. 155

LIVRE CINQUIÈME.

Etat de la Porte Ottomane : Charles séjourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte : Ses desseins : Auguste remonte sur son Trône : Le Roi de Dannemarck fait une descente en Suède : Tous les autres Etats de Charles sont attaqués : Le Czar triomphe dans Moscow : Affaire du Pruth : Histoire de la Czarine, de l'aïssanne devenue Impératrice. 197

LIVRE SIXIÈME.

Intrigues à la Porte Ottomane. Le Kam des Tartares, & le Pacha de Bender, veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante Domestiques contre une armée. Il est pris & traité en prisonnier. 245

LIVRE SEPTIÈME.

Les Turcs transfèrent Charles à Démintash : Le Roi Stanislas est pris dans le même tems : Action hardie de Mr. de Villelongue : Révolutions dans le Sérail : Bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses Etats : Sa manière étrange de voyager : Son arrivée à Stralsund : Disgraces de Charles : Succès de Pierre le Grand : Son triomphe dans Pétersbourg. 287

LIVRE HUITIÈME.

Charles marie la Princesse sa Sœur au Prince de Hesse : Il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suède : Entreprise du Baron de Görtz son Premier Ministre : Projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiège Fridérickschal en Norwège : Il est tué : Son caractère : Görtz est décapité. 331

HISTOIRE



HISTOIRE
D E
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède, jusqu'à Charles XII. son éducation ; ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularitez très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne & le Dannemark se réunissent contre Charles XII.

LA Suède & la Finlande composent un Roïaume un tiers plus grand que la France ; mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Païs, large de deux cens de nos lieues, & long de
A trois

2 HISTOIRE DE CHARLES XII.

trois cens, s'étend du Midy au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou environ, jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hyver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un Ciel serain, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hyver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules, qui durent à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suède; & la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par des feux semblables à lumière zodiacale, fait qu'on voïage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les Païs Méridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du Ciel les rend sains; la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les Nations Septentrionales sem-

sembloit aimer, d'autant plus, que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, aiant long-tems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur Païs. C'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths, qui inondèrent l'Europe & l'arrachèrent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur, le législateur, & le tyran.

Les Païs Septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de Citoïens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la stérilité & l'oïveté; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus long-tems fécondes.

La Suède fut toujours libre, jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de tems, le Gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens Païs se

A 2 donne

4 HISTOIRE DE CHARLES XII.

donne à des Puissances bien différentes ; car en France , en Espagne , il signifie un homme absolu ; & en Pologne , en Suède , en Angleterre , l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Sénat ; & le Sénat dépendoit des Etats-Généraux , que l'on convoquoit souvent. Les Représentans de la Nation dans ces grandes Assemblées , étoient les Gentilshommes , les Evêques , les Députés des Villes ; avec le tems on y admit les Païsans mêmes , portion du Peuple injustement méprisée ailleurs , & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation , si jalouse de sa liberté ; & qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles , fut mise sous le joug par une femme & par un Peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norwège , conquit la Suède par force & par adresse , & fit un seul Roïaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort , la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle secoua le joug des Danois : elle le reprit : elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux Tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II. Roi de Dahnemark , monstre formé de vices , sans aucune vertu ; l'autre , un Archevêque d'Upsal , Primat du Roïaume , aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent

firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les Droits de l'État contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé, sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligüés pour opprimer, défunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le Despotisme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens Rois du País, sortit du fond des Forêts de la Dalécarlie, où il étoit caché, & vint délivrer la Suède. C'étoit une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes; sa taille avantageuse, & son grand air, lui faisoient des Partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive, qu'elle étoit sans art: son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce; vertueux

6 HISTOIRE DE CHARLES XII.

enfin , à ce que l'on dit , autant qu'un Chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été otage de Christiern ; & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison , il avoit erré , déguisé en Païsan , dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vû réduit à la nécessité de travailler aux Mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enséveli dans ces souterrains , il osa songer à détrôner le Tyran. Il se découvrit aux Païsans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure , pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages , des soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'Archevêque , les vainquit souvent , les chassa tous deux de la Suède , & fut élu avec justice par les Etats , Roi du Païs dont il étoit le libérateur.

A peine affermi sur le Trône , il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables Tyrans de l'Etat étoient les Evêques , qui , aiant presque toutes les richesses de la Suède , s'en servoient pour opprimer les sujets & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible , que l'ignorance des Peuples l'avoit renduë sacrée. Il puni la Religion Catholique des attentats de ses Ministres. En moins de deux ans , il rendit la Suède Luthérienne , par la supériorité de sa politique,

litique , plus encore que par autorité. Aïant ainsi conquis ce Roïaume , comme il le disoit , sur les Danois & sur le Clergé , il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans , & mourut plein de gloire , laissant sur le Trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave-Adolphe , qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie , la Livonie , Brême , Verden , Vifinar , la Poméranie , sans compter plus de cent Places en Allemagne , rendues par la Suède après sa mort. Il ébranla le Trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne , secondé en cela par les intrigues de Rome même , qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la Maison d'Autriche ; entreprise dont on attribue toute la gloire au Cardinal de Richelieu , qui savoit l'art de se faire une réputation , tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube ; & peut-être détrôner l'Empereur , lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen , qu'il gagna contre Valstein , emportant dans le tombeau le nom de *Grand* , les regrets du Nord , & l'estime de ses Ennemis.

Sa fille Christine , née avec un génie rare , aimoit mieux converser avec des Savans , que de

8 HISTOIRE DE CHARLES XII.

régner sur un Peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le Trône, que ses Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme, qui n'étoit que Philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des Arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en sa place son Cousin Charles-Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois ; assiégea leur Capitale ; réunir la Scanie à la Suède ; & fit assurer, du moins pour un tems, la possession de Sleswic au Duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du Despotisme, que

que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble. Charles XI. guerrier comme tous ses Ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Roïaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on seût aimé, si son Despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrique Eléonor, fille de Frédéric III. Roi de Dannemark, Princesse vertueuse & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses Aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant sa personne & ses actions.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il fût connaître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savoit manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir

les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance , il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moïen de le plier étoit de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire , on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'averfion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient , il l'apprit bien vite , & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina , tant qu'il vécut , à ne jamais s'en servir , même avec des Ambassadeurs François , qui ne favoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la Langue Latine , on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût , que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur , lui aiant demandé , ce qu'il pensoit d'Alexandre ? *Je pense*, dit le Prince , *que je voudrois lui ressembler.* Mais , lui dit-on , il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il , *n'est-ce pas assez quand on a conquis des Roïaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son Pere , qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi , & qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusoit dans l'appartement du Roi à regarder deux Cartes Géographiques ; l'une d'une Ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur , &

& l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la Carte de la Ville Hongroise, il y avoit ces mots tirés du Livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée ; le nom du Seigneur soit benî*. Le jeune Prince aiant lû ces paroles, prit sur le champ un craïon, & écrivit au bas de la Carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas (*)*. Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mere. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moïen d'une espèce de Cour-de-Justice, nommée *la Chambre des Liquidations*, établie de son autorité seule. Une foule de Citoïens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, remplissoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses

pier-
 (*) Deux Ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déjà entamé l'ouvrage de la Paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & respecté au-dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avènement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède, & de la Finlande; mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les Isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ses Ancêtres, assurées à sa Couronne par une longue possession, & par la foi
des

des Traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La Paix de Ryswick, commencée sous les auspices du pere, fut conclue sous ceux du fils : il fut le Médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les Loix Suédoises fixent la Majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son Testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vûes ambitieuses de sa mere Edwige-Eléonor de Holstein, Veuve de Charles X. Cette Princesse fut déclarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, & Régente du Roïaume, conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

La Régente avoit eu part aux affaires, sous le règne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge ; mais son ambition, plus grande que ses forces & que son génie, lui faisoit espérer de jouir longtemps des douceurs de l'autorité sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revûe des troupes : il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroïssoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente ; & cette Princesse se flatoit que les dissipations de ces exercices le rendroient

droient incapable d'application, & qu'elle en gouverneroit plus long-tems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revûe de plusieurs Régimens : le Conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paraissoit abîmé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi Elle songe si sérieusement ? *Je songe*, répondit le Prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la Majorité du Roi : il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération : il le flâta de la confiance du Roi ; Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Régence furent bien-tôt persuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en Corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'atendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats-Généraux étoient assemblés alors. Les Conseillers de la Régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre :
la

la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; desorte que Charles XII. souhaita de régner , & en trois jours les Etats lui déferèrent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée , plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent , aiant le Sceptre à la main & la Couronne en tête, aux acclamations de tout un Peuple, idolâtre de ce qui est nouveau , & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement : c'est de tant de droits que ses Prédécesseurs s'étoient arrogés , presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince , il tenoit entre ses mains la Couronne pour la lui remettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'Archevêque , se couronna lui-même , en regardant fièrement le Prélat. La multitude , à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux-même qui avoient le plus gémi sous le Despotisme du pere , se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté , qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître , il donna sa confiance

fiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut bien-tôt son Premier-Ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inappliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres (*). La Suède avoit de lui la même opinion ; personne ne connoissoit son caractère ; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages, formés tout-à-coup dans le Nord, donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même-tems. Le premier fut Eridéric IV. Roi de Dannemark son cousin ; le second, Auguste, Electeur de Saxe, Roi de Pologne ; Pierre le Grand, Czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer

(*) Les Lettres originales en font foi.

per l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince, plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stoccolme avec son épouse, se jeter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne Maison de Holstein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, étoit montée sur le Trône de Dannemark par élection en 1449. Tous les Roïaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bien-tôt héréditaire. Un de ses Rois, nommé Christiern III. eut pour son frère Adolphe une tendresse ou des ménagemens, dont on ne trouve guères d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté; mais il ne pouvoit démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les Duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswic, établissant que les Descendans d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemark: que ses deux Duchés leur appartiendroient en commun; & que le Roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le
Holf-

Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même Maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la Branche de Dannemark & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & la Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux Conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du Traité. Mais comme un Traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockholm, les Danois faisoient déjà des actes d'hostilité dans le Pais de Holstein, & se liguoiént secrètement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Fridéric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti, son Concurrent au Trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore, par sa force de corps incroyable, que par sa

sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna les dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'aproche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le Trône; mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le Roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suédois s'en étoient disputés la possession. La Suède l'avoit enlevée depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée solennellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ses sévérités pour ses sujets, n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillés de leurs Privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est join-

te à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul. *Vous avez parlé pour votre Patrie en brave homme*, lui dit-il; *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de Leze-Majesté, &, comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient. Il representa au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déjà tenté de cette conquête. Auguste, à son Couronnement, avoit promis de faire ses efforts pour recouvrer les Provinces que la Pologne avoit perduës. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la République & affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paroïssent si vraisemblables. Tout fut prêt bien-tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des Déclarations de guerre, & des Mani-

Manifestes. Le nuage grossissoit en même-tems du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernoit mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchoit le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le Nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieux jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce Païs immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les Arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit, sous peine de mort, de sortir de leur Païs sans la permission de leur Patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisoit à une Nation, qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misère, dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangères.

L'Ere des Moscovites commençoit à la création du Monde; ils comptoient 7207. ans au com-

commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vraisemblable que Dieu avoit créé le Monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étoient des erreurs grossières; personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre País dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-tems que le Peuple avoit voulu brûler à Moscow le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une éclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre manière de compter dans tous les Bureaux de Recettes, & dans le Trésor du Czar.

Leur Religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs; mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du Pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de Colombe. Ils observoient régulièrement quatre Carêmes par an; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu

&

& S. Nicolas étoient les objets de leur culte , & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes , comme leur ignorance. Il rendoit des Arrêts de mort , & infligeoit les suplices les plus cruels , sans qu'on pût appeller de son Tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an , suivi de tout son Clergé , en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval , & le Peuple se prosternoit dans les rues , comme les Tartares devant leur Grand Lama. La Confession étoit pratiquée ; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire ; mais non le repentir. Ils se croioient purs devant Dieu , avec la bénédiction de leurs Papas. Ainsi ils passaient sans remords , de la confession au vol & à l'homicide ; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens , étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les peres de famille, les Prêtres, les femmes, les filles , s'enivroient d'eau-de-vie les jours de Fêtes. On disputoit cependant sur la Religion en ce Païs, comme ailleurs ; la plus grande querelle étoit pour savoir si les Laïques devoient faire le signe-de-la-Croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff , sous le précédent règne , avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avoit même des fanatiques , comme parmi ces Nations poli-

24 HISTOIRE DE CHARLES XII.

poliées, chez qui tout le monde est théologien; & Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables, qu'on nommoit *Vosko-Jésuites*.

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord Occidental de la Mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïèdes, qui sont vers la Mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connaissance d'un Dieu; & cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les Etrangers, avant qu'il fût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Génevois, nommé *le Fort*, d'une ancienne famille de Genève, fils d'un Marchand droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme envoyé par son pere pour être Facteur à Coppenhague, quitta son commerce & suivit un Ambassadeur Danois à Moscow, par cette inquiétude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il lui prit

prit envie d'apprendre la Langue Rusſienne. Les progrès rapides qu'il y fit, excitèrent la curioſité du Czar, encore jeune. Il en fut connu: il ſ'iniſinua dans ſa familiarité, & paſſa bien-tôt à ſon ſervice. Il lui parloit ſouvent des avantages du Commerce & de la Navigation; il lui diſoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des Etats de la Moſcovie, faiſoit, par le moïen du Commerce ſeul, une auſſi grande figure dans l'Europe que les Eſpagnes, dont elle avoit été autrefois une petite Province inutile & mépriſée. Il l'entretenoit de la politique rafinée des Princes de l'Europe, de la diſcipline de leurs Troupes, de la police de leurs Villes, du nombre infini de Manufactures, des Arts & des Sciences, qui rendent les Européans puiffans & heureux. Ces diſcours éveillèrent le jeune Empereur, comme d'une profonde léthargie; ſon puiffant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu & n'avoit pu détruire, ſe développa preſque tout-à-coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une Nation nouvelle. Pluſieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit ceſſé d'être Roi pour apprendre mieux à régner, c'eſt ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Moſcovie en 1698. n'aïant encore régné que deux années, & alla en Hollande,

B déguifé

déguisé sous un nom vulgaire , comme s'il avoit été un domestique de ce même Mr. *le Fort* , qu'il envoïoit Ambassadeur-Extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes , sous le nom de *Pierre Michælof* ; mais communément on l'appelloit *Peter-Bas* , ou *Maître-Pierre*. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de son travail , il aprenoit les parties des Mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince , les Fortifications , la Navigation , l'Art de lever des Plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers , examinoit toutes les manufactures , rien n'échappoit à ses observations. De-là il passa en Angleterre , où il se perfectionna dans la science de la construction des Vaisseaux : il repassa en Hollande , vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son País. Enfin , après deux ans de voïages & de travaux , auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre , il reparut en Moscovie , amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands Vaisseaux Moscovites sur la Mer Noire , dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Collèges , des Académies , des Imprimeries , des Bibliothèques :

les

Les Villes furent policées, les habillemens, les coutumes changèrent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies : la dignité de Patriarche fut éteinte; le Czar se déclara le Chef de la Religion : & cette dernière entreprise qui auroit coûté le Trône & la vie à un Prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un Clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de se rendre redoutable ; mais il se croioit assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de Cloîtres qui restent, la Philosophie & la Théologie. Il est vrai que cette Théologie tient encore de ces tems sauvage dont Pierre Alexiowits a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avoit assisté à une Thèse publique, où il s'agissoit de savoir si l'usage du tabac à fumer étoit un péché. Le Répondant prétendoit qu'il étoit permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la Très-Sainte Ecriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les Moines ne furent pas contents de la réforme ; à peine le Czar eut-il établi des Imprimeries, qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils

imprimèrent qu'il étoit l'Antechrist; leurs preuves étoient qu'il ôtoit la barbe aux vivans & qu'on faisoit dans son Académie des dissections de quelques morts. Mais un autre Moine qui vouloit faire fortune réfuta ce livre & démontra que Pierre n'étoit point l'Antechrist, parce que le nombre 666. n'étoit pas dans son nom. L'Auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le Réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une Loi sage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni sur-tout à un Mineur, de passer dans un Cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oïveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des Moines élude tous les jours cette Loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les Moines gagnoient en éfet à peupler les Cloîtres aux dépens de la Patrie.

Le Czar n'a pas assujéti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une Milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté
en

en peu de tems ; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés *Strelits*, qui tenoient les Czars en tutelle. Cette Milice, plus formidable à ses Maîtres qu'à ses voisins, étoit composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié resloit à Moscow, & l'autre étoit répandue sur les frontières. Un *Strelits* n'avoit que quatre roubles par an de paie ; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageoient amplement.

Pierre forma d'abord une Compagnie d'Etrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être Tambour & d'en faire les fonctions ; tant la Nation avoit besoin d'exemples. Il fut Officier par degrés. Il fit petit-à-petit de nouveaux Régimens ; & enfin se sentant maître des Troupes disciplinées, il cassa les *Strelits*, qui n'osèrent désobéir.

La Cavalerie étoit à peu près ce qu'est la Cavalerie Polonoise, & ce qu'étoit autrefois la Française, quand le Roïaume de France n'étoit qu'un assemblage de Fiefs. Les Gentilshommes Russes montoient à cheval à leurs dépens & combattoient sans discipline : quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois ; incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur aprit à obéir, par son exemple & par les supplices. Car il servoit en

qualité de Soldat & d'Officier subalterne , & punissoit rigoureusement en Czar les Boïards ; c'est - à - dire , les Gentilshommes qui prétendoient que le Privilège de la Noblesse étoit de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour servir l'artillerie , & prit cinq cens cloches aux Eglises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. il a formé aussi des Corps de Dragons , Milice très - convenable au génie des Moscovites , & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui en 1738. trente Régimens de Dragons , de mille hommes chacun , bien entretenus.

C'est lui qui a établi les Hussards en Russie ; enfin , il a eu jusqu'à une Ecole d'Ingénieurs dans un pays où personne ne savoit avant lui les Elémens de la Géométrie.

Il étoit bon Ingénieur lui-même ; mais surtout il excelloit dans tous les Arts de la Marine ; bon Capitaine de Vaisseau , habile Pilote , bon Matelot , adroit Charpentier ; & d'autant plus estimable dans ces Arts , qu'il étoit né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvoit dans sa jeunesse passer sur un Pont sans frémir : il faisoit fermer alors les volets de bois de son carosse ; le courage & le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau Port auprès d'Azoph. à l'embouchure du Tanais : il vouloit y entre-
tenir

enir des Galères ; & dans la suite , croïant que
 les vaisseaux longs , plats & légers , devoient
 éussir dans la Mer Baltique , il en a fait construire
 plus de trois cens dans sa ville favorite de
 Pétersbourg ; il a montré à ses sujets l'art de les
 bâtir avec du simple sapin , & celui de les con-
 duire. Il avoit appris jusqu'à la Chirurgie : on l'a
 vu dans un besoin faire la ponction à un hydro-
 pique ; il réussissoit dans les Mécaniques & ins-
 truisoit les artisans.

Les finances du Czar étoient à la vérité peu
 de chose , par rapport à l'immensité de ses Etats :
 il n'a jamais eu vingt-quatre millions de reve-
 nu , à compter le marc à 50 livres , comme
 nous faisons aujourd'hui , & comme nous ne
 ferons peut-être pas demain ; mais c'est être
 très-riche chez soi que de pouvoir faire de gran-
 des choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent ;
 mais celle des hommes & des talens qui rend
 un Empire faible.

La Nation des Russes n'est pas nombreuse ,
 quoique les femmes y soient fécondes & les
 hommes robustes. Pierre lui-même en polissant
 ses Etats , a malheureusement contribué à leur
 dépopulation. De fréquentes recrues dans des
 guerres long-tems malheureuses , des Nations
 transplantées des bords de la Mer Caspienne à
 ceux de la Mer Baltique , consumées dans les
 travaux , détruites par les maladies , les trois
 quarts des enfans mourant en Moscovie de la

petite vérole , plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs ; enfin , les tristes suites d'un Gouvernement long-tems sauvage , & barbare même dans sa police , sont cause que cette grande partie du continent a encore des valles deserts. On compte à present en Russie cinq cens mille familles de Gentilshommes , deux cens mille de gens de Loi , un peu plus de cinq millions de bourgeois & de païsans païans une espèce de taille , six cens mille hommes dans les Provinces conquises sur la Suède : les Cosaques de l'Ukraine & les Tartares , vassaux de la Moscovie , ne montent pas à plus de deux millions ; enfin on a trouvé que ces païs immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes ; c'est-à-dire , un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar Pierre , en changeant les mœurs , les loix , la milice , la face de son païs , vouloit aussi être grand par le commerce , qui fait à la fois la richesse d'un Etat & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Il vouloit joindre par des canaux , dont il dressa le plan , la Duine , le Volga , le Tanais , & s'ouvrir des chemins nouveaux de la Mer Baltique au Pont-Euxin & à la Mer Caspienne ; & de ces deux Mers à l'Océan Septentrional.

Le Port d'Archangel , fermé par les glaces neufmois de l'année , & dont l'abord exigeoit un
cir-

Circuit long & dangereux, ne lui paraissoit pas assez commode. Il avoit dès l'an 1700. le dessein de bâtir sur la Mer Baltique un Port, qui deviendroit le Magasin du Nord, & une Ville qui seroit la capitale de son Empire.

Il cherchoit déjà un passage par les Mers du Nord-Est à la Chine, & les Manufactures de Paris & de Péking devoient embellir sa Ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 *Verstes*, (*) pratiqué à travers des marais qu'il falloit combler, devoit conduire de Moscow à sa nouvelle Ville. La plupart de ces projets ont été exécutés par ses mains; & deux Impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vûes, quand elles étoient praticables, & n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voïagé toujours dans ses Etats, autant que les guerres l'ont pu permettre; mais il a voïagé en Législateur & en Physicien, examinant par tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des Fleuves & des Mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des Mines, éprouvant les Métaux, faisant lever des Cartes exactes, & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la Ville Impériale

(*) N. B. Un *Verste* est de 750 pas.

riale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formé de nos jours une Cour brillante, & où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le Port de Cronstad sur la Néva; Ste. Croix sur les frontières de la Perse; des Forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des Amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan; à Asoph, des Arsenaux, des Hôpitaux. Il faisoit toutes ses maisons petites & de mauvais goût; mais il prodiguoit pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les Sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant siècles, sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie sur le modèle des Sociétés fameuses de Paris & de Londres: les Delilles, les Bulfingers, les Hermands, les Bernouillis, le célèbre Wolf, homme excellent en tout genre de Philosophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg; cette Académie subsiste encore; & il se forme enfin des Philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune Noblesse de ses Etats à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connoissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand Empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce Réformateur des hommes la principale vertu,

vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses
 plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la
 barbarie dans ses vengeances, se mêloient à
 tant de vertu. Il polioit ses peuples, & il
 étoit sauvage; il le sentoit. Il a dit à un Magis-
 trat d'Amsterdam : *Je réforme mon País & je ne
 peux me réformer moi-même.* Il a de ses propres
 mains été l'exécuteur de ses sentences sur des
 criminels, & dans une débauche de table il a fait
 voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans
 l'Afrique des Souverains qui versent le sang de
 leurs sujets de leurs mains; mais ces Monarques
 passent pour des barbares. La mort d'un fils
 qu'il falloit corriger, ou deshçiter, rendroit
 la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il
 a fait à ses sujets ne faisoit presque pardonner
 sa cruauté envers son propre sang.

Tel étoit le Czar Pierre; & ses grands des-
 seins n'étoient encore qu'ébauchés, lorsqu'il
 se joignit aux Rois de Pologne & de Danne-
 cark contre un enfant qu'ils méprisoient tous.
 Le Fondateur de la Russie voulut être Con-
 quérant; il crut qu'il pourroit le devenir sans
 peine, qu'une guerre si bien projetée seroit
 utile à tous ses desseins; l'art de la guerre
 étoit un art nouveau, qu'il falloit montrer à
 ses peuples.

D'ailleurs il avoit besoin d'un Port à l'O-
 rient de la Mer Baltique pour l'exécution
 de toutes ses idées. Il avoit besoin de la Pro-

36 HISTOIRE DE CHARLES XII. &c.

vince de l'Ingrie qui est au Nord - Est de la Livonie. Les Suédois en étoient maîtres, il falloit la leur arracher. Ses Ancêtres avoient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le tems sembloit propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des Traités. Il conclut donc une Ligue avec le Roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII. tous ces Païs, qui sont entre le Golfe de Finlande, la Mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE



HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de 18. ans il soutient la guerre contre le Dannemark, la Pologne & la Moscovie : termine la Guerre de Dannemark en six semaines & défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son Gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi.

TROIS puissans Rois menaçoient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternoient la Suède, & allarmoient le Conseil : les grands Généraux étoient morts ; on avoit raison
son

son de tout craindre sous un jeune Roi, qui n'avoit encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistoit presque jamais dans le Conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait , indifférent ; il n'avoit paru prendre part à rien.

Le Conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on étoit : quelques Conseillers proposoient de détourner la tempête par des négociations ; tout-d'un-coup le jeune Prince se leve avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti. » Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire » une guerre injuste ; mais de n'en finir une » légitime que par la perte de mes ennemis. » Ma résolution est prise : j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; & quand je l'aurai » vaincu , j'espère faire quelque peur aux autres. « Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conseillers : ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fût bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout-d'un-coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle ; dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de César, il se proposa d'imiter tout de

de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avoit pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avoit commis, & d'un affront qu'il avoit fait à table à une femme en présence même de la Reine sa mere. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont un espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, Province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre.

contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats-étoient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, la ville de Tonnin-gue pressée par un siège opiniâtre, où le Roi de Dannemark étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les Troupes Saxonnnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les Troupes de Hannover & de Zell, & trois Régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Pais de Holstein étoit ainsi le Théâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre, & l'autre de Hollande, parurent dans la Mer Baltique. Ces deux Etats étoient garans du Traité d'Altena, violé par les Danois. L'Angleterre & les Etats-Généraux, s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du Roi de Dannemark. Ils savoient, que le Danois étant maître du passage du Sund, imposeroit des loix onéreuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglais & les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune

Roi

Roi de Suède, qui sembloit devoir être accablé par tant d'Ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit, parce qu'on ne le croïoit pas capable de se défendre. Il étoit à la chasse aux ours, quand il eut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisoit cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avoit d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au Roi, qui le terrassa après une longue lutte, à l'aide du filet & de son bâton. Cet excès de courage fit voir à ceux qui l'environnoient, quelle valeur il déployeroit contre ses ennemis.

Il partit pour sa première campagne le 8. Mai, nouveau stile, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au Port de Carelscoon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un Conseil de Défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette Commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la Flotte, les Troupes & les Fortifications du País. Le Corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Roïaume. Aïant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupoit plus
que

que de la guerre. Sa Flotte étoit composée de quarante-trois Vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le Roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent-vingt pièces de canon; le Comte Piper son Premier-Ministre, le Général Renschild, & le Comte de Guiscard, Ambassadeur de France en Suède, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliés. La Flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois Flottes combinées de s'approcher assez près de Coppenhague, pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le Roi lui-même qui proposa alors au Général Renschild de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Renschild fut étonné d'une proposition, qui marquoit autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bien-tôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les Côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand Vaisseau, & monta une Frégate plus légère : on commença par faire partir trois cens Grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portoient des fascines, des chevaux de frise, & les instrumens des Pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après
ve-

enoient les vaisseaux de guerre du Roi , avec deux frégates Anglaises & deux Hollandaises , qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague , capitale du Dannemark , est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle Plaine , aiant au Nord-Ouest le Sund , & à l'Orient la Mer Baltique , où étoit alors le Roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente , les habitans consternés par l'inaction de leur Flotte , & par le mouvement des vaisseaux Suédois , regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la Flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des Milices furent placées derrière d'épais retranchemens , & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégate , pour s'aller mettre dans sa première chaloupe , à la tête de ses Gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur* , lui dit-il *en Latin* , (car il ne vouloit jamais parler François) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin , s'il vous plaît. Sire* , lui répondit le Comte de Guiscard , en François : *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté ; je me flâte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour , qui n'a jamais été*

été si brillante. En disant ces paroles, il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez-tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aiant de l'eau par-delà la ceinture: ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les Soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au Major-Général Stuard, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce sera-là dorénavant ma musique.* Dans le même moment, le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues; parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse & de

de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le Roi, maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même-tems il renvoia ses Vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûe de la Flote Danoise, qui n'avoit osé branler. Coppenhague intimidée envoia aussi-tôt des Députés au Roi pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son Régiment des Gardes : les Députés se mirent à genoux devant lui ; il fit paier à la ville quatre cens mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire paier fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guères que des vainqueurs daignassent paier ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être paies généreusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis long-tems dans
les

les troupes Suédoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetoit , encore moins aller en maraude , pas même sortir du camp. Il voulut de plus , que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission , & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la prière deux fois par jour , à sept heures du matin & à quatre heures du soir. Il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété , comme de la valeur. Son camp , bien mieux policé que Coppenhague , eut tout en abondance ; les Païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis , qu'aux Danois qui ne les païoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suède des provisions qui manquoient dans leurs Marchés.

Le Roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein , où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonningue. Il voïoit la Mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis , un jeune Conquérant déjà maître de la Zéeland & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats , que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté.

Cette

Cette déclaration étoit d'un grand poids dans
 un pays autrefois libre, où tous les païsans &
 même beaucoup de bourgeois sont esclaves
 aujourd'hui. Charles fit dire au Roi de Danne-
 mark, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obli-
 ger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre
 à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir
 Coppenhague détruite, & son Roïaume mis à
 feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'a-
 voir à faire à un vainqueur qui se piquoit de jus-
 tice. On assembla un Congrès dans la ville de
 Travendal, sur les frontières du Holstein. Le
 Roi de Suède ne souffrit pas que l'art des Minis-
 tres traînât les négociations en longueur : il
 voulut que le Traité s'achevât aussi rapidement
 qu'il étoit descendu en Zéland. Effectivement
 il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc
 de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais
 de la guerre, & délivré d'oppression. Le Roi
 de Suède ne voulut rien pour lui-même, satis-
 fait d'avoir secouru son Allié, & humilié son
 Ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans com-
 mença & finit cette guerre en moins de six se-
 maines.

Précisément dans le même-tems le Roi de
 Pologne investissoit la ville de Riga, capitale
 de la Livonie, & le Czar s'avançoit du côté de
 l'Orient à la tête de près de cent mille hommes.
 Riga étoit défendue par le vieux Comte d'Al-
 berg, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-
 vingt

vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte Flemming, depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de marchandises, appartenant aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur Ambassadeur auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance dont ils furent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un Législateur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas

pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paraître un Manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga, & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étoient-là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva, à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre-cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes que lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suédois, depuis le tems de Gustave-Adolphe, faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du Pôle ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce

C qu'il

qu'il venoit d'apprendre dans ses voïages. Il traça son camp : le fit fortifier de tous côtés : éleva des redoutes de distance en distance ; & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croï Allemand ; Général habile ; mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui , il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse , jusqu'à indisciplinable , laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des Esclaves mal armés. Il n'étoit pas étonnant, que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amsterdam pour avoir des Flottes , fût Lieutenant à Narva, pour enseigner à sa Nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes , infatigables , peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes , & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens , dont on peut espérer quelque chose , étoient commandés par des Officiers Allemans ; mais ils étoient en petit nombre. Le reste étoit des Barbares arrachés à leurs forêts , couverts de peaux de bêtes sauvages : les uns armés de flèches , les autres de massues : peu avoient des fusils : aucun n'avoit vû un siège régulier ; il n'y avoit pas un bon Canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons , qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en

cen-

cendres, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversoît à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications : le Baron de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avoit pû la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le Roi de Suède aiant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançoient de Plescow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui peut rendu méprisable, si un Législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvoit l'être. Il quitta son camp, où sa présence étoit nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvoit très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune Prince sans expérience, qui pouvoit venir l'attaquer.

Quoiqu'il en soit, il vouloit enfermer Char-

les XII. entre deux armées. Ce n'étoit pas tout ; trente mille hommes détachés du camp devant Narva , étoient postés à une lieuë de cette ville sur le chemin du Roi de Suède : vingt mille Strelits étoient plus loin sur le même chemin ; cinq mille autres faisoient une garde avancée. Il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes , avant que d'arriver devant le camp , qui étoit muni d'un rampart & d'un double fossé. Le Roi de Suède avoit débarqué à Pernaw dans le Golfe de Riga , avec environ seize mille hommes d'infanterie & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel , suivi de toute sa cavalerie , & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement , devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous , les uns après les autres , sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux , crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes , qui gardoit entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvoient arrêter une armée entière , s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étoient derrière voyant fuir leurs compagnons , prirent l'épouvente & allèrent
porter

porter le desordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours, & ce qui en d'autres occasions eut été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes, fatigués d'une si longue marche, devant un camp de 80. mille hommes Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine les troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un Officier-Général lui ayant représenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à 80. mille Moscovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de sanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il ? *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ?* L'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis ; & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, aiant au dos une neige

furieuse , qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie-heure , sans quitter le revers des fosses. Le Roi attaquoit à la droite du camp , où étoit le quartier du Czar ; il espéroit le rencontrer , ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie , le Roi reçut une balle dans la gorge ; mais c'étoit une balle morte , qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire , & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. de Sparr m'a dit , que le Roi sauta légèrement sur un autre cheval , en disant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices* , & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat , les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva , avec son aîle-gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de quarante mille. Le Pont rompit sous les fuyards , la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp , sans savoir où ils alloient. Ils trouvèrent quelques barraques , derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore , parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver ; mais enfin leurs Généraux Dolgorouky ,

ky, Golloskin, Federowits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi, Général de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans la Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore : les Suédois n'avoient pas perdu quinze cens hommes : dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre étoit noyé : beaucoup avoient passé la rivière ; il en restoit encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle-gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait

rompuë. A deux heures du matin , le Général Vede , qui commandoit cette gauche , aiant su le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Généraux , & comment il avoit renvoïé tous les Officiers subalternes & les soldats, l'envoïa supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire , qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes , & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue , soldats & Officiers , à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi , jetoient à terre leurs fusils & leurs épées ; & les Officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude , sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés , le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs. —

Alors il entra victorieux dans Narva , accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers-Généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sachant qu'ils manquoient d'argent , & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter , il envoïa mille ducats au Duc de Croi , & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites , qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont
ils

ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoier à Stockholm & aux Alliés de la Suède; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs Médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le representoit d'un côté sur un piédestal, où paroïssent enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un cerbère avec cette légende : *Tres uno confudit iellu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple de révolutions de la fortune : il étoit fils aîné & héritier du Roi de Georgie; on le nommoit le Czarafis Artschelou; ce titre de Czarafis signifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartâres, comme en Moscovie; car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces Peuples sont descendus, & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son pere Mirtelleski Czar, & maître de la plus belle partie des païs, qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Roïaume par ses pro-

pres sujets en mil six cens quatre-vingt-huit, & avoit mieux aimé se jeter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, que recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé & qui alloient le massacrer. Le Comte Renschiid l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son Maître; Charles l'envoia à Stockholm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voiant partir, de faire tout haut devant ses Officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du Mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire 80. mil-

le

le dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas , pourſuivant toujours le deſſein de diſcipliner ſes troupes , pendant qu'il civilifoit ſes ſujets : *Je ſai bien* , dit-il , *que les Suédois nous battront long - tems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.* Moscov , la capitale , fut dans l'épouvente & dans la déſolation , à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce Peuple , qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain , & que les Suédois étoient de vrais Magiciens. Cette opinion fut ſi générale , que l'on ordonna à ce ſujet des Prières publiques à S. Nicolas , Patron de la Moscovie. Cette Prière eſt trop ſingulière , pour n'être pas rapportée. La voici :

» O toi , qui es notre Conſolateur perpé-
 » tuel dans toutes nos adverſités , grand S. Ni-
 » colas , infiniment puiffant , par quel péché
 » t'avons-nous offenſé dans nos ſacrifices , gé-
 » nuflexions , révérences , & actions de gra-
 » ces , que tu nous aies ainſi abandonnés ?
 » Nous avons imploré ton aſſiſtance contre
 » ces terribles inſolens , enragés , épouventa-
 » bles , indomptables , destructeurs , lorsque
 » comme des lions & des ours , qui ont per-
 » du leurs petits , ils nous ont attaqués , ef-
 » fraiés , bleſſés , tués par milliers , nous qui
 » ſommes ton Peuple. Comme il eſt impoſſi-
 » ble que cela ſoit arrivé ſans ſortilège & en-

» chantement, nous te supplions, ô grand Saint
 » Nicolas, d'être notre Champion, & notre
 » Porte-Etendart; de nous délivrer de cette
 » foule de forciers, & de les chasser bien loin
 » de nos frontières avec la récompense qui leur
 » est due.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à S. Nicolas de leur défaite, Charles XII. faisoit rendre grâces à Dieu & se préparoit à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son Ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bien-tôt fondre sur lui. Il se lia plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation ni à leur humeur. Les Princes du Nord se voient avec une familiarité, qui n'est point encore établie dans le Midy de l'Europe. Pierre & Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui vouloit réformer la Nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Prin-
 ces,

ces, & que le Czar devoit foudoïer. Celui-ci, de son côté, devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de païer au Roi Auguste trois millions de rîsdals en deux ans. Ce Traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suède : c'étoit un moïen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites ; c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette Ligue. Après avoir passé l'hyver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la rivière de Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête le Maréchal de Sténau qui faisoit les fonctions de Général ; sous lui commandoit le Prince Ferdinand Duc de Courlande, & ce même Patkul, qui défendoit sa patrie contre Charles XII. l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre Charles XI. Le Roi de Suède avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se

se baïsser comme des ponts-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient : en se baïssant ils servoient de pont pour le débarquement ; il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent souffloit du Nord , où il étoit , au Sud , où étoient campés les ennemis , il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée , dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière , déroboit aux Saxons la vûe de ses troupes & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage , il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante , de sorte que le nuage grossissant toujours , & chassé par le vent dans les yeux des ennemis , les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *Eh bien , dit-il au Général Renschild , la Duna ne sera pas plus méchante que la Mer de Coppenhague : croïez-moi , Général , nous les battons.* Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord , & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fit aussi-tôt débarquer son canon , & forme la bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée , puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent aïant dissipé ce brouillard , les Saxons virent le Roi de Suède marchant déjà à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment.

ment : à peine apperçut-il les Suédois , qu'il
 fondit sur eux avec la meilleure partie de sa ca-
 vallerie. Le choc violent de cette troupe tom-
 bant sur les Suédois dans l'instant qu'ils for-
 moient leurs bataillons , les mit en desordre.
 Ils s'ouvrirent ; ils furent rompus , & pour sui-
 vis jusques dans la rivière. Le Roi de Suède
 les rallia le moment d'après au milieu de l'eau ,
 aussi aisément que s'il eut fait une revue. Alors
 ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant ,
 repoussèrent le Maréchal Stenau , & s'avan-
 cèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses
 troupes étoient étonnées : il les fit retirer en-
 habile homme dans un lieu sec , flanqué d'un
 marais , & d'un bois où étoit son artillerie. L'a-
 vantage du terrain , & le tems qu'il avoit don-
 né aux Saxons de revenir de leur première sur-
 prise , leur rendit tout leur courage. Charles
 ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui
 quinze mille hommes , Stenau & le Duc de
 Courlande environ douze mille , n'ayant pour
 toute artillerie qu'un canon de fer sans affût.
 La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut
 deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois
 fois au milieu de la garde du Roi ; mais enfin
 ayant été renversé de son cheval d'un coup de
 crosse de mousquet , le desordre se mit dans
 son armée , qui ne disputa plus la victoire. Ses
 Cuirassiers le retirèrent avec peine , tout frois-
 sé & à demi mort , du milieu de la mêlée , & de-

des-

deffous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suède , après sa victoire , court à Mittau , capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion ; c'étoit un voïage plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie , soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse ; & il l'avoua lui-même , quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen , où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne , par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table tout occupé de cette entreprise , & observant sa sobriété extrême , dans un silence comme profond , paraissant enséveli dans ses grandes idées , un Colonel Allemand , qui assilloit à son dîner , dit assez haut pour être entendu , » que les repas que le Czar & le Roi de Polo-
» gne avoient faits au même endroit , étoient
» un peu différens de ceux de Sa Majesté. *Oui* , dit le Roi en se levant , & *j'en troublerai plus aisément leur digestion*. En effet , mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes , il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne , cette partie de l'ancienne Sarmatie , est un peu plus grande que la France , moins peuplée qu'elle ; mais plus que la Suède. Ses Peuples ne sont Chrétiens que depuis
envi-

environ sept cens cinquante ans. C'est une chose singulière que la Langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin, jusqu'aux Domestiques. Ce grand País est très-fertile; mais les Peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers & les Marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecoffais, des Français, des Juifs, qui achètent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du País, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chèrement aux Nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent & qu'ils aiment. Ainsi ce país, arrosé des plus belles rivières, riche en paturages, en mines de sel, & couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance; parce que le Peuple est esclave, & que la Noblesse est fière & oisive.

Son Gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien Gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré par tout ailleurs. C'est le seul Etat qui ait conservé le nom de République avec la dignité Roïale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus: le Trône est presque toujours à l'enchère; & comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il
a été

a été vendu souvent aux Etrangers. La Noblesse & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le Peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le païsan ne sème point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui, lui, son champ & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre : tout ce qui est Gentilhomme nè dépend que de soi. Il faut, pour le juger dans une affaire criminelle, une Assemblée entière de la Nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en pensant les chevaux de leurs maîtres ; ils se donnent le titre d'Electeurs des Rois & de destructeurs des Tyrans.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce Contrat qu'on suppose chez d'autres Nations, entre le Souverain & les sujets. Le Roi de Pologne à son Sacre même & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets
du

du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les Loix de la République.

Il nomme à toutes les Charges & confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur Pere; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune Charge, après l'avoir donnée; & que la République a le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgressoit les Loix de l'Etat.

La Noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent son ambition & lui opposent leurs cabales. Les Grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse, ce qui forme toujours deux Partis; division inévitable, & même nécessaire dans les Païs où l'on veut avoir des Rois & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la Nation est réglé dans les Etats - Généraux, qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composés du Corps du Sénat, & de plusieurs Gentilshommes. Les Sénateurs sont les Palatins & les Evêques: le second Ordre est composé des Députés des Diètes particulières de chaque Palatinat. A ces grandes Assemblées pré-

préside l'Archevêque de Gnesne, Primat de Pologne, Vicaire du Roïaume dans les Interrègnes, & la première Personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui; parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préséance dans le Sénat, un Evêque, qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir par les Loix du Roïaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse: vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux, jouit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'opposer aux Loix du Sénat. Un seul Gentilhomme, qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux desordres qui naissent de cette Loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions: L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations,
dans

dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces Assemblées, illégitimes selon les Loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement & contre ses intérêts : à peu près comme la Ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes Générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les États Monarchiques un Roi peut abolir les Loix de son Prédecesseur & les siennes propres.

La Noblesse, qui fait les Loix de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée : la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On

On peut la vaincre ou la dissiper , ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secouë bien-tôt le joug ; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre , & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls ramparts de leur République ; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtit des Fortereſſes , de peur qu'il ne s'en serve , moins pour les défendre , que pour les opprimer. Leur païs est tout ouvert , à la réserve de deux ou trois Places frontières. Que si dans leurs guerres , ou civiles , ou étrangères , ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège , il faut faire à la hâte des fortifications de terre , réparer de vieilles murailles à demi ruinées , élargir des fossés presque comblés ; & la Ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le Païs ; elle n'y monte que par l'ordre des Diètes , ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre , sous deux Grands-Généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne , & doit être de trente-six mille hommes : le second , au nombre de douze

Douze mille , est celui de Lithuanie. Les deux Grands-Généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur paier leur solde. Mais étant rarement païés eux-mêmes, ils desolent le païs, & ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les Seigneurs Polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie , qui fait les deux tiers de l'armée , est presque toute composée de Gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes sur-tout , que l'on distingue en Houflarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets , qui leur tiennent des chevaux de main , ornés de brides à plaques & clous d'argent , de selles brodées ; d'arçons , d'étriers dorés , quelquefois d'argent massif , avec de grandes houffes traînantes à la manière des Turcs , dont les Polonais imitent , autant qu'ils peuvent , la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe ; autant l'infanterie étoit alors délabrée , mal vêtue

tuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressembloient à des Tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tous le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flâté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonoise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses Alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre de Suédois n'oseroit paraître. Il se vit presque tout-à-coup privé de ces secours, par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, on crut, trop peut-être, qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son règne fit des mécontents; ses premières démarches irritèrent le Parti qui s'étoit opposé à son élection, & aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnnes.

Saxonnès , & ses frontières de troupes. Cette Nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté , qu'empressée à attaquer ses voisins , ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suède , & l'irruption en Livonie , comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentoient que si cette guerre , entreprise sans leur consentement , étoit malheureuse , leur païs ouvert de tous côtés seroit en proie au Roi de Suède ; & que si elle étoit heureuse , ils seroient subjugués par leur Roi même , qui , maître alors de la Livonie , comme de la Saxe , enclaveroit la Pologne entre ces deux païs. Dans cette alternative , ou d'être esclaves du Roi , qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé , ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voiant que le Roi de Suède avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage , & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie , ils éclatèrent contre leur Souverain , avec d'autant plus de liberté , qu'il étoit malheureux.

Deux Partis divisoient alors la Lithuanie , celui des Princes Sapieha , & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des

D qué-

quérelles particulières, dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes Sapieha : & Oginsky, mal secouru par les Saxons, vit son Parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne & subsistoient de rapines. Auguste ne voïoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son Parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi, outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non-seulement elle étoit mal-païée & mal armée ; mais ses Généraux ne favoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roïaume demandoient au Roi une Diète ; de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'État présentent des adresses au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus
besoin

Besoin d'une armée que d'une Diète, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la Nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubomirsky & leurs amis, le Palatin Leczinsky Tresorier de la Couronne, & sur-tout les Partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachés au Roi de Suède.

Le plus considérable de ses Partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky Archevêque de Gnesne, Primat du Roïaume, & Président de la Diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite; entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit, dit-on, à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître; il paraissoit souvent irrésolu; car qui ne l'est pas dans une guerre civile? Le Roi Jean Sobiesky, Prédécesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-Chancelier du Roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la
 D 2 faveur

favor du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jâques Sobiesky sur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta les fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au Parti, qui couronna l'Electeur de Saxe & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jâques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat, que le tems étoit arrivé, où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguste étoit haï; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, & cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des Lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité; pièges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suède une Lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le Grand-Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diète: qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces Lettres & ces Réponses étoient pour le Public. Des Emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des Assemblées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diète: elle proposa d'envoyer une Ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoiat ses troupes Saxonnnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la Diète exigeoit de lui. La Ligue conclue secrettement à Birzen avec le Moscovite, étoit devenue aussi inutile qu'elle avoit paru

d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Roïaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur païs. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoya hyverner, & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diète étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient pros crits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice; mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret & à haranguer en public. La Diète ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris
de

de bons conseils dans les troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diète se sépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs, qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des Loix, que rarement les Diètes infirment; ce Corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverroit au Roi de Suède l'Ambassade proposée dans la Diète, que la *Pospolite* monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout événement: ils firent plusieurs Réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des Loix dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la Paix au Roi de Suède, & voulut entamer avec lui un Traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la Comtesse de Königsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde

par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son Maître. La Comtesse, parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née; elle s'amusoit même quelquefois à faire des Vers Français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La Pièce finissoit ainsi :

Enfin, chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Mémoire;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les
fré-

fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carosse, dès qu'elle l'apperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant; desorte que la Comtesse de Konigsmark ne remporta de son voiage que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne se jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Mariembourg : l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il paieroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Pramat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'Assemblée; » Qu'on avoit résolu : » d'envoier à Charles XII. une Ambassade : & » qu'il ne lui conseilloit pas de faire venir les » Saxons.

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité Royale. Un de ses Chambellans alla de la part trouver Charles, pour savoir de lui, où & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'Ambassade du Roi son Maître & de la République. On avoit oublié malheureuse-

D. 55 ment :

ment de demander un Passeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant, qu'il comptoit recevoir une Ambassade de la République & rien du Roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les Diètes qui s'y tiennent; mais mal bâtie & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambassade de la République: elle étoit composée de cinq Sénateurs; ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial, que le Roi ne connoissoit guères; ils demandèrent qu'on traitât la République de *Sérénissime*, qu'on envoiât au-devant d'eux les carosses du Roi & des Sénateurs. On leur répondit, que la République seroit appelée *Illustre*, & non *Sérénissime*; que le Roi ne se servoit jamais de carosses; qu'il avoit auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs, qu'on leur enverroit un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveroient sur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de menagemens & d'obscurités. On remarquoit qu'ils craignoient Charles XII. qu'ils n'aimoient pas Auguste, mais

mais qu'ils étoient honteux d'ôter par l'ordre d'un Etranger la Couronne au Roi qu'ils avoient élu. Rien ne se conclut, & Charles XII. leur fit comprendre enfin qu'il concluroit dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un Manifeste, dont le Cardinal & son Parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens; mais le Manifeste, soutenu par un grand Parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de très-sortes impressions. Il fallut reconnaître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs, contraires à Auguste, publièrent hautement l'Ecrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachez demeurèrent dans le silence. Ensn, quand on apprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers; la plupart précipitèrent leur suite: les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demorra auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le

Nonce du Pape , & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir , & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta , avant de partir , de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Sénateurs , qui représentoient encore le Sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service , ils étoient Polonais : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnnes , qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le Grand-Général de la Pologne , & renvoïés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République , ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat , le Roi quitta Varsovie , trop faible contre ses ennemis , & peu satisfait de son Parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux , pour assembler la *Pospolite* & les Armées , qui n'étoient guères que de vains noms ; il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suédois. L'armée de Pologne , réduite à peu de troupes , manquoit d'armes , de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse , intimidée , irrésoluë , ou mal disposée , demeura dans ses terres. En vain le Roi , autorisé par les Loix de l'Etat , ordonne , sur peine de la vie , à tous les Gentilshommes de monter à cheval & de

de le suivre ; il commençoit à devenir problématique , si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat , où la forme du Gouvernement entièrement absoluë ne lui laissoit pas craindre une débilité. Il avoit déjà mandé douze mille Saxons , qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille , qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France , & qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne , c'étoit révolter contre lui tous les esprits , & violer la Loi faite par son Parti même , qui ne lui en permettoit que six mille ; mais il savoit bien que s'il étoit vainqueur , on n'oseroit pas se plaindre , & que s'il étoit vaincu , on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ses soldats arrivoient par troupes , & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée , le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5. May 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise , congédia la garde Bourgeoise , établit des corps de gardes par tout , & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes ; mais content de les desarmer , & ne voulant pas les aigrir , il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le
Roi

Roi-Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendoit peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet ; il lui fit entendre que le Roi de Suède paraissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi-Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser ; c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie ; mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle, qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son beau-frère, le Comte Piper son Premier-Ministre, & plusieurs Officiers-Généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la Paix aux Polonais, qu'ils n'aient élu un autre Roi.* Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assu-

rant

tant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même-tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son Trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnnes étoient arrivées des frontières de Saxe; la Noblesse du Palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens; ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de *l'Armée de la Couronne*; il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Suède. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit

étoit mort , on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride , il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour la Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattoit qu'avec les Saxons ; les Polonais qui formoient son aîle-droite , s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille ; les uns par terreur , les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi , les drapeaux , l'artillerie , la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille , & marcha droit à Cracovie , poursuivant le Roi de Pologne , qui suivoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre ; la garnison n'osa tirer un seul coup ; on la chassa à coups de fouet & de canne jusques dans le château , où le Roi entra avec elle. Un seul Officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon , Charles courut à lui & lui arracha la mèche ; le Commandant se jette aux genoux du Roi. Trois régiments Suédois furent logés à discrétion chez les citoyens

toïens , & la ville taxée à une contribution de cent mille rixdales. Le Comte de Steinbock fait Gouverneur de la ville , aiant oui dire qu'on avoit caché des trésors dans les tombeaux des Rois de Pologne , qui sont à Cracovie dans l'Eglise St. Nicolas , les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent , qui appartenoient aux Eglises : on en prit une partie , & Charles XII. envoya même un calice d'or à une Eglise de Suède , ce qui auroit soulevé contre lui les Polonais Catholiques , si quelque chose avoit pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortoit de Cracovie , bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville , son cheval s'abattit , & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie , où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire , que Charles XII. étoit mort de sa chute. Cette fausse nouvelle , cruë quelque-tems , jeta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg , puis à Lublin , tous les Ordres du Roïaume , déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de Palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits , par des largesses , par des promesses , & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire

faire aimer , & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diète fut bien-tôt détrompée de la fausse-nouvelle de la mort du Roi de Suède ; mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand Corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue : tous ces Membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain ; tant les Compagnies sont sujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste , vint à la Diète de Lublin : il y baïsa la main au Roi , & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la première partie du serment , & le Prélat jura le reste en rougissant. Le Résultat de cette Diète fut , que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre , & pareil terme aux Princes de Sapieha , les premiers auteurs des troubles de Lithuanie , pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations , Charles XII. guéri de sa blessure , renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur Roi , il fit convoquer , par les intrigues du Cardinal Primat , une
nou-

nouvelle Affsemblée à Varsovie pour l'opposer
 à celle de Lublin. Ses Généraux lui représen-
 toient que cette affaire pourroit encore avoir
 des longueurs & s'évanouir dans les délais : que
 pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient
 tous les jours contre les troupes qu'il avoit lais-
 sées en Livonie & en Ingrie : que les combats
 qui se donnoient souvent dans ces Provinces
 entre les Suédois & les Russes, n'étoient pas
 toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin
 sa présence y seroit peut-être bien-tôt nécessai-
 re. Charles aussi inébranlable dans ses projets ,
 que vif dans les actions, leur répondit : » Quand
 » je devrois resser ici cinquante ans, je n'en sor-
 » tirai point que je n'aie détrôné le Roi de Po-
 » logne.

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre
 par des discours & par des écrits celle de Lu-
 blin, & chercher de quoi justifier ses procédés
 dans les Loix du Roïaume : Loix toujours équi-
 voques, que chaque Parti interprète à son gré,
 & que le succès seul rend incontestables. Pour
 lui, ayant augmenté ses Troupes victorieuses
 de six mille hommes de cavalerie, & de huit
 mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il mar-
 cha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il
 avoit battuë à Clissau, & qui avoit eu le tems de
 se rallier & de se grossir pendant que sa chute de
 cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évi-
 toit ses approches, & se retiroit vers la Prusse
 au

au Nord-Ouest de Varsovie. La rivière de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de May 1703. dans un lieu nommé Pultesk. Le Général Steynau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'Armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général Steynau fit ferme un moment avec deux régimens ; le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cens hommes, aiant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse Royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvoit rassembler encore quelques soldats & où les courses des Suédois n'avoient point pénétré. Cependant Charles dans tant de marches si vi-
ves,

ves, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie, montée en croupe derrière les cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la Ville: il s'avançoit souvent trop près des ramparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé: il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit (*) bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir:

(*) On avoit dans les premières éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier; mais le Chapelain Norberg a si bien démontré que l'habit étoit bleu, qu'on a corrigé cette faute.

obéir: dans le moment que duroit cette confession, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservoit si singulièrement, le réservoir à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne; car son Grand-Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois, sous divers Généraux; répandus au Nord & à l'Orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Roi de Dannemark, lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demouroit dans le silence. Ce Monarque plein de prudence n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin, en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le
Duché

Duché de Brème, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons ; ouvroit encore à ce Conquérant les portes de la Saxe. & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'à assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscow, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux maîtres de la Mer Baltique, étoient employés à transporter dans son País les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille, au milieu de ces grands mouvemens, goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids ; puisque ces troupes victorieuses étoient païées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik, ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suède & quelques Princes Allemands, & elle

le ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock, un des Généraux Suédois, assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle païa son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siège le 22. Septembre.

Robel Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre & envoyée en Suède. Robel fut présenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main ; lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le Fondateur du vrai Systême du Monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matières, & qui ne savoit encore récompenser que la valeur. La vil-

le

le petite & pauvre fut condamnée à paier quarante mille écus , contribution excessive pour elle.

Elbing , bâtie sur un bras de la Vistule , fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne , ne profita pas de la faute des Dantzikois ; elle balançait trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettèrent à genoux dans les rues , & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous desarmer , logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat , il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens pièces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il faisoit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui , qu'il s'étoit rendu à l'Assemblée de Varsovie , toujours sous le prétexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance , mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin , il leva le masque , & le 14. Février 1704. il déclara , au nom de l'Assemblée , *Auguste Electeur de Saxe , inhabile à porter la Couronne de Pologne.*

E. On

On y prononça d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La volonté du Roi de Suède, & par conséquent celle de cette Diète, étoit de donner au Prince Jâques Sobiesky le Trône du Roi Jean son pere. Jâques Sobiesky étoit alors à Breslaw en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée son pere. Il en recevoit les complimens, & quelques flâteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse, à quelques lieues de Breslaw, avec le Prince Constantin, l'un de ses frères: trente cavaliers Saxons, envoyés secrètement par le Roi Auguste, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipzig où l'on les enferma étroitement. Ce coup déranger les mesures de Charles, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des Têtes Couronnées, mit presque dans le même-tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, & postée à quelque distance, lorsque le Général Renschild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval, lui onzième. Le Général Renschild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout

à tout moment. Le Roi suit jusqu'à Sendomir : le Général Suédois l'y suivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal , & en étoit traité réciproquement , de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite , se repentit de n'y avoir pas eu recours assez-tôt. Il couroit, tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées ; tantôt il retournoit en Pologne , où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suède victorieux & tranquille régnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper , qui avoit dans l'esprit autant de politique que son Maître avoit de grandeur dans le sien , proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse , & un Parti puissant dans le cœur d'un Roïaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de *Défenseur de la Religion Evangélique* , nom qui flâtoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il , de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suède , d'y établir le Luthéranisme , & de rompre les chaînes du Peuple , esclave de la Noblesse & du Clergé. Charles fut tenté un moment ; mais la gloire étoit son

Idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flâté de donner que de gagner des Roïanmes : il ajouta en souriant : *Vous étiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.*

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette Partie de la Prusse Roïale qui apartient à la Pologne ; il portoit de-là sa vûë sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, frère des deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit, d'autant plus qu'il la croïoit aisée, & qu'il se vangeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frère. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suède, le Comte Piper, tous ses amis, & sur-tout le jeune Palatin de Posnanie, Stanislas Leczinski, le pressèrent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable : les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suède, qui à l'âge de 23. ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

HISTOI-



HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.



LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinski élu Roi de Pologne: Mort du Cardinal Primat: Belle retraite du Général Schulembourg: Exploits du Czar: Fondation de Pétersbourg: Bataille de Frawenstad: Charles entre en Saxe: l'aide d'Altranstad: Auguste abdique la Couronne, & la cède à Stanislas. Le Général Parkul, Plénipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes: Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LE jeune Stanislas Leczinski étoit alors Député, de l'Assemblée de Varsovie, pour aller rendre compte au Roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le tems de l'enlèvement du Prince Jâques.

E 3. Stanislas

Stanislas avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différents qui divisoient la Pologne, frappa Charles. Le Roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en Latin au Roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une Election, si les deux Princes Jâques & Constantin Sobieski sont captifs ?* & que Charles lui répondit : *Comment délivrera-t-on la République, si on ne fait pas une Election ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le Trône. Charles prolongea exprès la Conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut : *qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les Partis.* Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Leczinski. Il fut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne : qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses Vassaux & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connoissoit

de

de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la Conférence : *Voilà un homme qui sera toujours mon ami ;* & on s'aperçut bien-tôt que les mots signifioient : *Voilà un homme qui sera Roi.*

Charles, qui s'étoit déterminé en un moment, n'eut jamais pû trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les Partis que celui qu'il choisissoit : le fond de son caractère étoit l'humanité & la bien-faisance. Quand Stanislas fut depuis retiré dans le Duché de Deux-Ponts, des Partisans, qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence. *Que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis ? De quel pays êtes-vous ?* Trois de ces aventuriers répondirent qu'ils étoient Français. *Eh bien*, dit-il, *ressemblez à vos Compatriotes que j'estime, & soyez incapables d'une mauvaise action.* En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or, & ils partirent en pleurant & en l'admirant ; voilà ce que je sçai de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude, qu'un jour, comme il régloit l'état de sa maison, il mit sur la liste un Officier Français qui lui étoit attaché. En quelle qualité Votre Majesté veut-elle qu'il soit sur la liste, lui dit le Trésorier ?

En qualité de mon ami, répondit le Prince. J'ai vu un long ouvrage qu'il avoit composé pour réformer, s'il se pouvoit, les loix & les mœurs de son païs; il sacrifie dans cet écrit les prérogatives de la Noblesse, dont il étoit membre, & de la Roïauté qu'on lui avoit donnée, au bien public & aux besoins du peuple: sacrifice qui vaut des batailles gagnées.

Quand le Primat de Pologne sut que Charles XII. avoit nommé le Palatin Leczinsky précisément comme Alexandre avoit nommé Abdolomine, il accourut auprès du Roi de Suède pour tâcher de faire changer cette résolution; il vouloit faire tomber la Couronne à un Lubomirsky. *Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky*, dit le Conquérant? *Sire*, dit le Primat, *il est trop jeune*. Le Roi repliqua sèchement, *il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le sept de Juillet; il fixa le jour de l'Election au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie; alors il fallut se taire. Tout

ce que put faire le Primat fut de ne point se trouver à l'Élection, il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le samedi douze Juillet, jour fixé pour l'Élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après-midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'Evêque de Posnanie vint présider à l'Assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva, suivi des Gentilshommes du Parti. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers-Généraux assistoient publiquement à cette solennité, comme Ambassadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Posnanie la finit, en déclarant au nom de la Diète *Stanislas* élu Roi de Pologne ; tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'Élection : il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçut comme s'il eût été content d'eux ; la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle digni-

té, on lui assigna de l'argent & des troupes. Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Russie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croioit qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le Roi Auguste y avoit faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande Place. Là, ce qui restoit de la garnison, vint se rendre prisonnière de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenant au Roi Auguste, ou à ses Adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir; on apporta au Roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du règne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires, qui de-
man-

mandoient absolument sa présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa mere, sa femme, & ses deux filles, dont l'une, alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne, composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonais de l'armée de la Couronne, depuis peu passés à son service ; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le Général Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son Rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, & les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres ; Auguste avoit des intelligences dans la ville : si Stanislas demouroit, il étoit perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes Polonoises, auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'ensuit des premiers sur les

frontières de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. apprenant de bonne heure à souffrir des disgrâces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir: une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie de six mille Polonais suivit Stanislas, une autre escortoît sa famille. On envoya en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le Général Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suède, il demeura avec ses quinze cens Suédois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain, irrité & victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le Roi de Suède, le furent encore davantage par Auguste. Le Palais du Cardinal, & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens, à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un Nonce du Pape, qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda au nom de son Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le Trône par les armes d'un Luthérien.

La

La Cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très-long-tems établi en Pologne une espèce de Jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape. Ses Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révére par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les causes des Ecclésiastiques, & avoient, sur-tout dans les tems de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonais entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuiâ dans le château, où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cens Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce

Ce dernier éfort étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte, étoient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrâce : des recrues de Saxons, qui n'avoient point encore vû des guerres : des Cosaques vagabons, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre ; tous trembloient au seul nom du Roi de Suède.

Ce Conquérant, accompagné du Roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit, *que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la guerre*, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque-tems le commandement de son armée au Comte de Schuembourg, Général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches,

Il se trouva près de Punits , dans le Palatinat de
 -Posnanie , croiant que le Roi de Suède & le Roi
 -Stanisslas étoient à cinquante lieuës de lui. Il ap-
 prend en arrivant que les deux Rois avoient fait
 ces cinquante lieuës en neuf jours , & venoient
 -l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux.
 Schulembourg n'avoit pas plus de mille cava-
 -liers , & de huit mille fantassins : il falloit se sou-
 -tenir contre une armée supérieure , contre le
 -nom du Roi de Suède , & contre la crainte na-
 -turelle que tant de défaites inspiroient aux Sa-
 -xons. Il avoit toujours prétendu , malgré l'a-
 -vis des Généraux Allemans , que l'infanterie
 pouvoit résister en pleine campagne , même
 sans chevaux de frise , à la cavalerie : il en osa
 faire ce jour-là l'expérience contre cette cava-
 -lerie victorieuse , commandée par deux Rois ;
 & par l'élite des Généraux Suédois. Il se posta
 si avantageusement , qu'il ne pût être entouré.
 Son premier rang mit un genouil en terre , il
 étoit armé de piques & de fusils : les soldats ex-
 -trêmement ferrés présentoient aux chevaux des
 ennemis une espèce de rempart hérissé de pi-
 ques & de baïonnettes : le second rang , un peu
 courbé sur les épaules du premier , tiroit par-
 dessus ; & le troisième debout faisoit feu en mê-
 me-tems derrière les deux autres. Les Suédois
 fondirent , avec leur impétuosité ordinaire , sur
 les Saxons , qui les attendirent sans s'ébranler ;
 les coups de fusil , de pique & de baïonnette
 écarou-

éfarouchèrent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en desordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schulembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suède, qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux, n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schulembourg céda enfin ; mais ses troupes ne furent pas rompuës. Il en fit un bataillon carré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paraissoient tout-à-coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour
des

des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schulembourg avoit envoié en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schulembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulembourg dépendoit d'échapper au Roi de Suède : le Roi, de son côté, croioit sa gloire intéressée à prendre Schulembourg & le reste de son armée : il ne perd point de tems ; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schulembourg paraissoit inévitable : il essaïa encore de se tirer de cette extrémité, par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes ; un moulin, qu'il remplit de Grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arrière-garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé

dé des radeaux. Charles arrive, attaque aussitôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur Général. Cependant les radeaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus l'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.*

Mais ce qui faisoit la gloire de Schulembourg, n'étoit guères utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses Etats héréditaires.

Charles XII. voïoit la Pologne soumise; ses Généraux, à son exemple, venoient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par des petits pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, & qui reparaissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suédois, ils se croïoient

croïoient sûrs de la victoire , quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures, Stanislas prépara son Couronnement. La fortune , qui l'avoit fait élire à Varsovie & qui l'en avoit chassé , l'y rapella encore , aux acclamations d'une foule de Noblesse , que le sort des armes lui attachoit. Une Diète y fut convoquée ; tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste , qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le Trône , contre Stanislas placé sur le même Trône par le grand ennemi de la Religion catholique. Clément XI. alors Pape , envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne , & sur-tout au Cardinal Prinat , par lesquels il les menaçoit de l'excommunication , s'ils osoient assister au Sacre de Stanislas , & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Si ces Brefs parvenoient aux Evêques , qui étoient à Varsovie , il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse , & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que les Lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrètement les Brefs pour les délivrer en
main

main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm : ce Prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda, *comment il avoit osé se charger d'une telle pièce ?* Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville. Le même jour on publia un Placard du Roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclésiastiques Séculars & Réguliers dans Varsovie, sous de peines très-grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fut point brouillé avec le Clergé à son avènement. Il disoit, qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine; & qu'on se battoit contr'elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi, qu'il n'avoit point voulu élire; mais comme la politique étoit

étoit de ne jamais rien faire sans prétexte , il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzik indigné , fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat seignoit d'être irrité , & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste , Stanislas & le Pape. Il mourut peu de jours après , laissant son país dans une confusion affreuse , & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois Rois , Charles , Auguste & Stanislas , avec sa République , & avec le Pape , qui lui avoit ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite ; mais comme les Politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens , il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre se fit tranquillement , & avec pompe , le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie , malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky , & sa femme Charlotte Opalinska , furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold , assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemark n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit faiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissoit dans ses troupes : il avoit de bons Ingénieurs : une artillerie bien servie : beaucoup de bons Officiers ; il savoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avoient appris, & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avoit formé une Marine capable de faire tête aux Suédois dans la Mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie & de l'absence du Roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même
obli-

obligé de tuer de sa main quelques Moscovites, qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'Hôtel-de-Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux Citoyens, qui s'y rassemblèrent. » Ce n'est » point du sang des habitans que cette épée est » teinte, mais de celui des Moscovites, que » j'ai répandu pour sauver vos vies.

Si le Czar avoit toujours eu cette humanité, c'étoit le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fonda une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle le Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & déserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit

avoit rassemblés de ses Etats. Les Païsans du Roïaume d'Astracan , & ceux qui habitent les frontières de la Chine , furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts , faire des chemins , sécher des marais , élever des digues , avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un païs , qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages , ni la stérilité du terrain , ni l'ignorance des ouvriers , ni la mortalité même , qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens , ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature , le génie des peuples , & une guerre malheureuse , y apportotent. Pétersbourg étoit déjà une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits , distribuant des terres aux uns , donnant des maisons aux autres , & encourageant tous les arts , qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur-tout il avoit rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les Généraux Suédois , qui battoient ses troupes par tout ailleurs , n'avoient pu endommager cette Colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'enviroïnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats , tendoit toujours la main au Roi Auguste qui perdoit

perdoit les siens ; il lui persuada par le Général Patkul , passé depuis peu au service de Moscovie , & alors Ambassadeur du Czar en Saxe , de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quelques troupes , accompagné du Général Schulembourg , que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord , & en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva , faisant marcher après lui une armée de 70. mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi Auguste renouvella l'Ordre de l'Aigle Blanc , faible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonais , plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur , qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La Conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son Allié , pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti , que le Roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise

F qu'il

qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeoit.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce qu'un fils du Roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les Privilèges de la Livonie sa patrie, avoit été Général du Roi Auguste; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Flemming, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant; il avoit démêlé que les vûes de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar, *que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux.* Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant, d'un côté, les 70. mille Moscovites, divisés en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des Partisans de Stanillas: de l'autre; Schulembourg s'avançoit

coit avec les nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites , l'un après l'autre ; mais si vivement , qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il fût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur : s'il se trouvoit une rivière entre les ennemis & lui , Charles XII. & ses Suédois la passoient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste , où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoïé : Stanislas saisit huit cens mille ducats appartenans au Prince Menzikoff Général Moscovite. Charles , à la tête de sa cavalerie , fit trente lieues en vingt-quatre heures , chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre , fuïoient en desordre au-delà du Boristène.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie , Schulembourg repassa enfin l'Oder , & vint à la tête de vingt mille hommes présenter bataille au Grand-Maréchal Renschild , qui passoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on appelloit le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux Illustres Généraux , qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres , se rencontrèrent assez près de Punits,

dans un lieu nommé Frawenstād, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renschild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux escadrons, qui faisoient en tout près de dix mille hommes. Schulembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité Ruffienne à la discipline Allemande. Cette bataille de Frawenstād se donna le 12. Février 1706. mais ce même Général Schulembourg, qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du Roi de Suède, succomba sous celle du Général Renschild. Le combat ne dura pas un quart-d'heure : les Saxons ne résistèrent pas un moment ; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois ; l'épouvante fut si subite, & le desordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuse ; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Schulembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi

Parmi les prisonniers, il se trouva un régiment entier de Français : ces infortunés avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hochsted, si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un Français de la Maison de Joïeuse. Le Colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois : le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le même jour ces Français demandèrent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service, par une destinée singulière qui les réservoir à changer encore de Vainqueur & de Maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire.

Le Roi, en revenant de Lithuanie, apprit cette nouvelle victoire ; mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites, deux

de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il fut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Il avoit traversé la Silésie, sans daigner seulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne étoit consternée ; la Diète de Ratibonne qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée ; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son aproche, les villages furent deserts, les habitans fuïoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui païeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme les propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on savoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme

me avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : » J'ai tâché , dit-il , de vivre comme » lui , Dieu m'accordera peut-être un jour une » mort aussi glorieuse.

De ce camp , il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir , & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir , il la taxa à six cens vingt-cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution , les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois , deux livres de viande , deux livres de pain , deux pots de bière , & quatre sols par jour , avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées , le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison , que chaque hôte chez qui les soldats logeroient , donneroit des certificats tous les mois de leur conduite , faute de quoi le soldat n'auroit point sa paie. De plus , des Inspecteurs alloient tous les quinze jours de maison en maison , s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégâts. Ils avoient soin de dédommager les hôtes & de punir les coupables.

On fait sous quelle discipline sévère vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut , avant d'en avoir

reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre , & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe : & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui seroient impossibles à concilier , si l'on ne savoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits , & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipzig , un païsan Saxon vint se jeter à ses pieds , pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat. » Est-il vrai , dit-il , d'un » visage sévère , que vous avez volé cet homme ? « Sire , dit le Soldat , *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son Maître ; vous lui avez ôté un Roïaume , & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de sa main au païsan , & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot , en lui disant : *Souviens-toi , mon ami , que si j'ai ôté un Roïaume au Roi Auguste , je n'en ai rien pris pour moi.* La grande Foire de Leipzik se tint comme à l'ordinaire : les Marchands vinrent avec une sûreté entière : on ne vit pas un soldat Suédois dans

Dans la Foire ; on eut dit que l'armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du païs. Il commandoit dans tout l'Electorat , avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne , privé à la fois de son Roïaume & de son Electorat , écrivit enfin une Lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la Lettre , conjointement avec Mr. Fingsten Référéndaire du Conseil Privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs , & son blanc-signé. *Allez , leur dit-il en propres mots , tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix , & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites , il craignoit avec raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit , ne se vangeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une Audience secrète. Le Roi lut la Lettre. » Messieurs , » dit-il aux Plénipotentiaires , vous aurez dans un » moment ma réponse. « Il se retira aussi-tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la Paix , aux conditions suivantes.

vantes , auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne ; qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime Roi , & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône , même après la mort de Stanislas.

2. Qu'il renonce à tous autres Traités , & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3. Qu'il renvoie avec honneur , en mon camp , les Princes Sobiesky , & tous les prisonniers qu'il a pu faire.

4. Qu'il me livre tous les deserteurs qui ont passé à son service , & nommément Jean Patkul , & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce papier au Comte Piper , le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir , pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations , sinon : *Telle est la volonté du Roi mon Maître ; il ne change jamais ses résolutions.*

Tandis que cette Paix se négocioit sourdement en Saxe , la fortune sembla mettre le Roi
Au-

Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff, Généralissime des Armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxonnès, qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voïoit en même-tems détrôné par son Ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi, très-embarrassé, différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du secret de la

paix, & l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'entraîner; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le Roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complète: il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible; que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son Traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes, seroit ravagée également par les Suédois & par les Moscovites; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir; qu'il demeureroit sans Etats, sans argent, sans amis; il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation.

ciation. Sa colére & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les Articles du Traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingsten, l'un de ses Plénipotentiaires arriva de Saxe avec ce Traité de Paix qui lui ôtoit la Couronne. Auguste hésita; mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes Alliances de leurs Maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosses bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serroit le col: son habit étoit, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée, qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, *qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher*. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguste

te sur-tout parloit avec un air de complaisance & de satisfaction , que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires , savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent deux fois ensemble. Charles XII. affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste ; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'étoit déjà beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'Armée, un Ministre public : c'étoit un grand abaissement d'être obligé d'envoier à son Successeur Stanislas les Pierreries & les Archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avènement au Trône celui qui alloit s'y asseoir à sa place. Charles exigea une Lettre d'Auguste à Stanislas : le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais Charles vouloit cette Lettre, & il falloit l'écrire. La voici telle que je l'ai vûë depuis peu copiée fidèlement sur l'Original que le Roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avons jugé qu'il n'étoit pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de Lettres avec Votre Majesté, cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise , & afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son desir , Nous

VOUS

vous félicitons par celle-ci de votre avènement à la Couronne, & vous souhaitions que vous trouviez dans votre Patrie des sujets plus fideles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que Nous n'avons été païsés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruïne. Nous souhaitions que vous ne soïez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre Frère & Voisin, AUGUSTE, Roi.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fit éfacer des Prières publiques ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky; ces Princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté, le Czar le redemandoit hautement comme son Ambassadeur; de l'autre, le Roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Koenigstein en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même-tems. Il envoia des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises; mais auparavant il envoia au Gouverneur de Koenigstein un ordre

ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le Prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguste, refusa de paier ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le Prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au Quartier-Général d'Altranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au Conseil de Guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne, nommée Madame d'Einsiedel, qui avoit de la nais-

sance,

sance , du mérite & de la beauté , & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au suplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler , & de l'assurer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du suplice , & qu'il vit les rouës & les pieux dressés , il tomba dans des convulsions de frasier , & se rejetta dans les bras du Ministre , qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

» On fait savoir que l'ordre très - exprès de
 » Sa Majesté , notre Seigneur très-clément , est
 » que cet homme , qui est traître à la Patrie ,
 » soit roué & écartelé , pour réparation de ses
 » crimes , & pour l'exemple des autres. Que
 » chacun se donne de garde de la trahison , &
 » serve son Roi fidèlement. « A ces mots de
Prince très-clément : Quelle clémence : dit Patkul ; & à ceux de *traître à la Patrie* : Hélas ! dit-il , je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups , & souffrit le suplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul , Ambassadeur & Général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voioient en lui qu'un sujet révolté contre son Roi , disoient qu'il avoit mérité la mort ; ceux qui le regardoient comme un

Livo-

Livonien né dans une Province , laquelle avoit des Privilèges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits , l'appelloient le martyr de la liberté de son païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suède élevé dans les principes du Despotisme , crut n'avoir fait qu'un acte de justice , tandis que toute l'Europe condannoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son Trône , fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Altranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette , en présence de Buzeval Envoïé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre : *Voilà* , lui dit-il simplement , *les membres de Paikyl* , sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire , & sans que personne de ceux qui étoient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là , un Livonien nommé Paikel , Officier dans les troupes Saxonnnes , fait prisonnier les armes à la main , venoit d'être jugé à mort à Stockolm par Arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas , faisoit trop voir que Charles en faisant pé-

rir

rir Patkul d'une mort si cruelle , avoit plus songé à se vanger qu'à punir. Quoiqu'il en soit , Patkul après sa condamnation , fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or , si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison , en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile , soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement , ce qui est beaucoup plus vraisemblable : on porta à la Monnoie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un rapport si juridique , & qui parut si important , que la Reine aïeule de Charles , ordonna de suspendre l'exécution , jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité , envoiât ses ordres à Stockholm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grace du criminel , & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince , qui d'ailleurs croïoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit ; *Jene m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifférence pour la Pierre Philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange Paix que le Roi Auguste , malgré leurs Traités , avoit conclue à Altranstad ; & que Patkul , son Ambassa-

ambassadeur Plénipotentiaire , avoit été livré au Roi de Suède , au mépris des Loix des Nations , il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne , à la Reine d'Angleterre , aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur , & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa Personne à toutes les Têtes Couronnées ; il les pressa , par le motif de leur honneur , de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Altranstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces Lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur , l'Angleterre & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul , il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur , & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suédois prisonniers à Moscow. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funes-

funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède , que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Levenhaupt , Général du Roi de Suède , qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes , ne pouvoit garder les passages dans un païs sans sortereffes & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps , & marche avec un camp-volant jusqu'à Léopold , où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une Assemblée à Léopold , telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-bien que deux Rois ; l'un de la nomination d'Auguste , l'autre de celle de Stanislas. Le Primat , nommé par Auguste , convoqua l'Assemblée de Léopold , où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la Paix d'Altranstad , & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois , sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pen-

Pendant les Conférences de Léopold , le Czar , lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne , par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suède , obtint secrètement qu'on lui envoiât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces ; en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités ; & pour mieux encourager ses propres troupes , il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers-Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les Officiers subalternes eurent des Médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces Monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans la nouvelle ville de Pétersbourg , où les Arts fleurissoient à mesure qu'il apprenoit à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion , la multiplicité des factions , les ravages continuels en Pologne , empêchèrent la Diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnaître , ni Auguste qui avoit abdiqué , ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles , le Parti des Princes Sapié-

Sapiéha , celui d'Oginsky , ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste , les nouveaux sujets de Stanislas , se faisoient tous la guerre , pilloient les terres les uns des autres , & achevoient la ruine de leurs païs. Les troupes Suédoises , commandées par Levenhaupt , dont une partie étoit en Livonie , une autre en Lithuanie , une autre en Pologne , cherchoient toutes les troupes Moscovites. Elles brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également amis & ennemis ; on ne voïoit que des villes en cendres , & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout , qui détestoient également & leurs deux Rois , & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas , partit d'Altranslad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général Renschild , seize régimens Suédois , & beaucoup d'argent , pour appaiser tous ces troubles en Pologne , & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes , qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites , lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions , à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un païs que ses troupes avoient désolé , se retira en Lithuanie , où étoit le rendez-vous de ses corps d'armée , & où

où il devoit établir des Magazins. Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etas, étoit le Comte Siniawsky, Grand-Général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti : il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne, qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guères d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre país. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnèrent bien-tôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son camp d'Altranslat les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur ; le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme

homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise , ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée , étoit à Saint-James un a droit Courtisan , dans le Parlement un Chef de Parti , dans les païs étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats - Généraux , Mr. Fagel , homme d'un très-grand mérite , que plus d'une fois les Etats-Généraux aiant résolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer , le Duc arrivoit , leur parloit en Français , langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal , & les persuadoit tous. C'est ce que le Lord Bolinbroke m'a confirmé.

Il soutenoit avec le Prince Eugène , compagnon de ses victoires , & avec Heinsius , grand Pensionnaire de Hollande , tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur : qu'il étoit sollicité secrètement par les Français ; & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre ses Alliés ; mais le Duc de Marlborough ne croioit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit

G donc.

donc de la Haïe dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède. Mr. Fabrice, qui étoit alors auprès de Charles XII. m'a assuré que le Duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrettement, non pas au Comte-Piper Premier Ministre, mais au Baron de Gortz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il arriva même dans le carosse de ce Baron au quartier de Charles XII. & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper avec Robinson, Ministre d'Angleterre, il parla au Roi en Français; il lui dit, *qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignoroit de l'art de la guerre.* Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'étoit Marlborough qui lui parloit. Je fais même qu'il trouva que ce grand homme étoit vêtu d'une manière trop recherchée & avoit l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, Charles XII. s'exprimant en Suédois & Robinson servant d'interprète. Marlborough, qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut appercevoir dans Charles XII. une aversion naturel

le

le pour la France ; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar , & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom , malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus sur une table une Carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suède & sa seule ambition étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe , c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas , & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel ; & satisfait de l'avoir pénétré , il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la Duchesse de Marlborough , sa veuve , encore vivante.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent , & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître , on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réussi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper ; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi , qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit , j'ai su que Piper

avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratislau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Marlborough. Il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes : qu'il ne recevoit alors conseil de personne, & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce qui achève de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa mémoire par Charles XII. qui ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stockolm, & lui ordonna, à ses dépens, des obsèques magnifiques.

Le Roi, qui n'avoit point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croïoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en Arbitre de l'Europe ; mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de Stralenheim, Envoyé de Suède à Vienne, avoit eu dans un repas une querelle avec le Comte de Zobor, Chambellan de l'Empereur ; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII, & ayant dit durement *que ce Prince en usoit trop mal avec son Maître*, Stralenheim lui avoit donné un démenti & un soufflet, &

& avoit osé après cette insulte demander réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suède avoit forcé l'Empereur à bannir son sujet, qu'il devoit vanger. Charles XII. ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le Comte de Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoia après l'avoir gardé quelque-tems prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui aiant échappé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentit à cet étrange demande; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le Protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, Province appartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des Libertés & des Privilèges, établis à la vérité par les Traités de Westphalie; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswyck. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que

les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité ; mais beaucoup de ces concessions , que leur assûroit la fortune du Roi de Suède , leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées , & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph : il étoit fils aîné de Léopold , & frère de Charles VI. qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape , qui résidoit alors auprès de Joseph , lui fit des reproches fort vifs , de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien ; car s'il l'avoit voulu, je ne sai pas ce que j'aurois fait.*

Le Comte de Wratislau , son Ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Leipsyck le Traité en faveur des Silésiens , signé de la main de son Maître. Alors Charles dit *qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur* ; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pu. Il regardoit avec mépris la faiblesse de cette Cour , qui aiant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable , est toujours en défiance de l'autre , & ne soutient son crédit que par l'habileté des Négociations ; cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau , que les

Sué-

Suédois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les éfets que la Reine Chrisline avoit laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissoit alors impossible : il avoit même envoié secrètement plusieurs Officiers en Asie, & jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux : & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa manière de vivre. Il montoit

à cheval trois fois par jour , se levoit à quatre heures du matin , s'habilloit seul , ne bûvoit point de vin , ne restoit à table qu'un quart-d'heure , exerçoit ses troupes tous les jours , & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savoient point encore où le Roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscow. Il ordonna quelques jours avant son départ à son Grand-Maréchal-des-Logis, de lui donner par écrit la route depuis *Leipsyck*... Il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal-des-Logis ne pût rien deviner de ses projets , il ajouta en riant : *jusqu'à toutes les capitales de l'Europe*. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes , à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres , *Route de Leipsyck à Stockolm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. » Monsieur le Maréchal , dit-il , je vois » bien où vous voudriez me mener ; mais nous » ne retournerons pas à Stockolm si-tôt.

L'armée étoit déjà en marche , & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête , courant toujours , selon sa coutume , deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout-d'un-coup de vûe : quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être : on

cou-

courut de tous côtés ; on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait alte, les Généraux s'assemblent, on étoit déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste. Il étoit entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers-Généraux. On leur demanda leur nom à la barrière ; Charles dit, qu'il s'appelloit Carl & qu'il étoit Draban ; chacun prit un nom supposé. Le Comte Flemming les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre. Il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout hôté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre. Il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui, comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il emploia à les parcourir, un Livonien pros crit en Suède, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace ; il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette légère condescendance à

un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenoit avec Hord Général Suédois. *Je crois*, lui dit-il en souriant, *que votre Maître ne me refusera pas*. Vous ne le connaissez pas, repartit le Général Hord, il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans la grace du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous les Généraux encore en allarmes; ils lui dirent, qu'ils comptoient assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. *Bon*, dit le Roi, *on n'oseroit*. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit Conseil extraordinaire à Dresde; *Vous verrez*, dit le Baron de Strahlenheim, *qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devoient faire hier*. A quelques jours de-là Renschild étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voiage de Dresde. *Je me suis fié*, dit Charles, *sur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'étoit pas bien net. Flemming n'avoit nulle envie que je sortisse de Dresde si-tôt*.

Fin du troisiéme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.



LIVRE QUATRIÈME.
ARGUMENT.

*Charles victorieux quitte la Saxe : poursuit le Czar :
s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes : sa blessure :
bataille de l'ulava : suites de cette bataille : Char-
les réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessa-
rabie.*

CHARLES partit enfin de Saxe en Sep-
tembre 1707. suivi d'une armée de
quarante-trois mille hommes, autrefois
couverte de fer, & alors brillante d'or
& d'argent, & enrichie des dépouilles de la Po-
logne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit
avec lui cinquante écus d'argent comptant ;
non-seulement tous les régimens étoient com-
plets,

plets, mais il avoit dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes; il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recruës lui venoient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un Parti, auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, suïoient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales; & il étoit bien obéi.

Le Roi de Suède au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son Audience au quartier du Comte Piper; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disoit que son Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc présenta à Charles cent soldats Suédois, qui aiant été pris par des Cal-

mou ks,

moucks , & vendus en Turquie , avoient été rachetés par le Grand - Seigneur , & que cet Empereur envoïoit au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne , vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement : ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne , la France , l'Angleterre , l'Espagne , & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre , pour le reconnaître , que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut - il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane , qu'il courut chercher les Moscovites.

Les troupes du Czar étoient sorties de Pologne , & y étoient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce país ouvert de toutes parts , n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avoient été battus , & même de pénétrer dans le país aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe , le Czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold , à
l'ex-

l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie , à cent lieuës de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas , qui , assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux sujets , avoit à conserver son nouveau Roïaume contre les ennemis étrangers & domestiques. Pour lui il se mit à la tête de sa cavalerie , & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niémen à deux lieuës de la ville , & le Czar ne savoit encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent , le Czar sort par la porte du Nord , & Charles entre par celle qui est au Midy. Le Roi n'avoit avec lui que six cens gardes ; le reste n'avoit pu le suivre. Le Czar suïoit avec plus de deux mille hommes , dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais , qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes , & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieuës. Il ne perd point de tems ; il détache quinze cens chevaux de sa troupe , à l'entrée de la nuit , pour aller surprendre le Roi de Suède dans la ville. Les quinze cens Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise , sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi-

demi-quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le Roi, qui étoit à l'autre bout de la ville, accourut bien-tôt avec le reste de ses six cens gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui suivoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avoit déjà long-tems que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles & pour ceux du Czar; la seule terreur qu'inspiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristène, en tirant vers l'Orient, ce sont des marais, des deserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les Païsans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver; il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces Magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour-à-tour

de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toujours , & elles n'étoient pas suffisantes.

Le Roi de Suède , qui avoit prévu ces extrémités , avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky , où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage , il se trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Bérézine , vis-à-vis Borissow.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine , à l'opposite de Borissow , comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vûe de l'ennemi. Dans le même-tems il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont , passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste , & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas ; ils décampèrent , & se retirèrent vers le Boristhène , gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route , pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles , avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites , retranchés dans un lieu nommé Hollofin , derrière un marais ,

rais , auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas , pour les attaquer , que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied , il traverse la rivière & les marais , aiant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis , il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre , furent enfoncés en même-tems par le Roi qui les attaquoit à pied , & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis , joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque-tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois , nommé Gullenstiern , qu'il aimoit beaucoup , blessé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre son cheval , & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données , celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse , celle où il avoit essuié les plus grands dangers & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une Médaille où on lisoit d'un côté : *Silva , Paludes , Aggeres , Hostes victi*. Et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in Orbem*.

Les Moscovites chassés par tout , repassèrent le

le Boristhène qui sépare la Pologne de leur païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilow dernière ville de la Pologne, qui appartient, tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars, destinée commune aux places frontières.

Le Czar qui vit alors son Empire, où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins ; & peut-être son Trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonais qui vint à l'armée de Suède. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondoit : *Je traiterai avec le Czar à Moscow.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine. » Mon frère, » Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alé- » xandre ; mais je me flâte qu'il ne trouvera » pas en moi un Darius.

De Mohilow, place où le Roi traversa le Boristhène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscow. Le Czar suivoit par ce chemin. Le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les Dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avant-
tage

tage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissoient , à force de vaincre , dans de petits combats qui ne décidoient rien , & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi ataquâ auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le Roïaume d'Astracan , Domaine du Czar , & celui de Samarcande , païs des Tartares Ufbeks , & patrie de Timur , connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmoucks s'étend à l'Orient , jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître , & fait qu'il se conduit avec eux , comme le Grand-Seigneur avec les Arabes , tantôt souffrant leurs brigandages , & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée , n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie , & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Osrogothie ; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux

eux par des chemins creux & inégaux , où les Calmoucks étoient cachés ; ils parurent alors , & se jettèrent entre le régiment où le Roi combattoit & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant , & Moscovites & Calmoucks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides - de - Camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui : un Ecuier lui en presentoit un autre ; mais l'Ecuier & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied , entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris , blessés , ou tués , ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main , sans avoir reçu une seule blessure , par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout , & sur lequel il comptoit toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof , se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment : il arrive à tems pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il étoit , il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de

Smolenskô, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscow, environ cent de nos lieux Français : l'armée n'avoit presque plus de vivres. Le Comte Piper pria fortement le Roi d'attendre que le Général Levenhaupt, qui devoit lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non-seulement le Roi, qui rarement prenoit conseil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscow, & fit marcher au Midy vers l'Ukraine, país des Cosaques, situé entre la Petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce país a environ cent de nos lieux du Midy au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est ; la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale, située par le quarante-huitième degré, est un des país des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la Petite Tartarie, ne sement ni ne plantent, parce que les Tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigans, viendroient ravager leurs moissons.

L'U-

- L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie , des Etats du Grand - Seigneur , & de la Pologne , il lui a fallu chercher un Protecteur , & par conséquent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave , autant qu'il le put. D'abord les Ukranien s jouirent du privilège d'élire un Prince sous le nom de Général ; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit , & leur Général fut nommé par la Cour de Moscow.

Celui qui remplissoit alors cette place , étoit un Gentilhomme Polonois , nommé Mazeppa , né dans le Palatinat de Podolie ; il avoit été élevé Page du Roi Jean Casimir , & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois , aiant été découverte , le mari le fit fouetter de verges , le fit lier tout nud sur un cheval farouche , & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du pays de l'Ukraine y retourna , & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le secoururent. Il resta long-tems parmi eux , & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en

en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscow avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine & le génie de cette Nation étoient des obstacles insurmontables. Le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colère, l'appella *traître*, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède qui parut bien-tôt après sur les frontières, lui en facilita les moïens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant Roïaume de l'Ukraine, & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable ; il se ligua secrètement avec le Roi de Suède, pour hâter la chute du Czar. & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors, qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne savoient rien du Traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya
ordre

ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce païs, il pût conquérir la Moscovie au printems suivant; & cependant il s'avança vers la rivière Desna, qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages. Le Général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la rivière; le Roi fut étonné; mais il résolut sur le champ de passer la

la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée ; les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes ; il ne résista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces païs perdus, incertain de sa route & de la fidélité de Mazepa : ce Cosaque parut enfin ; mais plutôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient decouvert & prevenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur les Cosaques qu'ils avoient taillés en pièces ; les principaux amis pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë, les villes étoient réduites en cendre, les tresors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suède saisies : à peine avoit-il pu échaper avec six mille hommes & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toutefois il apportoit au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce païs inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

H Char-

Charles espéroit au moins que son Général Levenhaupt viendroit réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois , qui valoient mieux que cent mille Cosaques , & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-dessus de Mohilow , & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un Convoi de huit mille charriots , avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie sur la route. Quand il fut vers le Bourg de Lesno , près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent , pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène , le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le Général Suédois , qui n'en avoit pas seize mille complets , ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance , qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis , mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après-midy. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar ; on fuïoit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être

être entièrement défait. Il sentoît que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le Roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde où étoient des Cosaques & des Calmoucks. *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallicsin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de joindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croïant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dés le lendemain à onze heures; le Czar Pattaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Bayer amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit; enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés

jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots ; les Suédois étoient vaincus , mais ils ne s'ensuient point. Ils étoient environ neuf mille hommes , dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers , sous peine d'être cassés , & aux soldats , sous peine de mort , de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux , après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar , qui vouloit achever la défaite des Suédois , envoya un de ses Généraux , nommé Phlug , les attaquer encore pour la cinquième fois : ce Général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaupt la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore , il en perdit environ la moitié , l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant , Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes , passa la Soffa
avec

avec environ cinq mille combattans, qui lui restoient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats ; où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu ; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guères de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes ; les Fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes comme ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des

rièrès , faute de chevaux pour les traîner. Cette armée , auparavant si florissante , étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suède , & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. » Eh quoi ! lui dit le Roi , vous en-
 » nuiez-vous d'être loin de votre femme ? si
 » vous êtes un vrai soldat , je vous menerai
 » si loin que vous pourrez à peine recevoir
 » des nouvelles de Suède une fois en trois ans.

Le Marquis de B***, depuis Ambassadeur en Suède , m'a conté qu'un soldat osa présenter au Roi avec murmure , en présence de toute l'armée , un morceau de pain noir & moisi , fait d'orge & d'avoine , seule nourriture qu'ils avoient alors , & dont ils n'avoient pas même suffisamment. Le Roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir , le mangea tout entier , & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon , mais il peut se manger.* Ce trait , tout petit qu'il est , si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit , contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre Général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa sœur , que la petite vérole enleva au mois
 de

de Décembre 1708. dans la vingt-septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante, que son frère étoit impérieux dans ses volontés & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte , que commençant alors à devenir malheureux , il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres ; mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp , puisqu'entre lui & Stockolm il y avoit près de cinq cens lieues à traverser , & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le Roi de Suède , après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des Confédérés de Pologne , réunis contre Stanislas , sous le Général Siniaowski , s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hyver , pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats , jugeant bien que l'armée Suédoise périroit entièrement à la longue , puisqu'elle ne pouvoit être recrutée.

Il falloit que le froid fût bien excessif , puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença se combattre au milieu des glaces & des neiges.

H 4 Après

Après plusieurs petits combats , & quelques défavantages , le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix - huit mille Suédois. Mazeppa seul , ce Prince des Cosaques , les faisoit subsister ; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture , fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel Allié , soit que le supplice affreux de la rouë , dont avoient péri ses amis , le fit craindre pour lui - même , soit qu'il voulût les vanger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois , n'avoit perdu ni le dessein , ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscow. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière de Vorskla, à l'extrémité Orientale de l'Ukraine , à treize grandes lieues du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens , le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes , Polonais & Tartares , faisant tous profession d'une espèce de Christianisme & d'un brigandage , semblable à celui des Flibustiers. Ils élisent un Chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux , mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne ; l'hyver ils couchent dans des granges spacieuses , qui contiennent quatre ou cinq
cens

cens hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII. la bravoit pour donner des Couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins dans l'espérance qu'ils prendroient son parti; ils prirent son argent & se déclarèrent pour Charles XII. par les soins de Mazeppa; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'étoit beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On presenta dix de leurs Chefs un matin au Roi; mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée, ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines; car étant montés sur le revers, ils tuoient à la distance de six cens pas les ennemis qu'ils choisissoient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kan de la Petite - Tartarie. Il assiégeoit donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ses dix-huit mille Suédois faisoient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avoit fait de Pultava un Magasin. Si le Roi le prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscov, & pouvoit

au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espéroit encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazzeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bien-tôt le maître : l'espérance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisoit des sorties, & quelque fois avec succès : on faisoit joier des mines ; mais ce qui rendoit la ville imprenable, c'étoit l'approche du Czar qui s'avançoit avec soixante & dix mille combattans. Charles XII. alla les reconnaître le 27. Mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens ; mais comme il retournoit à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques

tiques s'appercevant que le foulier de la botte du Prince étoit tout sanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visitèrent sa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assûra qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. *Travaillez-donc tout à l'heure*, lui dit le Roi, *taillez hardiment, ne craignez rien.* Il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain ; mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançoit sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voïoit entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de relations Pont débité ; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans sa

H. 6. tente,

tente , & lui ordonna , sans délibération comme sans inquiétude , de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renschild ne contesta point , & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi , il rencontra le Comte Piper , avec qui il étoit fort mal depuis long - tems , comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda , *s'il n'y avoit rien de nouveau* : Non , dit le Général froidement , & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente : *Renschild ne vous a-t'il rien appris* , lui dit le Roi : Rien , répondit Piper : *Eh bien , je vous apprens donc* , reprit le Roi , *que demain nous donnons bataille*. Le Comte Piper fut éfraïé d'une résolution si désespérée ; mais il savoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence , & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII. illustre par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowits par neuf années de peines , prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats : l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers , & ne combattant que pour la gloire :
Alexio-

Alexiowits ne fuïant point le péril , & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suédois libéral par sa grandeur d'ame ; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple , d'un naturel magnanime , & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son país , aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux Etrangers , & trop adonné à des excès , qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'*Invincible* , qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand* , qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre , parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille , & du lieu où elle fut donnée , il faut se figurer Pultava au Nord , le camp du Roi de Suède au Sud , tirant un peu vers l'Orient , son bagage derrière lui à environ un mille , & la rivière de Pultava au Nord de la ville , coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la rivière à une lieüe de Pultava , du côté de l'Occident , & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées , avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp , avec environ trois mille hommes ; quatre

tre mille demeurèrent au bagage. Desorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un-mille hommes, dont il y avoit environ seize mille Suédois :

Les Généraux Renschild, Roos, Levenhaupt, Schlipenbak, Hoorn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, parent du Roi, & quelques autres, dont la plupart avoient vu la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'Occident, à la droite du camp Moscovite ; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin, l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général Schlipenbak à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier,

lier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent, *viçtoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoié au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'étoit crû perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour. Schlipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même-tems soixante & douze canons tiroient du camp sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie Russe débouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar détacha alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise, & les troupes restées au camp devant Pultava; mais aiant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, l'envelopa & le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dû son salut; si le Czar l'ordonna, il étoit un digne

digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes , & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté , la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie ; & le Roi aidé de son Velt-Maréchal Renschild , ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes , son infanterie occupant le centre , sa cavalerie les deux aïles. Le Czar disposoit son armée de même ; il avoit l'avantage du nombre , & celui de soixante & douze canons , tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre , & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée , n'ayant alors que le titre de Major-Général , & sembloit obéir au Général Csceremetoff. Mais il alloit , comme Empereur , de rang en rang , monté sur un cheval Turc ; qui étoit un présent du Grand-Seigneur , exhortant les Capitaines & les Soldats , & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées de canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancard du Roi de Suède : il en fit atteler deux autres : une seconde volée le mit en pièces , & renversa le Roi. De vingt-quatre Drabans qui se relâsoient pour le porter , vingt & un furent tués.

tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étoient changées.

Tous les Ecrivains Suédois disent, qu'ils auroient gagné la bataille si on n'avoit point fait de fautes : mais tous les Officiers prétendent que c'en étoit une grande de la donner, & une plus grande encore de s'enfermer dans ces pais perdus, malgré l'avis de plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII. par le nombre d'hommes, & par les ressources qui manquoient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le Prince Wirtemberg, le Général Renschild, & plusieurs Officiers principaux, étoient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper, avec quelques Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major, nommé *Bére*, s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussière & de fumée qui couvroient la campagne,

gne, & l'égarement d'esprit, naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne voulut point fuir, & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général Poniatowsky, Colonel de la garde Suédoise du Roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine, sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux Drabans qui prirent le Roi par-dessous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le Roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous

sous lui ; le Colonel Gieta blessé , & perdant tout son sang , lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa suite le Conquérant , qui n'avoit pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du Comte Piper ; car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture , & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi , qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage , n'avoit pas dit un seul mot , demanda alors ce *qu'étoit devenu le Comte Piper ? Il est pris avec toute la Chancellerie ;* lui répondit-on. *Et le Général Renschild , & le Duc de Wirtemberg ?* ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. *Prisonniers chez des Moscovites !* reprit Charles en haussant les épaules ; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage ; & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état , n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit , les Moscovites faquirent son artillerie dans le camp devant Pul-tava , son bagage , sa caisse militaire , où ils trouvèrent six millions en espèces , dépouillés des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes Suédois ou Cosaques furent tués

tués dans la bataille , environ six mille furent pris. Il restoit encore environ seize mille hommes , tant Suédois & Polonais , que Cosaques , qui fuïoient vers le Boristhène , sous la conduite du Général Levenhaupt. Il marcha , d'un côté , avec ces troupes fugitives ; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carosse où il étoit rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce , il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées , les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue , son cheval étant tombé de lassitude , il se coucha quelques heures au pied d'un arbre , en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet , il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaupt venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent , avec une joie mêlée de douleur , leur Roi qu'ils croïoient mort. L'ennemi approchoit ; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve , ni tems pour en faire , ni poudre pour se défendre , ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suédois , & ce Roi vaincu étoit Charles XII. Presque tous les Officiers croïoient qu'on attendroit-là de pied ferme

me les Moscovites , & qu'on périroit ou qu'on vaincroit sur le bord du Boristhène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie supuroit ; il avoit la fièvre ; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la supuration cet instinct de valeur , qui , comme les autres vertus , demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré , & ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le Général Mazzeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide , & un vent violent commençant à souffler , ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern , Chancelier du Roi , & le Comte Poniatowsky , homme plus que jamais nécessaire au Roi , par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgrâces , passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit

fisoit au courant & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous , furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité , le Prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers aiant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin , de leurs blessures , de fatigue & de faim , montroient assez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un Trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers - Généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite , & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue , après avoir fui pendant deux jours , ne voyant plus leur Prince , qui étoit contraint de fuir lui-même , les forces de chaque soldat étant épuisées , leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance , l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel Troutsetre , depuis Gouverneur de Stralsund , qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger , espérant entraîner le reste
des

des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Boristhène. Deux Officiers du Régiment de ce brave Troutsetre s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du Prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoïé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du Czar ; mais particulièrement en Sibérie, vaste Province de la Grande-Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gaignoit de quoi subsister. Quelques Officiers de-

vinrent

vinrent peintres , d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues , les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques , qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoioit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper , Premier Ministre du Roi de Suède , fut long - tems enfermé à Pétersbourg. Le Czar étoit persuadé , comme le reste de l'Europe , que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough , & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède , qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après en Moscovie , peu secouru par sa famille, qui vivoit à Stockholm dans l'opulence , & plaint inutilement par son Roi , qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler , recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule , & demandoit à tout moment , *où est donc mon frère Charles ?*

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit , il demanda au Général Renschild *à combien les troupes du Roi son Maître pouvoient monter*

monter avant la bataille ; Renschild répondit , que
 le Roi seul en avoit la liste , qu'il ne communiquoit à
 personne ; mais que pour lui il pensoit que le tout pou-
 voit aller à environ trente mille hommes ; savoir , dix-
 huit mille Suédois , & le reste Cosaques. Le Czar
 parut surpris , & demanda , comment ils avoient
 pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé , &
 d'assiéger Pultava avec ce peu de monde ? » Nous
 » n'avons pas toujours été consultés , reprit le
 » Général Suédois ; mais comme fidèles servi-
 » teurs , nous avons obéi aux ordres de notre
 » Maître , sans jamais y contredire. « Le Czar se
 tourna à cette réponse vers quelques-uns de
 ses Courtisans , autrefois soupçonnés d'avoir
 trempé dans des conspirations contre lui ; *Ab !*
 dit-il , voilà comme il faut servir son Souverain.
 Alors prenant un verre de vin , à la santé , dit-
 il , de mes Maîtres dans l'art de la guerre. Rens-
 child lui demanda , qui étoient ceux qu'il honoroit
 d'un si beau titre ? » Vous , Messieurs les Géné-
 » raux Suédois , reprit le Czar. « Votre Majesté
 est donc bien ingrate , reprit le Comte , d'avoir
 tant maltraité ses Maîtres ! Le Czar après le repas
 fit rendre les épées à tous les Officiers - Géné-
 raux , & les traita comme un Prince qui vou-
 loit donner à ses sujets des leçons de générosité
 & de la politesse qu'il connoissoit. Mais ce mê-
 me Prince qui traita si bien les Généraux Sué-
 dois , fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent
 dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise sortie de la Saxe si triomphante , n'étoit plus. La moitié avoit péri de misère ; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux , & de près de cent combats. Il suivoit dans une méchante calèche , ayant à son côté le Major-Général Hord , blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit , les uns à pied , les autres à cheval , quelques-uns dans des charettes , à travers un desert , où ils ne voioient ni huttes , ni tentes , ni hommes , ni animaux , ni chemins ; tout y manquoit , jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet : le pais est situé au quarante-septième degré : le sable aride du desert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable ; les chevaux tomboient , les hommes étoient prêts de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau , qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche , il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis , aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares , qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pais que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de-là au Boristhène , & tombe avec lui dans la Mer Noire.

Au-delà du Bogh , du côté du Midy , est la petite ville d'Oczakow , frontière de l'Empire

re des Turcs. Les habitans voïant venir à eux
 une troupe de gens de guerre , dont l'habil-
 lement & le langage leur étoient inconnus ,
 refusèrent de les passer à Oczakow , sans un
 ordre de Méhémet Pacha Gouverneur de la
 ville. Le Roi envôia un exprès à ce Gouver-
 neur pour lui demander le passage ; ce Turc
 incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs
 où une fausse démarche coûte souvent la vie ,
 n'osa rien prendre sur lui , sans avoir aupara-
 vant la permission du Séraskier de la Province ,
 qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pen-
 dant qu'on attendoit cette permission , les Rus-
 ses qui avoient pris l'armée du Roi prisonniè-
 re avoient passé le Boristhène , & approchoient
 pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha
 d'Oczakow envôia dire au Roi qu'il fourniroit
 une petite barque pour sa personne & pour
 deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette
 extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils
 ne pouvoient avoir de gré : quelques-uns allé-
 rent à l'autre bord dans une petite nacelle se
 saisir de quelques bâteaux & les amenèrent à
 leur rivage : ce fut leur salut ; car les Patrons
 des barques Turques craignant de perdre une
 occasion de gagner beaucoup , vinrent en sou-
 le offrir leurs services. Précisément dans le
 même-tems la réponse favorable du Séraskier
 de Bender arrivoit aussi ; mais les Moscovites
 se presentoient , & le Roi eut la douleur de

voir cinq cens hommes de sa suite saisis par ses ennemis , dont il entendoit les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakow lui demanda par un Interprète pardon de ses retardemens , qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes , & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit , non sans lui faire une réprimande , comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender , qui étoit en même-tems Séraskier , titre qui répond à celui de Général , & Pacha de la Province , qui signifie Gouverneur & Intendant , envoya en hâte un Aga complimenter le Roi , & lui offrir une tente magnifique , avec les provisions , le bagage , les chariots , les commodités , les Officiers , toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs , non-seulement de défraier les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence ; mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE CINQUIÈME.
ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane : Charles séjourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte : Ses desseins : Auguste remonte sur son Trône : Le Roi de Dannemark fait une descente en Suède : Tous les autres Etats de Charles sont attaquez : Le Czar triomphe dans Moscow : Affaire du Pruth : Histoire de la Czarine , de Païfanne devenue Impératrice.



CHMET III. gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le Trône à la place de son frère Moustapha , par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre la Couronne de Jâques II. à son gendre

Guillaume. Mouflapha , gouverné par son Mu-
phti , que les Turcs abhorroient , souleva con-
tre lui tout l'Empire. Son armée , avec laquel-
le il comptoit punir les mécontents , se joignit
à eux. Il fut pris , déposé en cérémonie , & son
frère tiré du Sérail pour devenir Sultan , sans
qu'il y eût presque une goutte de sang répan-
duë. Achmet renferma le Sultan déposé dans le
Sérail de Constantinople , où il vécut encore
quelques années , au grand étonnement de la
Turquie , accoutumée à voir la mort de ses
Princes suivre toujours leur détronement.

Le nouveau Sultan , pour toute récompense
d'une Couronne qu'il devoit aux Ministres ,
aux Généraux , aux Officiers des Janissaires ,
enfin à ceux qui avoient eu part à la révolu-
tion , les fit tous périr les uns après les autres ,
de peur qu'un jour ils n'en tentassent une se-
conde. Par le sacrifice de tant de braves gens il
affaiblit les forces de l'Empire ; mais il affermit
son Trône , du moins pour quelques années.
Il s'appliqua depuis à amasser des trésors : c'est
le premier des Ottomans qui ait osé altérer
un peu la monnoie & établir de nouveaux im-
pôts ; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces
deux entreprises , de crainte d'un soulèvement.
Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Sei-
gneur ne s'étendent presque jamais que sur
les Officiers de l'Empire , qui , tels qu'ils soient ,
sont esclaves domestiques du Sultan ; mais le
reste

reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suède vint chercher un azyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; la lettre est du 13. Juillet 1709. il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidèles; mais de toutes celles que j'ai vûes, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fut plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le Sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit sentir à Charles XII. la différence qu'elle mettoit entre l'Empereur Turc & un Roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, & fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les Rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des Souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'étoit en éfet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevoit le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flâtoit de ramener la Pologne sous le joug & de soumettre la Russie; il avoit un Envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets, fut le Comte de Poniatowsky, lequel alla à Constantinople sans mission & se rendit

bien-tôt nécessaire au Roi , agréable à la Porte ; & enfin dangereux aux Grands-Visirs même. *

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins, fut le Médecin Fonseca, Portugais Juif, établi à Constantinople , homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul Philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane , & souvent la confiance des Visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le Comte de Poniatsowsky m'a dit lui-même & m'a écrit qu'il avoit eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane Validé , mere de l'Empereur régnant, autrefois mal-traitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le Sérail. Une Juive , qui approchoit souvent de cette Princesse , ne cessoit de lui raconter les exploits du Roi de Suède , & la charmoit par ses recits. La Sultane , par une secrète inclination , dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires , même sans les avoir vûs , prenoit hautement dans le Sérail le parti de ce Prince ; elle ne l'appelloit que son lion. *Quand voulez-vous donc ,*

* C'est de lui dont je tiens non-seulement les remarques , qui ont été imprimées & dont le Chapelain Norbert a fait usage , mais encore beaucoup d'autres Manuscrits concernant cette Histoire.

donc, disoit-elle, quelquefois au Sultan son fils ; *aider mon lion à dévorer ce Czar* ? Elle passa même par-dessus les loix austères du Sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte de Poniatowsky, entre les mains duquel elles sont encore au tems qu'on écrit cette Histoire.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender par le desert, qui s'appelloit autrefois la solitude des Gètes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voiage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avoit avec lui dix-huit cens hommes, quand il se retrouva à Bender : tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Sérasquier Jusuf Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque-tems après le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit : ses Officiers en firent autant, à son exemple, les soldats dressèrent des baraques ; desorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du

pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval , il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le soleil , laissant trois chevaux par jour , faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouoit quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes , il est permis de rapporter qu'il faisoit toujours marcher le Roi à ce jeu , il s'en servoit plus que des autres pièces , & par-là il perdoit toutes les parties.

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses , bien rare pour un Prince vaincu & fugitif ; car outre les provisions plus que suffisantes , & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane , il tiroit encore de l'argent de la France , & il empruntoit des Marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le Sérail , à acheter la faveur des Visirs , ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers & les Janissaires qui lui servoient de gardes à Bender. Grothusen , son Favori & Tresorier , étoit le dispensateur de ses libéralités : c'étoit un homme , qui , contre l'usage de ceux qui sont en cette place , aimoit autant à donner que son Maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : dix milles écus donnés aux Suédois & aux Janissaires.

faire par les ordres généreux de Sa Majesté ;
 & le reste mangé par moi. » Voilà comme
 » j'aime que mes amis me rendent leurs com-
 » ptes , dit ce Prince : Mullern me fait lire
 » des pages entières pour des sommes de dix
 » mille francs. J'aime mieux le stile laconi-
 » que de Grothusen «. Un de ses vieux Offi-
 ciers , soupçonné d'être un peu avare , se plai-
 gnit à lui de ce que Sa Majesté donnoit tout à
 Grothusen : » Je ne donne de l'argent , ré-
 » pondit le Roi , qu'à ceux qui savent en faire
 » usage. « Cette générosité le réduisit souvent
 à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œcono-
 mie dans ses libéralités eût été aussi honorable ,
 & plus utile ; mais c'étoit le défaut de ce Prin-
 ce de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'Etrangers accouroient de Con-
 stantinople pour le voir. Les Turcs , les Tar-
 tares du voisinage y venoient en foule ; tous
 le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtre-
 té à s'abstenir du vin , & sa régularité à assis-
 ter deux fois par jour aux Prières publiques ,
 leur faisoient dire : *C'est un vrai Musulman*. Ils
 brûloient d'impatience de marcher avec lui à
 la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender , qui fut plus long
 qu'il ne pensoit , il prit insensiblement du
 goût pour la lecture. Le Baron Fabrice , Gen-
 tilhomme du Duc de Holstein , jeune hom-
 me aimable , qui avoit dans l'esprit cette

gaieté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes ; fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoié auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lû tous les bons Auteurs Français. Il fit lire au Roi les Tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, & les ouvrages de Despréaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en éfet ne sont pas ses meilleures Pièces ; mais il aimoit fort ses autres Ecrits. Quand on lui lut ce trait de la Satyre huitième, où l'Auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il déchira le feüillet.

De toutes les Tragédies Françaises, *Mithridate* étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. Fabrice les endroits qui le frappaient ; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. des Aleurs, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savoit que sa langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en latin ; & sur ce que des Aleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi, plutôt que de parler Français, fit venir un Interprète.

Telles

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vint à son secours. Son Envoïé présentoit des Mémoires en son nom au Grand-Visir, & Poniatowsky les soutenoit par le crédit qu'il savoit se donner. L'insinuation réussit par tout : il ne paraissoit vêtu qu'à la Turquie ; il se procuroit toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit present d'une bourse de mille ducats, & le Grand-Visir lui dit : *Je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moscow, à la tête de deux cens mille hommes.* Ce Grand-Visir s'appelloit Chourlonli Ali-Pacha ; il étoit fils d'un païsan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction, on n'y connaît point la Noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire : c'est l'usage de presque tout l'Orient, usage très-naturel & très-bon, si les dignités pouvoient n'être données qu'au mérite ; mais les Visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un Eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le Premier Ministre changea bien-tôt d'avis. Le Roi ne pouvoit que négocier, & le Czar pouvoit donner de l'argent ; il en donna, & ce fut de celui-même de Charles XII. qu'il

qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du Czar fut tout puissant à la Porte ; elle accorda à son Envoïé des honneurs dont les Ministres Moscovites n'avoient point encore jouï à Constantinople : on lui permit d'avoir un Sérail ; c'est-à-dire , un Palais dans le quartier des Francs , & de communiquer avec les Ministres Etrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général Mazeppa , comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne savoit plus rien refuser à un Prince qui demandoit , en donnant des millions : ainsi ce même Grand-Visir , qui auparavant avoit promis solennellement de mener le Roi de Suède en Moscovie avec deux cens milles hommes , osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du Général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire ; si Mazeppa , âgé de soixante & dix ans , ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentèrent , quand il apprit que Tolsloy , devenu l'Ambassadeur du Czar à la Porte , étoit publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava ; & qu'on vendoit tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'Ambassa-

Bassadeur Moscovite disoit même hautement, que les troupes Musulmanes, qui étoient à Bender, y étoient plus pour s'assurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand-Visir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voïoit trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençoit à désespérer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali, son Grand-Visir: il résolut de les lui apprendre, & Poniatowsky se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, espèces de Gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vûe du peuple. Quand on a quelque Placet à présenter au Grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces Gardes, & on leve en haut le Placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les Placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de Mémoires inutiles, & de Placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année, qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à

à présenter des Mémoires contre les Ministres : à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoie sans les lire. Poniatowsky n'avoit que cette voie pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suède. Il dressa un Mémoire accablant contre le Grand-Visir. Mr. de Fériel, alors Ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le Mémoire en Turc. On donna quelqu'argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les Gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut, si long-tems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le Mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au Sultan des Mémoires contre ses Visirs : un Suédois, nommé Leloing, en donna un autre bien-tôt après. Charles XII. dans l'Empire des Turcs étoit réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Quelques jours après, le Sultan envoya au Roi de Suède, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté Sa Hauteffe, étoit couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçüe en termes généraux & qui faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly, qui savoit
dissi-

diffimuler , envoia aussi cinq chevaux très-rares au Roi. Charles dit fièrement à celui qui les amenoit : *Retournez vers votre Maître , & dites-lui que je ne reçois point de présens de mes ennemis.*

Mr. Poniatowsky ayant déjà fait oser présenter un Mémoire contre le Grand-Visir , conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savoit que ce Visir déplaisoit à la Sultane Mere , que le Kissar Aga , Chef des Eunuques noirs , & l'Aga des Janissaires le haïssoient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrétien , un Polonais , un Agent , sans caractère , d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs , cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman , qui de plus étoit utile & agréable à son Maître. Poniatowsky n'eût jamais réussi , & l'idée seule du projet lui eût coûté la vie , si une puissance plus forte que toutes celles qui étoient dans ses intérêts , n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand-Visir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori , qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman , & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Péterwaradin , gagnée sur les Turcs par le Prince Eugène de Savoie. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naissance n'étoit guères différente de celle de Chourlouly : il étoit fils d'un porteur de charbon , comme Coumourgi le
signé

signifie ; car *Coumour* veut dire charbon en Turc. L'Empereur Achmet II. oncle d'Achmet III. aiant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son Sérail. Il plût à Moustapha, fils aîné & Successeur de Mahomet. Achmet III. en fit son favori. Il n'avoit alors que la charge de Selissar Aga, Porte-Epée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettoit pas de prétendre à l'emploi de Grand-Visir : mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'amî de Charles, ni d'aucun Prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Ministres ; mais en cette occasion il servoit le Roi Charles XII. sans le vouloir ; il s'unit avec la Sultane Validé & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly, qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre, qui avoit longtems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un enfant & des intrigues d'un Etranger. On le dépoüilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui étoit fille du dernier Sultan Moustapha ; & il fut rélégué à Cassa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul ; c'est-à-dire, le Sceau de l'Empire, à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougly, qui prit Candie. Ce nouveau Visir étoit tel que les Chré-

tiens

tiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la Loi; il opposoit souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitoit d'injuste & d'inutile; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des Traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le Roi de Suède. Il disoit à son Maître: » La loi te défend d'attaquer le Czar qui ne t'a point offensé; mais » elle t'ordonne de secourir le Roi de Suède » qui est malheureux chez toi. « Il fit tenir à ce Prince huit cens Bourses, une Bourse vaut cinq cens écus, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étoient alors au Port de Constantinople, & que Mr. de Fériol, Ambassadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le Comte Poniatowsky négocia plus que jamais avec ce Ministre, & acquit dans les négociations une supériorité, que l'or des Moscovites ne pouvoit plus lui disputer auprès d'un Visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle étoit d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devoit lui donner du poison dans

dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan & condamné aux galères , parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toujours persuadé que tôt ou tard il réussiroit à faire déclarer l'Empire Turc contre celui de Russie , n'accepta aucune des propositions qui tendoient à un retour paisible dans ses Etats ; il ne cessoit de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avoit si long-tems méprisé : ses émissaires insinuoient sans cesse que Pierre Alexiowits vouloit se rendre maître de la navigation de la Mer noire ; qu'après avoir subjugué les Cosaques , il en vouloit à la Tartarie Crimée. Tantôt ces représentations animoient la Porte , tantôt les Ministres Russes les rendoient sans effet.

Tandis que Charles XII. faisoit ainsi dépendre sa destinée des volontés des Visirs, qu'il recevoit des bienfaits & des affronts d'une Puissance étrangère , qu'il faisoit présenter des Placets au Sultan , qu'il subissoit de ses libéralités dans un desert , tous ses ennemis réveillés attaquoient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi Auguste y retourna , protestant contre son abdication.

tion , contre la Paix d'Altranstad , & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Fingsten & Imhof ses Plénipotentiaires , qui avoient signé son abdication , comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxonnnes , qui avoient été le prétexte de son détronement , le ramenèrent à Varsovie , accompagné de la plupart des Palatins Polonais , qui lui aiant autrefois juré fidélité , avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas , & revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawsky même rentra dans son parti , & perdant l'idée de se faire Roi , se contenta de rester Grand - Général de la Couronne. Flemming son Premier Ministre , qui avoit été obligé de quitter pour un tems la Saxe , de peur d'être livré avec Patkul , contribua alors par son adresse à ramener à son Maître une grande partie de la Noblesse Polonoise.

Le Pape releva ses Peuples du serment de fidélité qu'ils avoient fait à Stanislas. Cette démarche du Saint Pere faite à propos & appuyée des forces d'Auguste , fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne , où l'on n'avoit nulle envie de contester alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers sous la domination d'Auguste , & recevoit sans répugnance

une

une absolution inutile , que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles , & la grandeur de la Suède , touchèrent alors à leur dernière période. Plus de dix Têtes Couronnées voïoient depuis long-tems , avec crainte & avec envie , la domination Suédoïse s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la Mer Baltique ; depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles & son absence réveillèrent les intérêts & les jalousies de tous ces Princes , assoupies long-tems par des Traités & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble , profitant d'abord de sa victoire , prit Vibourg & toute la Carélie , inonda la Finlande de troupes , mit le siège devant Riga , & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le Trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois , l'Arbitre de la Pologne & du Nord ; mais il ne consultoit que ses intérêts , au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avoit secouru ses Alliés , & accablé ses ennemis , sans exiger le moindre fruit de ses victoires : le Czar se conduisant plus en Prince , & moins en Héros , ne voulut secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie ; & que cette Province , pour laquelle

Le Auguste avoit allumé la guerre , resteroit aux Moscovites pour toujours.

Le Roi de Dannemark oubliant le Traité de Travendal , comme Auguste celui d'Altranstad , songea dès-lors à se rendre maître des Duchés de Holstein & de Brême , sur lesquels il renouvela ses prétentions. Le Roi de Prusse avoit d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise , qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voïoit avec dépit que la Suède possédât encore Vismar , la plus belle ville du Duché : ce Prince devoit épouser une nièce de l'Empereur Moscovite ; & le Czar ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne , à l'exemple des Suédois. George , Electeur de Hanover , cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendoient la Poméranie & les autres pais que Charles possédoit en Allemagne : c'étoit-là que la guerre alloit se porter. Cet orage alarma l'Empereur & ses Alliés. C'est une Loi de l'Empire que quiconque attaque une de ses Provinces , est réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes , à la réserve du Czar , étoient réunis alors contre Louis XIV. dont la
puis-

puissance avoit été quelque-tems aussi redoutable à l'Empire , que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du siècle pressée du Midy au Nord , entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avoient passé le Danube , & les Suédois l'Oder : si leurs forces , alors victorieuses , s'étoient jointes , l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède , avoit aussi humilié la France : toutefois la Suède avoit encore des ressources , & Louis XIV. faisoit la guerre avec vigueur , quoique malheureusement. Si la Poméranie , & le Duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre , il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît , & qu'étant affaibli de ce côté , il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger , l'Empereur , les Princes d'Allemagne , Anne Reine d'Angleterre , les Etats-Généraux des Provinces-Unies , conclurent à la Haïe , sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers Traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances , que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie , ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne , & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par tout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accédèrent eux-mêmes à ce Traité ; ils y firent insérer un Article aussi extraordinaire que le Traité même ; ce fut que
les

les douze mille Suédois , qui étoient en Poméranie , n'en pourroient sortir pour aller défendre leurs autres Provinces.

Pour assurer l'exécution de ce Traité , on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux-même qui devoient la solder , avoient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre , qu'on prétendoit écarter ; le Traité portoit , » qu'elle seroit composée des troupes de l'Empereur , du Roi de Prusse , de l'Electeur de Hanover , du Landgrave de Hesse , de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée , ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité , personne ne la garda ; & tous les Princes du Nord , qui avoient des intérêts à démêler avec le Roi de Suède , restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures , le Czar , après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie & avoir ordonné le siège de Riga , s'en retourna à Moscow étaler à ses Peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avoit

K fait

fait jusqu'alors dans ses Etats ; ce fut un triomphe , tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscow le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux , dressés dans les rues , ornées de tout ce que le climat peut fournir , & de ce que le commerce florissant par ses soins y avoit pu apporter. Un régiment des Gardes commençoit la marche , suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno & à Pultava : chacune étoit traînée par huit chevaux couverts de houffes d'écarlatte pendant à terre : ensuite venoient les étendarts , les timbales , les drapeaux gagnés à ces deux batailles , portés par les Officiers & par les Soldats qui les avoient pris ; toutes ces dépouilles étoient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé , on vit sur un char fait exprès , * paraître le brancard de Charles XII. trouvé sur le champ de bataille de Pultava , tout brisé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchoient deux à deux tous les prisonniers ; on y voïoit le Comte Piper , Premier Ministre de Suède , le célèbre Maréchal Renschild ,

* Mr. Norbert Confesseur de Charles XII. reprend ici l'Auteur & assure que ce brancard étoit porté à la main. On s'en rapporte sur ces circonstances essentielles à ceux qui les ont vûes.

child, le Comte de Levenhaupt, les Généraux Schlipenback, Stackelberg, Hamilton, tous les Officiers & les Soldats, qu'on dispersa depuis dans la Grande-Russie. Le Czar paraissoit immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voïoit les Généraux qui avoient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des Gardes venoit ensuite ; les chariots de munitions des Suédois fermoient la marche.

Cette Pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscow, au son des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisoient entendre par reprises avec les salves de deux cens pièces de canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes, qui s'écrioient : *Vive l'Empereur notre Pere*, à chaque pause que faisoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga ; les Généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même-tems le Roi de Dannemark vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède :

il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suède étoit alors gouvernée par une Régence composée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du Sénat, qui croïoit que le Gouvernement lui appartenoit de droit, étoit jaloux de la Régence : l'Etat souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étoient descendus en Scanie, où ils avoient pris la ville d'Helsingbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençoit à être épuisée de troupes réglées ; car quoique Charles eut toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées ; cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il falloit toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avoit coûté à la Suède pendant le cours de la guerre plus de deux cens cinquante mille soldats ; il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui, avec les milices nouvelles, étoient les seules ressources de la Suède.

La

La nation est née belliqueuse ; & tout peuple prend insensiblement le génie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du país à l'autre que des actions prodigieuses de Charles , de ses Généraux , & des vieux corps qui avoient combattu sous eux à Narva , à la Duna , à Clifsau , à Pultusk , à Hollofin. Les moindres Suédois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi , la pitié , la haine irréconciliable contre les Danois , s'y joignirent encore. Dans bien d'autres país les païsans sont esclaves , ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'Etat , se regardoient comme des citoyens , & se formoient des sentimens plus grands ; desorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général Steinbock se mit , par ordre de la Régence , à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes , & d'environ douze mille de ces nouvelles milices , pour aller chasser les Danois , qui ravageoient toute la côte d'Helsingbourg , & qui étendoient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems , ni les moïens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile , aiant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbock , à la tête de cette armée extraordinaire , se trou-

va en présence des Danois à trois lieues d'Hel-simbourg le 10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos , se retrancher & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces païsans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des Officiers qui y étoient m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colère , tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits , qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois ; & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus , des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux Régimens de ces païsans , armés à la hâte , taillèrent en pièces le régiment des Gardes du Roi de Dannemârk , dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Hel-simbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court , que le Roi de Dannemark apprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suède ; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux , & ne voulant

nant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsingbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsingbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs Compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même-tems les Païsans de la Dalécarlie aiant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs, députèrent à la Régence de Stockolm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée; & on ne manqua pas d'en instruire le Roi, en lui envoiant le détail de la bataille d'Helsingbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le Grand-Visir Couprougly, qui s'opposoit à ses desseins, fut déposé après deux mois de Ministère. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faisoit & défaisoit les Vi-

firs , & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avoit aucune part à la disgrâce de ce favori. La rigide probité du Visir fut , dit-on , la seule cause de sa chute : son Prédécesseur ne païoit point les Janissaires du Tresor-Impérial , mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions : Couprougly les paia de l'argent du Tresor. Achmet lui reprocha qu'il préséroit l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur : *Ton prédécesseur Chourlouly , lui dit-il , savoit bien trouver d'autres moyens de paier mes troupes.* Le Grand-Visir répondit : *S'il avoit l'art d'enrichir Ta Hauteſſe par des rapines , c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du Sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut sù avec la disgrâce de Couprougly. Ce Visir ne paia point sa hardiesse de sa tête ; parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter , lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'Isle de Négrepont. J'ai sù ces particularités par des lettres de Mr. Bru , mon parent, premier Drogman à la Porte Ottomane, & je les raporte pour faire connaître l'esprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep Baltagi Méhémet, Pacha de Syrie , qui avoit déjà été Grand-Visir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du Sérail , ainsi nommés de *Balta* , qui signifie *Coignée* , sont des esclaves qui coupent le

bois

Bois pour l'usage des Princes du Sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avoit été Baltagi dans sa jeunesse, & en avoit toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rongir le nom de leur première profession, ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que Baltagi Méhémet étoit valet dans le Sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince Achmet, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son frère Moustapha: on laisse aux Princes du sang Ottoman, pour leurs plaisirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais assez belles encore pour plaire. Achmet devenu Sultan donna une de ces Esclaves, qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Méhémet. Cette femme, par ses intrigues, fit son mari Grand-Visir: une autre intrigue le déplaça; & une troisième le fit encore Grand-Visir.

Quand Baltagi Méhémet vint recevoir le Bui de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suède dominant dans le Sérail. La Sultane Validé, Ali-Coumourgi, favori du Grand-Seigneur, le Kissar-Aga chef des Eunuques noirs; & l'Aga des Janissaires, vouloient la guerre contre le Czar: le Sultan y étoit déterminé: le premier ordre qu'il donna au Grand-Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cens mille

K. 5. hom-

hommes. Baltagi Méchemet n'avoit jamais fait la guerre; mais ce n'étoit point un imbécile, comme les Suédois mécontents de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries: *Ta Hautesse fait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, & non pas d'une épée pour commander tes Armées: je tâcherai de te bien servir; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assura de son amitié, & le Visir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des sept Tours l'Ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des Nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres; parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Mouphti. Sur ce principe, ils se croient armés pour châtier les violateurs de Traités, que souvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils

qu'ils affectent pour les Princes Chrétiens , & pour les Ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Consuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée , que nous nommons le Kam , reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nagai , le Budziack , avec une partie de la Circassie , & toute la Crimée , Province connue dans l'antiquité , sous le nom de Chersonèse Taurique , où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes , & fondèrent de puissantes villes , & où les Génois pénétrèrent depuis , lorsqu'ils étoient les Maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques , & quelques monumens des Génois , qui subsistent encore au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est appelé par ses sujets Empereur ; mais avec ce grand titre , il n'est pas moins l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les Kams sont descendus , & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs , au défaut de la race du Grand-Seigneur , rendent leur famille respectable au Sultan même , & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand-Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares ; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le Trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins , leurs Etats entourés de Janissaires , leurs volontés

traversées par les Grands-Visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plutôt puni; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus brigands de la terre, & en même-tems, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur païs attaquer une caravanne, détruire des villages; mais qu'un étranger, tel qu'il soit, passe dans leur païs, non-seulement il est reçu par tout, logé & défraïé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maison, sa femme, ses filles le servent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité qu'ils ont conservée, parce que le peu d'Etrangers qui voient chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand-Seigneur: le butin qu'ils font est leur seule païe; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le

Le Kam , gagné par les presens & par les intrigues du Roi de Suède , obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes seroit à Bender , même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Mélémet , n'ayant pas les mêmes engagemens , ne vouloit pas flâter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre , & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople , qui est le rendez-vous des armées Turques , quand ce peuple fait la guerre aux Chrétiens ; les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraîchissent quelques semaines ; mais le Grand-Visir , pour prévenir le Czar , ne laissa reposer l'armée que trois jours & marcha vers le Danube , & de-là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois , lorsqu'elles conquièrent tant d'Etats dans l'Asie , dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps , la valeur & le nombre des Turcs , triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre , ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée , même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes,

tes , ce n'est que sur la République de Venise , estimée plus sage que guerrière , défendue par des Etrangers & mal secourue par les Princes Chrétiens , toujours divisés entr'eux.

Les Janissaires & les Saphis attaquent en désordre , incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur cavalerie qui devoit être excellente , attendu la bonté & la légèreté de leurs chevaux , ne sauroit soutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne savoit point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil : de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'Isle de Candie. Un Esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Sérail , fait Visir par faveur , & Général malgré lui , conduisoit une armée levée à la hâte , sans expérience , sans discipline , contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar , selon toutes les apparences , devoit vaincre Baltagi Méhémet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suède avoit commise avec lui : il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs , il quitta Moscow ; & aiant ordonné qu'on changeât le siège de Riga en Blocus , il assembla sur les frontières de la Pologne

gne * quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie & la Valachie , autrefois le pays des Daces , aujourd'hui habitée par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie étoit gouvernée alors par le Prince Cantemir, Grec d'origine , qui réunissoit les talens des anciens Grecs , la science des lettres & celle des armes. On le faisoit descendre du fameux Timur , connu sous le nom de Tamerlan. Cette origine paraissoit plus belle qu'une Grecque ; on prouvoit cette descendance par le nom de ce Conquérant. *Timur* , dit-on , ressemble à Témir ; le titre de Kan que possédoit Timur avant de conquérir l'Asie , se retrouve dans le nom de *Cantemir* ; aussi le Prince Cantemir est descendant de Tamerlan. Voilà les fondemens de la plupart des Généalogies.

De quelque maison que fut Cantemir , il devoit toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avoit-il reçu l'investiture de sa Principauté , qu'il trahit l'Empereur Turc son bienfaiteur pour le Czar , dont il espéroit davantage.

* Le Chapelain Norberg prétend que le Czar força le quatrième homme de ses sujets , capable de porter les armes , de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai , l'armée eût été au moins forte de deux millions de soldats.

ge. Il se flâtoit que le vainqueur de Charles XII. triompheroit aisément d'un Visir peu estimé, qui n'avoit jamais fait la guerre; & qui avoit choisi pour son Kiaïa; c'est-à-dire, pour son Lieutenant, l'Intendant des Douanes de Turquie. Il comptoit que tous les Grecs se rangeroient de son parti; les Patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar aiant donc fait un Traité secret avec ce Prince; & l'aïant reçu dans son armée, s'avança dans le pays & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord Septentrional du fleuve Hiérase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand-Visir eut appris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta aussi-tôt son camp; & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg, nommé Saccia, au même endroit où Darins fit construire autrefois le Pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bien-tôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimoient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux Grands; & qui affecte de la douceur pour les
Peu-

Peuples tributaires : ils redoutoient les Chrétiens , & sur-tout les Moscovites , qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le Grand-Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques , voisins des Moldaves , montrèrent aux Turcs la même affection , tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le Czar , ainsi trompé dans ses espérances , peut être trop légèrement prises , vit tout-d'un-coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats désertoient par troupes , & bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misère. Le Czar éprouvoit sur le Pruth , pour s'être livré à Cantémir , ce que Charles XII. avoit éprouvé à Pultava , pour avoir trop compté sur Mazeppa. Cependant les Turcs passent la rivière , enferment les Russes & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la rivière , ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage , au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout

tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions , aiant la rivière de Pruth derrière lui , cent cinquante mille Turcs devant lui , & quarante mille Tartares , qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité , il dit publiquement ; *me voilà du moins aussi mal que mon frère Charles l'étoit à Pulava.*

Le Comte Poniatowsky , infatigable Agent du Roi de Suède , étoit dans l'armée du Grand-Visir avec quelques Polonais & quelques Suédois , qui tous croïoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seroient infailliblement en presence , il le manda au Roi de Suède , qui partit aussi-tôt de Bender , suivi de quarante Officiers , jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses , le Czar poussé vers le Pruth , n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de Janissaires & de Saphis vinrent fonder sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en desordre , & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la presence de leur Prince & le désespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. de Poniatowsky conseilla au Grand-Visir d'affamer l'armée Moscovite , qui man-

quant

quant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de plus de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, & des fantassins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le Général Czérémetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espiroient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille ; il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours

jours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être : ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoît.

Cependant on brûla, selon son ordre, la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret ; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers-Généraux ordonnoient déjà la marche, & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes ; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans espérance. Les femmes, dont l'armée étoit trop remplie, pouissoient des cris qui énermoient encore les courages ; tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp Moscovite une femme aussi singulière peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine. Sa mère étoit une malheureuse païsanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, Province où les

peu-

peuples sont serfs, & qui étoit en ce tems-là sous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut son pere ; elle fut baptisée sous le nom de *Marthe*. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à 14. ans ; à cet âge elle fut servante à Mariembourg chez un Ministre Luthérien de ce Païs, nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de 18. ans, elle épousa un Dragon Suédois. Le lendemain de ses nûces, un parti des troupes de Suède aiant été battu par les Moscovites, ce Dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, sans que sa femme pût savoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même par le Général Baur, elle servit chez lui, ensuite chez le Maréchal Czérémétov : celui-ci la donna à Menzikof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, aiant été de garçon patissier, Général & Prince, ensuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il est mort dans la misère & dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le Prince Menzikof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrettement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva & une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer

nuer après lui. Il avoit déjà répudié depuis long-tems la première femme Ottokesa, fille d'un Boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats. Ce crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crût rencontrer dans cette Esclave étrangère les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire : il la fit Couronner Impératrice ; le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme, qui ne sût jamais ni lire *, ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Législateur.

Lorsqu'elle épousa le Czar, elle quitta la Religion

* Le Sieur la Motraye prétend qu'on lui avoit donné une belle éducation, qu'elle lisoit & écrivoit très-bien. Le contraire est connu de tout le monde ; on ne souffre point en Livonie que les païsans apprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilège, nommé *le bénéfice des Clercs*, établi autrefois chez les nouveaux Chrétiens barbares & subsistant dans ces païs. Les Mémoires sur lesquels on rapporte ce fait, disent d'ailleurs que la Princesse Elizabeth, depuis Impératrice, ligoit toujours pour sa mere, dès son enfance.

ligion Luthérienne , où elle étoit née , pour la Moscovite : on la rebaptisa , selon l'usage du rit Ruffien ; & au lieu du nom de *Marthe* , elle prit le nom de *Catherine* , sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth , tint un Conseil avec les Officiers - Généraux , & le Vice - Chancelier Schaffirof , pendant que le Czar étoit dans sa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs , & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice-Chancelier écrivit une lettre au Grand-Visir au nom de son Maître : la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar , malgré la défense ; & aiant , après bien des prières , des contestations & des larmes , obtenu qu'il la signât , elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries , tout ce qu'elle avoit de plus précieux , tout son argent ; elle en emprunta même des Officiers-Généraux ; & aiant composé de cet amas un présent considérable , elle l'envoia à Osman Aga , Lieutenant du Grand-Visir , avec la lettre signée par l'Empereur Moscovite. Méhémet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un vainqueur , répondit : *Que le Czar m'envoie son Premier Ministre , & je verrai ce que j'ai à faire.* Le Vice - Chancelier Schaffirof vint aussi - tôt , chargé de quelques présens , qu'il offrit publiquement lui-même au Grand - Visir , assez considérables
pour

pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui ; mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du Visir , fut que le Czar se rendit avec toute son armée à discrétion. Le Vice - Chancelier répondit que son Maître alloit l'attaquer dans un quart-d'heure , & que les Moscovites périroient jusqu'au dernier , plutôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajoûta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Méhémet Baltagi n'étoit pas guerrier : il voïoit que les Janissaires avoient été repoussés la veille ; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures , pendant laquelle on conviendrait des conditions du Traité.

Pendant que l'on parlementoit , il arriva un petit accident , qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croïons. Deux Gentilshommes Italiens , parens de Mr. Brillo , Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Grenadiers au service du Czar , s'étant écartés pour chercher quelque fourage , furent pris par des Tartares , qui les emmenèrent à leur camp , & offrirent de les vendre à un Officier des Janissaires ; le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve , fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand-Visir avec ces deux prisonniers.

Le

Le Visir renvoya ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le Kam des Tartares s'opposoit à la conclusion d'un Traité qui lui ôtoit l'espérance du pillage : Poniatowsky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de Poniatowsky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand-Seigneur son Maître de conclure une Paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étoient dans ce Port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand-Seigneur : que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiât plus le petit nombre de Cosaques qui étoient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il paât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis long-tems ; mais dont le Czar avoit affranchi son pays.

Enfin le Traité alloit être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suède. Tout ce que Poniatowsky put obtenir du Visir,

L fut

fut qu'on inférât un article , par lequel le Mofcovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui est assez fingulier , il fut stipulé dans cet Article , que le Czar & le Roi de Suède feroient la paix , s'ils en avoient envie & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée , son canon , son artillerie , ses drapeaux , son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres , & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du Traité , qui fut commencé , conclu & signé le 22. de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar , échappé de ce mauvais pas , se retiroit tambour battant & enseignes déployées , arrive le Roi de Suède , impatient de combattre & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieuës à cheval , depuis Bender jusqu'au près d'Yaffi. Il arriva dans le tems que les Russes commençoient à faire paisiblement leur retraite ; il falloit pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieuës de-là. Charles XII. qui ne faisoit rien comme les autres hommes , passa la rivière à la nage en risque de se noïer , & traversa le camp Mofcovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée Turque , & descendit à la tente du Comte de Poniatowsky , qui m'a conté & écrit ce fait.

fait. Le Comte s'avança tristement vers lui , & lui apprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut - être jamais.

Le Roi outré de colère va droit à la tente du Grand-Vifir : il lui reproche avec un visage enflâmé, le Traité qu'il vient de conclure. *J'ai droit*, dit le Grand-Vifir d'un air calme, *de faire la guerre & la paix.* Mais, ajoute le Roi, n'avoistu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir? *Notre Loi nous ordonne*, repartit gravement le Vifir, *de donner la paix à nos ennemis quand ils imploreroient notre miséricorde.* » Eh t'ordonne-t'elle, insifte le Roi en colère, de faire un mauvais » Traité, quand tu peux imposer telles loix » que tu veux? Ne dépendoit-il pas de toi » d'amener le Czar prisonnier à Constanti- » nople?

Le Turc poussé à bout, répondit sèchement : *Et qui gouverneroit son Empire en son absence? Il ne faut pas que tous les Rois soient hors de chez eux.* Charles repliqua par un sourire d'indignation : il se jetta sur un sofa, & regardant le Vifir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encore quelque - tems avec le Grand-Visir , pour essayer des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la Prière étant venue , le Turc , sans répondre un seul mot , alla se laver & prier Dieu.

Fin du Livre cinquième.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.



LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane. Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender, veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante Domestiques contre une armée. Il est pris & traité en prisonnier.

LA fortune du Roi de Suède si changée de ce qu'elle avoit été, le persécutoit dans les moindres choses. Il trouva à son retour, son petit camp de Bender & tout le logement inondé des eaux de Niesster : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arri-

ver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres; l'une pour sa Chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen, qui tenoit une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissoit ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Méhémet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoyé le Résident de l'Empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suède par les terres héréditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoyé avoit rapporté en trois semaines de tems une promesse de la Régence Impériale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dûs & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'étoit adressé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, Charles, Successeur de Joseph, étoit en Espagne où il disputoit la Couronne à Philippe V. Pendant que l'Envoyé Allemand exécutoit à Vienne cette commission, le Grand-Visir envoya trois Pachas au Roi de Suède pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi qui savoit l'ordre dont ils étoient char-

chargés, leur fit dire d'abord, que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur & lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre; son Chancelier Mullern, qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître, qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le Grand-Visir ne se rebuta pas, il ordonna à Ismael Pacha, nouveau Sérasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Sérasquier étoit d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Achmet lui auroit accordé deux choses; la punition de son Grand-Visir & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Méhémet sentoît bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus; il lui retrancha son Thaïm; c'est-à-dire, la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azyle.

Celle du Roi de Suède étoit immense , consistant en cinq cens écus par jour en argent , & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour , dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi fût que le Visir avoit osé retrancher sa subsistance , il se tourna vers son Grand-Maitre-d'Hôtel , & lui dit : *Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent ; je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.*

Les Officiers de Charles XII. étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit ; cependant on n'avoit ni provisions , ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt , à trente , à quarante pour cent , des Officiers , des Domestiques , & des Janissaires , devenus riches par les profusions du Roi. Mr. Fabrice , l'Envoïé de Holstein , Jeffreys , Ministre d'Angleterre , leurs Secrétaires , leurs amis , donnèrent ce qu'ils avoient. Le Roi , avec sa fierté ordinaire , & sans inquiétude du lendemain , subsistoit de ces dons qui n'auroient pas suffi longtemps. Il fallut tromper la vigilance des gardes , & envoyer secrètement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refusèrent d'en prêter à un Roi qui sembloit s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul Marchand Anglois nommé Couk , osa enfin prêter environ quarante mille écus , satisfait de les perdre , si le Roi de Suède venoit

venoit à mourir. On apporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençoit à manquer de tout & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle Mr. de Poniatowsky écrivit du camp même du Grand-Visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Méhémet de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la faiblesse du Visir, & de plus, gagné par les présens de Poniatowsky, se chargea de cette relation, & aiant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand-Visir selon sa coutume.

Les circonstances étoient favorables : le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azoph ne venoient point ; le Grand-Visir qui en étoit responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osoit s'aller présenter devant lui.

Le Sérail étoit alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les Cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de Ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'an-

L 5 cien

cien Visir Chourlouly & à Osman, ce Lieutenant de Baltagi Méhémet, qui étoit le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avoit obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'Osman la bague de la Czarine & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moscovie, ce fut une preuve que l'argent seul avoit tiré le Czar du précipice & avoit ruiné la fortune de Charles XII. Le Visir Baltagi Méhémet fut relégué dans l'Isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort : il n'étoit pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce Grand-Visir succéda Jussuf; c'est-à-dire, Joseph, dont la fortune étoit aussi singulière que celle de ses Prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avoit été vendu à un Janissaire. Il fut longtemps valet dans le Sérail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avoit été esclave; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Ministre. Le jeune Selictar Ali Coumourgî l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & Jussuf, sa créature, n'eut d'autre emploi que d'apposer les Sceaux de l'Empire aux volontés du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat : les
Plé-

Plénipotiaires du Czar qui restoient à Constantinople , & comme Ministres & comme Otages , y furent mieux traités que jamais : le Grand - Visir confirma avec eux la paix du Pruth ; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suède , ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on prenoit à Constantinople avec le Czar , étoient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople , depuis la retraite de Charles à Bender , étoit devenuë ce que Rome a été si souvent , le centre des négociations de la Chrétienté. Le Comte des Alleurs , Ambassadeur de France , y apuïoit les intérêts de Charles & de Stanislas : le Ministre de l'Empereur Allemand les traversoit ; les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquoient , comme on a vû long-tems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande , qui paroïsoient neutres , ne l'étoient pas : le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Pétersbourg , atiroit l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toujours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les Ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrètement à la Porte Ottomane. Une des conditions

de cette nouvelle amitié fut, que l'on feroit sortir incessamment Charles des terres de l'Empire Turc; soit que le Czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il étoit toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Russes.

Le Roi de Suède sollicitoit toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan résolut en effet de le renvoyer; mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un Roi qu'on vouloit secourir, mais comme un Hôte dont on vouloit se défaire. Pour cet effet le Sultan Achmet lui écrivit en ces termes...

*Très - Puissant entre les Rois adorateurs de Jesus;
Redresseur des torts & des injures, & Protecteur
de la Justice dans les Ports & les Républiques du
Midy & du Septentrion; éclatant en Majesté,
Ami de l'honneur & de la gloire, & de notre Su-
blime Porte, Charles. Roi de Suède, dont Dieu
couronne les entreprises de bonheur.*

» Aussi-tôt que le très-illustre Achmet, ci-
» devant Chiaoux Pachi, aura eu l'hon-
» neur de vous présenter cette lettre, ornée
» de notre Sceau Impérial, soiez persuadé &
» convaincu de la vérité de nos intentions qui

» y

» y sont contenuës ; à savoir , que quoique
 » nous nous fussions proposé de faire marcher
 » de nouveau contre le Czar nos troupes tou-
 » jours victorieuses ; cependant ce Prince ,
 » pour éviter le juste ressentiment que nous
 » avoit donné son retardement à exécuter le
 » Traité conclu sur les bords du Pruth , & re-
 » nouvellé depuis à notre *Sublime Porte* , aiant
 » rendu à notre Empire le Château & la Ville
 » d'Azoph , & cherché par la médiation des Am-
 » bassadeurs d'Angleterre & de Hollande , nos
 » anciens amis , à cultiver avec nous les liens
 » d'une constante paix ; nous la lui avons acor-
 » dée , & donné à ses Plénipotentiaires , qui
 » nous restent pour Otages , notre Ratification
 » Impériale , après avoir reçu la sienne de
 » leurs mains .

» Nous avons donné au très-honorable &
 » vaillant Delvet Gherai , Ham de Budziack ,
 » de Crimée , de Nagai & de Circassie , & à
 » notre très-sage Conseiller & généreux Séraf-
 » quier de Bender , Isinaël (que Dieu perpétue
 » & augmente leur magnificence & pruden-
 » ce) nos ordres inviolables & salutaires pour
 » votre retour par la Pologne , selon votre pre-
 » mier dessein , qui nous a été renouvelé de vo-
 » tre part . Vous devez donc vous préparer à
 » partir sous les auspices de la Providence , &
 » avec une honorable escorte , avant l'hyver
 » prochain , pour vous rendre dans vos Pro-
 » vin-

» vines , aiant soin de passer en ami par celles
» de la Pologne.

» Tout ce qui sera nécessaire pour votre
» voiage vous sera fourni par ma *Sublime Porte* ;
» tant en argent qu'en hommes , chevaux &
» chariots. Nous vous exhortons sur-tout ,
» & vous recommandons de donner vos or-
» dres , les plus positifs & les plus clairs , à
» tous les Suédois & autres gens qui se trou-
» vent auprès de vous , de ne commettre au-
» cun desordre & de ne faire aucune action qui
» tende directement ou indirectement à violer
» cette paix & amitié.

» Vous conserverez par-là notre bienveil-
» lance , dont nous chercherons à vous don-
» ner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes mar-
» ques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos
» troupes destinées pour vous accompagner ,
» recevront des ordres conformes à nos in-
» tentions Impériales.

*Donné à notre Sublime Porte de Constantinople ,
le 14. de la Lune Rebyul Eurch 1214.
ce qui revient au 19. Avril 1712.*

Cette lettre ne fit point encore perdre l'es-
» pérance au Roi de Suède : il écrivit au Sultan ,
» Qu'il seroit toute sa vie reconnaissant des fa-
» veurs dont Sa Hauteffe l'avoit comblé ; mais
» qu'il croïoit le Sultan trop juste pour le ren-
» voïer

» voïer avec la simple escorte d'un camp vo-
 » lant dans un païs encore inondé des troupes
 » du Czar. « En éfet, l'Empereur Moscovite,
 malgré le premier Article de la Paix du Pruth,
 par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses
 troupes de la Pologne, y en avoit fait encore
 passer de nouvelles; & ce qui semble étonnant,
 c'est que le Grand-Seigneur n'en savoit rien.

La mauvaise politique de la Porte d'avoir
 toujours par vanité des Ambassadeurs des Prin-
 ces Chrétiens à Constantiuople & de ne pas
 entretenir un seul Agent dans les Cours Chré-
 tiennes, fait que ceux-ci pénètrent & condui-
 sent quelquefois les résolutions les plus secret-
 tes du Sultan, & que le Divan est toujours
 dans une profonde ignorance de ce qui se pas-
 se publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan, enfermé dans son Sérail parmi
 ses femmes & ses Eunuques; ne voit que par
 les yeux de son Grand-Visir: ce Ministre aussi
 inaccessible que son Maître, occupé des intri-
 gues du Sérail; & sans correspondance au-de-
 hors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le Sul-
 tan, qui le dépose ou le fait étrangler à la pre-
 mière faute, pour en choisir un autre, aussi igno-
 rant ou aussi perfide, qui se conduit comme
 ses Prédécesseurs, & qui tombe bien-tôt com-
 me eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sé-
 curité profonde de cette Cour, que si les Prin-
 ces

ces Chrétiens se liguoiént contr'elle , leurs flottes feroient aux Dardanelles , & leur armée de terre aux portes d'Adrinople , avant que les Turcs eussent songé à se défendre ; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la Chrétienté , sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semble leur préparer aujourd'hui.

Achmet étoit si peu informé de ce qui se passoit en Pologne , qu'il y envoya un Aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux Secrétaires du Roi de Suède qui savoient la langue Turque , accompagnèrent l'Aga , afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité , & en vint rendre compte au Sultan même. Achmet indigné alloit faire étrangler le Grand-Visir ; mais le Favori qui le protégeoit , & qui croïoit avoir besoin de lui , obtint sa grace & le soutint encore quelque-tems dans le Ministère.

Les Moscovites étoient protégés ouvertement par le Visir , & secrettement par Ali Coumourgi ; qui avoit changé de parti ; mais le Sultan étoit si irrité , l'infraction du Traité étoit si manifeste , & les Janissaires qui font trembler souvent les Ministres , les Favoris , & les Sultans , demandoient si hautement la guerre ,

re, que personne dans le Sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le Grand-Seigneur fit mettre aux Sept Tours les Ambassadeurs Moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar : les queues de cheval arborées ; les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cens mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce tems une Ambassade solennelle envoyée au Grand-Seigneur de la part d'Auguste & de la République de Pologne, s'avançoit sur le chemin d'Andrinople ; le Palatin de Mazovie étoit à la tête de l'Ambassade avec une suite de plus de trois cens personnes.

Tout ce qui composoit l'Ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des Fauxbourgs de la ville : jamais le parti du Roi de Suède ne s'étoit plus flâté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un Ministre public, homme sage & clairvoiant, qui résidoit alors à Constantinople, le jeune Coumourgi rouloit déjà dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des deserts au Czar de Moscovie dans une
guer-

guerre douteuse. Il projettoit d'enlever aux Vénitiens le Péloponèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour exécuter ses grands desseins que l'emploi de Premier Visir dont sa jeunesse l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus besoin d'être l'Allié que l'ennemi du Czar; son intérêt ni sa volonré n'étoient pas de garder plus long-tems le Roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il vouloit renvoyer ce Prince; mais il disoit ouvertement qu'il ne falloit plus souffrir désormais aucun Ministre Chrétien à Constantinople; que tous ces Ambassadeurs ordinaires n'étoient que des espions honorables, qui corrompoient ou qui trahissoient les Visirs & donnoient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du Sérail; que les Français établis à Péra, & dans les Echelles du Levant, sont des Marchands qui n'ont besoin que d'un Consul & non d'un Ambassadeur. Le Grand-Visir qui devoit son établissement & sa vie même au Favori, & qui de plus le craignoit, se mit à ses intentions, d'autant plus aisément qu'il s'étoit vendu aux Moscovites, & qu'il avoit vu le danger du Roi de Suède qui étoit son ennemi. Le Mouphti, créature de son Maître, étoit aussi l'esclave de ses passions. Il avoit conseillé la guerre contre le Czar, & le Czar le favorisoit; le Favori la vouloit, & il la trou-

va injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le Vice-Chancelier Schaffirof, & le jeune Czérémétof, Plénipotentiaires & Otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retireroit ses troupes de la Pologne. Le Grand-Visir qui savoit bien que le Czar n'exécutoit pas ce Traité, ne laissa pas de le signer ; & le Sultan content d'avoir en apparence imposé des loix aux Moscovites, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le Czar, ensuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal Article de tous ces Traités fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suède. Le Sultan ne vouloit point commettre son honneur & celui de l'Empire Ottoman, en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit ; mais que les Ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondroient de la sûreté de sa personne ; ces Ambassadeurs jurèrent au nom de leurs Maîtres, que ni le Czar, ni le Roi Auguste, ne troubleroient son passage, & que Charles de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël Sérasquier de Bender se transporta à Varnitza, où le Roi étoit campé, & vint
lui

lui rendre compte des résolutions de la Porte ; en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer , & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chose , si non , que le Grand-Seigneur lui avoit promis une armée & non une escorte ; & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le Général Flemming , Ministre & Favori du Roi Auguste , entretenoit une correspondance secrète avec le Kam de Tartarie & le Sérasquier de Bender. La Mare , Gentilhomme Français , Colonel , au service de Saxe , avoit fait plus d'un voiage de Bender à Dresde , & tous ces voïages étoient suspects.

Précisément dans ce tems , le Roi de Suède fit arrêter , sur les frontières de la Valachie , un Courier que Flemming envoïoit au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dresde ; mais elles étoient conçûes en termes si ambigus & si généraux , qu'il étoit difficile de démêler , si le but du Roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède , ou s'il vouloit que le Kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'Auguste , voulut en saisissant la personne du Roi de Suède , hazarder la vie de ses Ambassadeurs , & de trois cens Gentilshommes

mes Polonais qui étoient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de Charles. Mais d'un autre côté on savoit que Fleming, Ministre absolu d'Auguste, étoit délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suède, sembloient rendre toute vengeance excusable; & on pouvoit penser que si la Cour de Dresde achetoit Charles du Kam des Tartares, elle pourroit acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des Otages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le Roi, Mullern, son Chancelier Privé, & Grothusen son Favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étoient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avoit de plus triste.

Quelques jours après, le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un Comte Sapiéha réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapiéha ne lui auroit paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ses ennemis,

ennemis , quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit se tromper, dans l'idée qu'il avoit que le Roi Auguste avoit marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la Cour Ottomane. Quoiqu'il en soit , il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender , qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant de quoi paier ses dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-tems son Thaïm , ses libéralités l'avoient toujours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit ; le Roi répondit au hazard mille Bourses , qui sont quinze cens mille francs de notre argent en monnoïe forte. Le Pacha en écrivit à la Porte : le Sultan au lieu de mille Bourses-qu'on lui demandoit , en accorda douze cens , & écrivit au Pacha la lettre suivante.

Lettre du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

» **L**E but de cette lettre Impériale est pour
 » vous faire savoir , que sur votre recom-
 » mandation & représentation , & sur celle
 » du très-noble Delvet Gherai Ham , à notre
 » *Sublime Porte* , notre Impériale magnificence
 » a accordé mille Bourses au Roi de Suède , qui
 » seront envoïées à Bender sous la conduite
 » &

» & la charge du très-illustre Méhémet Pacha,
 » ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous
 » votre garde jusqu'au tems du départ du Roi
 » de Suède, dont Dieu dirige les pas, & lui
 » être données alors avec deux cens Bourfes de
 » plus, comme un surcroît de notre libéralité
 » Impériale qui excède sa demande.

» Quant à la route de *Pologne* qu'il est résolu
 » de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham,
 » qui devez l'accompagner, de prendre des me-
 » sures si prudentes & si sages, que pendant tout
 » le passage, les troupes qui sont sous votre
 » commandement, & les gens du Roi de Sué-
 » de, ne causent aucun dommage & ne fassent
 » aucune action qui puisse être réputée con-
 » traire à la paix qui subsiste encore entre no-
 » tre *Sublime Porte*, & le Roïaume & la Répu-
 » blique de *Pologne*; en sorte que le Roi passe
 » comme ami sous notre protection.

» Ce que faisant (comme vous lui recom-
 » manderez bien expressément de faire) il re-
 » cevra tous les honneurs & les égards dûs à
 » Sa Majesté de la part des *Polonais*, ce dont
 » nous ont fait assurer les Ambassadeurs du Roi
 » Auguste, & de la République, en s'offrant
 » même à cette condition, aussi-bien que quel-
 » ques autres nobles *Polonais*, si nous le requé-
 » rons, pour ôtages & sûreté de son passage.

» Lorsque le tems dont vous serez convenu
 » avec le très-noble Delvet Gherai pour la
 mar-

» marche , fera venu , vous vous mettrez à la
 » tête de vos braves soldats , entre lesquels se-
 » ront les Tartares , aiant à leur tête le Ham , &
 » vous conduirez le Roi de Suède avec ses gens :
 » Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant
 » de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Au-
 » los restera à Bender pour le garder en votre
 » absence , avec un corps de Spahis , & un au-
 » tre de Janissaires ; & en suivant nos ordres &
 » nos intentions Impériales en tous ces points
 » & articles , vous vous rendrez dignes de la
 » continuation de notre faveur Impériale , au-
 » si-bien que des louanges & des récompenses
 » dûes à tous ceux qui les observent.

*Fait à notre Résidence Impériale de Constantinople
 le 2. de la Lune de Cheval 1124. de l'Egire.*

Pendant qu'on attendoit cette réponse du
 Grand-Seigneur , le Roi écrivit à la Porte , pour
 se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit
 le Kam des Tartares ; mais les passages étoient
 bien gardés : de plus , le Ministère lui étoit con-
 traire , les lettres ne parvinrent point au Sul-
 tan ; le Visir empêcha même Mr. des Aleurs de
 venir à Andrinople où étoit la Porte , de peur
 que ce Ministre qui agissoit pour le Roi de Sué-
 de , ne voulût déranger le dessein qu'on avoit
 de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte
 chassé

chassé des terres du Grand-Seigneur , se déterminâ à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne , ou s'embarquer sur la Mer Noire , pour se rendre à Marseille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cens Bourses furent arrivées, son Tresorier Grothusen qui avoit appris la langue Turque dans ce long séjour , alla voir le Pacha sans Interprète , dans le dessein de tirer de lui les douze cens Bourses , & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle , toujours sur cette fausse supposition , que le Parti Suédois armeroit enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ses équipages prêts sans argent :
 » Mais , dit le Pacha , c'est nous qui ferons tous
 » les frais de votre départ ; votre Maître n'a rien
 » à dépenser tant qu'il sera sous la protection du
 » mien. « Grothusen repliqua, qu'il y avoit tant de différence entre les équipages Turcs , & ceux des Francs , qu'il falloit avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étoient à Varnitza.

Il l'assura que son Maître étoit disposé à partir , & que cet argent faciliteroit & avanceroit son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cens Bourses ; il vint quelques jours après

demander au Roi, d'une manière très - respectueuse , les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême , quand le Roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt de partir , & qu'il lui falloit encore mille Bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque-tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre , on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi ; *Il m'en coûtera la tête* , dit-il , *pour avoir obligé ta Majesté : j'ai donné les douze cens Bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain ; aiant dit ces paroles* , il s'en retournoit plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta , & lui dit qu'il l'excuseroit auprès du Sultan : *Ah !* repartit le Turc en s'en allant , *mon Maître ne fait point excuser les fautes , il ne fait que les punir.*

Ismaël Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares , lequel aiant reçu le même ordre que le Pacha de ne point souffrir que les douze cens Bourses fussent données avant le départ du Roi , & aiant consenti qu'on délivrât cet argent , appréhendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avoient donné les douze cens Bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai ; & ils supplièrent Sa Hauteſſe que le refus du Roi ne fut point attribué à leur désobéissance.

Charles

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. Funk, alors son Envoié auprès du Grand - Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille Bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoient de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari, son Interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le Grand-Visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne faisoit que très-rarement. Tel fut son discours, selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le Roi de Suède que
 » par sa défaite de Pultava, & par la prière
 » qu'il m'a faite de lui accorder un azyle dans
 » mon Empire: je n'ai, je crois, nul besoin
 » de lui, & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le
 » craindre; cependant sans consulter d'autres
 » motifs que l'hospitalité d'un Musulman, &

émanent soient des Esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, Grand-Maître des Ecuries, & un Chiaou Pacha premier Huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander si le Roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de sa colère. *Obéis à ton Maître, si tu l'oses*, lui dit-il, & *sors de ma présence*. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant, il rencontra Fabrice & lui cria toujours en courant: *Le Roi ne veut point écouter la raison, tu va voir des choses bien étranges*. Le jour même il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étoient à Varnitza, que s'ils vouloient des vivres, il falloit quitter le camp du Roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obéirent & laissèrent le Roi réduit aux Officiers de sa maison, & à trois cens soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avoit plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil vingt de ces beaux chevaux Ara-

bes que le Grand-Seigneur lui avoit envoïés ; en disant : *Je ne veux ni de leurs provisions ni de leurs chevaux.* Ce fut un régal pour les troupes Tartares , qui , comme on fait , trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtez le petit camp du Roi.

Ce Prince , sans s'étonner , fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cens Suédois : il y travailla lui-même ; son Chancelier , son Tresorier , ses Secrétaires , les Valets de Chambre , tous ses Domestiques aidoint à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres , les autres enfonçoient des solives derrière les portes en forme d'arboutans.

Quand on eut bien barricadé la maison , & que le Roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens , il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen , comme si tout eût été dans une sécurité profonde ; heureusement Fabrice , l'Envoïé de Holstein , ne s'étoit point logé à Varnitza , mais dans un petit village entre Varnitza & Bender , où demouroit aussi Mr. Jeffreys, Envoïé d'Angleterre auprès du Roi de Suède. Ces deux Ministres voïant l'orage prêt à éclater , prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam , & sur-tout le Pacha de Bender , qui n'avoit nulle envie de faire violence à ce Monarque , reçurent avec empressement les of-
fres

fres de ces deux Ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences , où assistèrent cet Huissier du Sérail & le Grand-Maitre des Ecuries , qui avoient apporté l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Monsieur Fabrice * leur avoua que Sa Majesté Suédoise avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam , le Pacha , & les autres , jurèrent sur leurs têtes , prirent Dieu à témoin qu'ils détestoient une si horrible perfidie , qu'ils verseroient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au Roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les Ambassadeurs Moscovites & Polonais , dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oseroit faire au Roi de Suède. Enfin , ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageans que le Roi concevoit sur des personnes qui l'avoient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie , Mr. Fabrice se laissa persuader par les Turcs : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imité jamais qu'imparfaitement. Il savoit bien qu'il y avoit eu une secrète correspondance entre le Kam Tartare & le Roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négociation que

M 4 de

* Tout ce recit est rapporté par Mr. Fabrice dans ses lettres.

de faire sortir Charles XII. des terres du Grand-Seigneur. Soit que Mr. Fabrice se trompât ou non, il les assûra qu'il représenteroit au Roi l'injustice de ces défiances. *Mais prétendez-vous le forcer à partir ?* ajouta-t'il. *Oùi*, dit le Pacha, *tel est l'ordre de notre Maître.* Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre étoit de verser le sang d'une Tête Couronnée ? *Oùi*, repliqua le Kam en colère, *si cette Tête Couronnée désobéit au Grand-Seigneur dans son Empire.*

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII. paraissant inévitable, & l'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoiât dans le moment un exprès à Andrinople, où étoit alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteffe.

Monsieur Jeffreys & Mr. Fabrice, aiant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi ; ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportent une nouvelle heureuse ; mais ils furent très-froidement reçûs : il les appella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti étoient forgés, puisqu'on venoit d'envoier demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Ministre Anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un Prince si inflexible ;

xible; Mr. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à son humeur que le Ministre Anglois, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le Roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du Roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ses Tartares, impatiens du pillage, de rien attendre contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. Desorte que Charles XII. fortoit quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & couroit au milieu des troupes Tartares, qui lui laissoient respectueusement le passage libre; il marchoit même droit à leurs rangs, & ils s'ouvroient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feroient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du Roi, le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. Fabrice, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussi-tôt ce triste rapport. *Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez?* dit le Roi. *Oui*, répondit Fabrice. *Eh bien dites-leur*

M 3 de

de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, & que je ne veux point partir. Fabrice se jeta à ses piés, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. Retournez à vos Turcs, lui dit le Roi en souriant, s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & sur-tout sa Personne Sacrée; l'assurant de plus que cette résistance étoit injuste, qu'il violoit les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des Etrangers, qui l'avoient si long-tems & si généreusement secouru. Le Roi qui ne s'étoit point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général Hord & le Général Dardoff, dont le sentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat, dont la suite ne pouvoit être que funeste, montrèrent au Roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; & l'assurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je fai par vos blessures & par les miennes, leur dit Charles XII. que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jus-

jusqu'à présent , il le faut faire encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'assaut se flâtoit en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir avec trois cens Suédois , les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste , son Chancelier Mullern , le Secrétaire Empreüs & les Clercs , devoient défendre la Maison de la Chancellerie : le Baron Fief , à la tête des Officiers de la bouche , étoit à un autre poste : les Palfreniers , les Cuisiniers avoient un autre endroit à garder ; car avec lui tout étoit soldat ; il couroit à cheval de ses retranchemens à sa maison , promettant des récompenses à tout le monde , créant des Officiers , & assurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattoient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottoient en l'air , les clairons sonnoient , les cris de *Alla , Alla* , se faisoient entendre de tous côtés. Le Baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injure contre le Roi , & qu'ils l'appelloient seulement *Demirbash* , tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des re-

se retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, vouloit donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le Pacha, qui ne prétendoit pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il seroit puni peut-être de la désobéissance de ses Janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les Officiers des Janissaires & les plus vieux soldats: il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Soixante des plus vieux, qui avoient des barbes blanches vénérables, & qui avoient reçu mille presens des mains du Roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit. Il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des Janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbares la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs Eglises.

Il s

Ils s'adressèrent au Baron de Grothusen & au Chancelier Mullern ; ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi ; & que s'il vouloit , ils le conduiroient à Andrinople , où il pourroit parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition , le Roi lisoit des lettres qui arrivoient de Constantinople , & que Fabrice , qui ne pouvoit plus le voir , lui avoit fait tenir secrettement par un Janissaire. Elles étoient du Comte de Poniatowsky, qui ne pouvoit le servir à Bender , ni à Andrinople , étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte , depuis l'indiscrette demande des mille Bourses. Il mandoit au Roi , » Que les ordres » du Sultan pour saisir ou massacrer sa Personne » Roïale en cas de résistance , n'étoient que » trop réels : qu'à la vérité le Sultan étoit trompé par ses Ministres ; mais que plus l'Empereur étoit trompé dans cette affaire , plus il » vouloit être obéi : qu'il falloit céder au tems » & plier sous la nécessité : qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voie des négociations ; » de ne point mettre de l'inflexibilité , où il ne » falloit que de la douceur , & d'attendre de la politique & du tems , le remède à un mal » que la violence aigriroit sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires ,

faïres, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoïa ces Janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent, en criant : *Ah ! la tête de fer, puisqu'il veut périr, qu'il périsse.* Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avoit faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendoient déjà & les canons commencent à tirer.

Les Janissaires d'un côté & les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée, les trois-cens soldats furent enveloppés & faits prisonniers sans résistance. Le Roi étoit alors à cheval entre sa maison & son camp, avec les Généraux.

néraux Hord, Dardoff & Sparre, voïant que tous les soldats s'étoient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois Officiers : *Allons défendre la maison ; nous combatrons*, ajouta-t'il en souriant, *pro aris & focis*.

Aussi-tôt il galoppe avec eux vers cette maison, où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on avoit pû.

Ces Généraux, tout acoutumés qu'ils étoient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvoient se laisser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le suivent, avec quelques gardes & quelques domestiques, qui faisoient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, il la trouvèrent affligée de Janissaires ; déjà même près de deux cens Turcs ou Tartares étoient entrés par une fenêtre, & s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du Roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'étoit jeté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avoit fait autant.

Les Janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étoient animés par la promesse qu'a-
voit

voit faite le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleffoit & il tuoit tous ceux qui s'approchoient de sa personne. Un Janissaire qu'il avoit bleffé lui appuïa son mousqueton sur le visage : si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement causé par la foule, qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort ; la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au Général Hord, dont la destinée étoit d'être toujours bleffé à côté de son Maître.

Le Roi enfonça son épée dans l'estomac du Janissaire ; en même-tems ses domestiques, qui étoient enfermés dans la grande salle en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistoit en près de soixante hommes, Officiers, Gardes, Secrétaires, Valets de chambre, Domestiques de toute espèce.

Les Janissaires & les Tartares pilloient le reste de la maison, & remplissoient les appartemens. *Allons un peu chasser de chez moi ces Barbares*, dit-il, & se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui don-

noit

noit dans son appartement à coucher ; il entre & fait feu sur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargez de butin , épouventés de la subite apparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumés à respecter , jettent leurs armes , sautent par la fenêtre, ou se retirent jusques dans les caves ; le Roi profitant de leur desordre , & les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre , tuent ou blessent ceux qui ne fuient point ; & en un quart-d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le Roi apperçut dans la chaleur du combat deux Janissaires qui se cachotent sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon , en criant *amman*. *Je te donne la vie*, dit le Roi au Turc, *à condition que tu iras faire au Pacha un fidèle recit de ce que tu as vu*. Le Turc promit aisément ce qu'on voulut , & on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison , refermèrent & barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avoit échappé à la recherche tumultueuse de Janissaires , on s'en servit à propos ; les Suédois tiroient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs , dont ils tuèrent 200. en moins d'un demi-quart-d'heure.

Le

Le canon tiroit contre la maison ; mais les pierres étant fort molles , il ne faisoit que des trous & ne renversoit rien.

Le Kam des Tartares & le Pacha , qui vouloient prendre le Roi en vie , honteux de perdre du monde & d'occuper une armée entière contre soixante personnes , jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit , contre les portes , & contre les fenêtres , des flèches entortillées de mèches allumées ; la maison fut enflammée en un moment. Le toit tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur , il prend le baril lui-même , & aidé de deux Suédois , il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent. Il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation , inséparable d'un tel embarras , empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du Roi étoit consumé ; la grande salle où les Suédois se tenoient , étoit remplie d'une fumée affreuse , mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit étoit abîmée dans la maison même , l'autre tomboit en-dehors en éclatant dans les flammes.

Un Garde , nommé Walberg , osa dans cette
ex-

extrémité crier qu'il falloit se rendre. *Voilà un étrange homme*, dit le Roi, *qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier*. Un autre Garde, nommé Rosen, s'avisa de dire, que la maison de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison & s'y défendre. *Voilà un vrai Suédois*, s'écria le Roi: il embrassa ce Garde; le créa Colonel sur le champ. *Allons, mes amis*, dit-il, *prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la main*.

Les Turcs, qui cependant entouroient cette maison embrasée, voïoient avec une admiration mêlée d'épouvente, que les Suédois n'en fortoient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en désespérés. Charles, & ses principaux Officiers, étoient armés d'épées & de pistolets; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la portes'ouvrit; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le Roi qui étoit en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons & tomba: vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui; il jette en l'air son épée,

épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmenent au quartier du Pacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament, & la fureur où un combat si long & si terrible avoient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardoit les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portoient en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même-tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares; ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières*.

* Mr. Norberg, qui n'étoit pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de Mr. de Voltaire; mais il l'a tronquée; il en a supprimé les circonstances intéressantes & n'a pu justifier la témérité du Charles XII. Tout ce qu'il a pu dire contre Mr. de Voltaire au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du Sieur Frédéric, Valet de chambre du Roi de Suède, que quelques-uns prétendoient avoir été brûlé dans la maison du Roi, & que d'autres disoient avoir été coupé en deux par les Tartares? La Mottraye prétend aussi que le Roi de Suède ne dit point ces paroles : *Nous*
com-

combattrons, pro aris & focis; mais Mr. Fabrice qui étoit présent assure que le Roi prononça ces mots, que la Mottraye n'étoit pas plus à portée d'écouter, qu'il n'étoit capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de Latin.

Fin du sixième Livre.



HISTOIRE

OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE VOLTAIRE.
SUITE DU TOME VII.

REVISED

1880

FOR THE

USE OF

TEACHERS

L A
HENRIADE

ET AUTRES

OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR.

NOUVELLE EDITION,

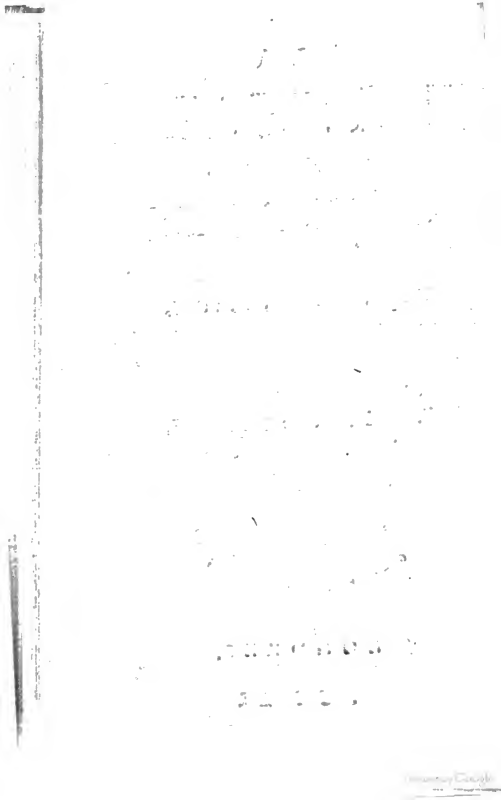
Revue, corrigée, avec des augmentations considérables,
particulières & incorporées dans tout ce Recueil,

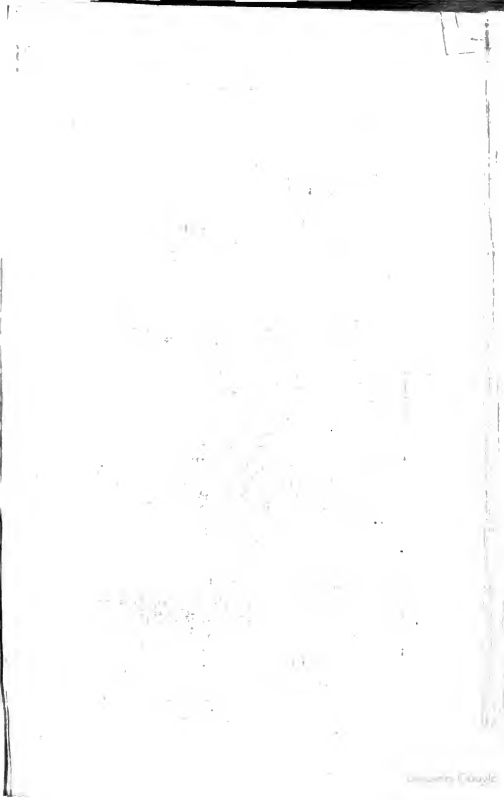
Enrichi de 56. Figures.

SUITE DU TOME SEPTIÈME:



A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA SOCIÉTÉ.
M. DCC. LI







CHARLES XII.

*Roi de Suède, des Gots et des Vandales.
Né le 27 Juin 1682. mort le 11 Décembre
1718.*



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUÈDE.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash : Le Roi Stanislas est pris dans le même-tems : Action hardie de Mr. de Villelongue : Révolutions dans le Sérail : Bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses Etats : Sa manière étrange de voyager : Son arrivée à Stralsund : Disgraces de Charles : Succès de Pierre le Grand : Son triomphe dans Pétersbourg.

LE Pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, aiant près de lui Marco un Interprète. Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le supplia de se reposer sur un Sopha ; mais le Roi ne prenant pas seulement garde aux civi-

civilités du Turc , se tint debout dans la tente.

» Le Tout-puissant soit benî , dit le Pacha ,
 » de ce que ta Majesté est en vie : mon déses-
 » poir est amer d'avoir été réduit par ta Majes-
 » té à exécuter les ordres de Sa Hauteffe. «
 Le Roi fâché seulement de ce que ses 300. sol-
 dats s'étoient laissé prendre dans leurs retran-
 chemens , dit au Pacha : *Ah ! s'ils s'étoient défen-*
dus comme ils devoient , on ne nous auroit pas for-
cés en dix jours. » Hélas ! dit le Turc , voilà du
 » courage bien mal employé. « Il fit reconduire
 le Roi à Bender sur un cheval richement capa-
 raçonné. Ses Suédois étoient ou tués ou pris :
 tout son équipage, ses meubles , les papiers, les
 hardes les plus nécessaires , pillées ou brûlées ;
 on voïoit sur les chemins , les Officiers Suédois
 presque nus , enchainés deux à deux , & sui-
 vant à pié des Tartares ou des Janissaires. Le
 Chancelier, les Généraux n'avoient point un
 autre sort ; ils étoient esclaves des soldats aux-
 quels ils étoient échus en partage.

Ismaël Pacha aiant conduit Charles XII. dans
 son Sérail de Bender , lui céda son appartement
 & le fit servir en Roi , non sans prendre la pré-
 caution de mettre des Janissaires en sentinelle
 à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ;
 mais il se jeta tout botté sur un Sopha , & dor-
 mit profondément. Un Officier qui se tenoit
 debout auprès de lui , lui couvrit la tête d'un
 bonnet , que le Roi jeta en se réveillant de son
 premier

premier sommeil : & le Turc voïoit avec étonnement un Souverain qui couchoit en bottes & nuë tête. Le lendemain matin , Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec ses habits déchirés , ses bottes , ses mains , & toute la personne couverte de sang & de poudre , les sourcils brûlés ; mais l'air serain dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui sans pouvoir proférer une parole : rassuré bien-tôt par la manière libre & douce dont le Roi lui parloit , il reprit avec lui sa familiarité ordinaire , & tous deux s'entretenrent en riant du combat de Bender. » On » prétend , dit Fabrice , que Votre Majesté a » tué vingt Janissaires de sa main. « *Bon, bon*, dit le Roi , *on augmente toujours les choses de la moitié.* Au milieu de cette conversation , le Pacha présenta au Roi son favori Grothusen, & le Colonel Ribbins, qu'il avoit eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys , l'Envoïé d'Angleterre , se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français , que la curiosité avoit amené à Bender , & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte , donna aussi ce qu'il avoit : ces Etrangers , assistés des soins & même de l'argent du Pacha , rachetèrent non-seulement les Officiers ; mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son Tresorier Grothusen étoit avec lui : le Chancelier Mullern , & quelques Officiers , suivoient dans un autre char : plusieurs étoient à cheval ; & lorsqu'ils jettoient les yeux sur le chariot où étoit le Roi , ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'escorte ; Fabrice lui représenta qu'il étoit honteux de laisser le Roi sans épée , & le pria de lui en donner une. » Dieu m'en » préserve , dit le Pacha , il voudroit nous en » couper la barbe ; « cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisoit ainsi prisonnier & désarmé ce Roi , qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats , & qui s'étoit vû l'Arbitre du Nord & la terreur de l'Europe , on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Le Roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs , & on l'amenoit prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transféroit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi , se trouvant sans argent & par conséquent sans parti en Pologne , s'étoit retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conserver son Roïaume , il avoit défendu , autant qu'il l'avoit pû , les Etats de son bienfaicteur. Il avoit même passé en Suède pour précipiter

piter les secours dont-on avoit besoin dans la
 Poméranie & dans la Livonie ; il avoit fait tout
 ce qu'on devoit attendre de l'ami de Charles
 XII. En ce tems , le premier Roi de Prusse ,
 Prince très-sage , s'inquiétant avec raison du
 voisinage des Moscovites , imagina de se liguier
 avec Auguste & la République de Pologne ,
 pour renvoyer les Russes dans leurs païs , & de
 faire entrer Charles XII. lui-même dans ce pro-
 jet. Trois grands événemens devoient en être
 le fruit , la paix du Nord , le retour de Charles
 dans ses Etats , & une barrière opposée aux Rus-
 ses devenus formidables à l'Europe. Le Préli-
 minaire de ce Traité , dont dépendoit la tran-
 quillité publique , étoit l'abdication de Stanislas.
 Non-seulement Stanislas l'accepta , mais il se
 chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui
 enlevoit la Couronne ; la nécessité , le bien pu-
 blic , la gloire du sacrifice , & l'intérêt de Char-
 les , à qui il devoit tout & qu'il aimoit , le dé-
 terminèrent. Il écrivit à Bender ; il exposa
 au Roi de Suède l'état des affaires , les mal-
 heurs & le remède : il le conjura de ne point
 s'opposer à une abdication , devenue néces-
 saire par les conjonctures & honorable par
 les motifs ; il le pressa de ne point immoler les
 intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheu-
 reux , qui s'immoloit au bien public sans répu-
 gnance. Charles XII. reçut ces lettres à Vainit-
 za : il dit en colère au courier en présence de

plusieurs témoins : *Si mon ami ne veut pas être Roi, je saurai bien en faire un autre.*

Stanislas s'obstina au sacrifice que Charles refusoit. Ces tems étoient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles, & il hazarda, pour abdiquer un Trône, plus qu'il n'avoit fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandoit en Poméranie, & partit avec le Baron Sparr, qui a été depuis Ambassadeur en Angleterre & en France, & avec un autre Colonel. Il prend le nom d'un Français nommé Haran, alors Major au service de Suède, & qui est mort depuis peu Commandant de Dantzick. Il côtoïe toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois, & relâché sur un Passeport obtenu au nom de Haran, il arrive enfin, après bien des périls, aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le Baron Sparr, entre dans Yassy, capitale de la Moldavie ; se croiant en sûreté dans un país où le Roi de Suède avoit été si respecté, il étoit bien loin de soupçonner ce qui se passoit alors.

On lui demande qui il est ; il se dit Major d'un régiment au service de Charles XII. on l'arrête à ce seul nom. Il est mené devant le Hospodar de Moldavie, qui sachant déjà par les gazettes que Stanislas s'étoit échapé de son armée,

armée , concevoit quelques soupçons de la vérité. On lui avoit dépeint la figure du Roi , très-aisé à reconnaître à un visage plein & aimable , & à un air de douceur assez rare.

Le Hospodar l'interrogea , lui fit beaucoup de questions captieuses , & enfin lui demanda quel emploi il avoit dans l'armée Suédoise ? Stanislas & le Hospodar parloient Latin. *Major sum* , lui dit Stanislas. *Imo Maximus es* , lui répondit le Moldave : & aussi-tôt lui présentant un fauteuil , il le traita en Roi ; mais aussi il le traita en Roi prisonnier , & on fit une garde exacte autour d'un Couvent Grec , dans lequel il fut obligé de rester , jusqu'à ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender , dont on faisoit partir Charles.

La nouvelle en vint au Pacha , dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du Roi de Suède. Le Pacha le dit à Fabrice : celui-ci s'approchant du chariot de Charles XII. lui apprit qu'il n'étoit pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs , & que Stanislas étoit à quelques milles de lui , conduit par des soldats. *Courez à lui , mon cher Fabrice* , lui dit Charles , *sans se déconcerter d'un tel accident : dites-lui qu'il ne fasse jamais de paix avec le Roi Auguste ; & assurez - le que dans peu nos affaires changeront.* Telle étoit l'inflexibilité de Charles dans ses opinions , que tout abandonné qu'il étoit en Pologne ,

tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litière Turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menoit, il comptoit encore sur sa fortune, & espéroit toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'aquitter de sa commission, accompagné d'un Janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisoit Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Française & assez mal monté, & lui demanda en Allemand, où étoit le Roi de Pologne ? Celui à qui il parloit étoit Stanislas lui-même, qu'il n'avoit pas reconnu sous ce déguisement. *Eh quoi !* dit le Roi, *ne vous souvenez-vous donc plus de moi ?* Alors Fabrice lui apprit le triste état où étoit le Roi de Suède, & la fermeté inébranlable, mais inutile, de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le Pacha qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoya au Roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. * Cependant on conduisoit Charles sur le

* Le bon Chapelain Norberg prétend qu'on se contredit ici en disant que le Roi Stanislas fut retenu

le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient ; mais le Divan irrité menaçoit déjà de le reléguer dans une Isle de l'Archipel.

Le Roi de Pologne Stanislas , qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plûpart de ces particularités , m'a confirmé aussi qu'il fut proposé dans le Divan de le confiner lui-même dans une Isle de la Grèce ; mais quelques mois après, le Grand-Seigneur adouci , le laissa partir.

Monsieur des Aleurs qui auroit pû prendre le parti de Charles , & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrétiens , étoit à Constantinople, aussi bien que Mr. de Poniatowski , dont on craignoit toujours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étoient en prison ; le Trône du Sultan paraissoit inaccessible de tous côtés aux plaintes du Roi de Suède.

Le Marquis de Fierville, envoié secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender , étoit pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnoit ou l'opprimoit. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un

N 4 Gen-

nu en prisonnier & servi en Roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voïoit-il pas qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier ?

Gentilhomme François, d'une ancienne Maison de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suède, étoit venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Mr. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un Mémoire au nom du Roi de Suède, dans lequel ce Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les Têtes Couronnées, & de la trahison, vraie ou fausse, du Kam & du Pacha de Bender.

On y accusoit le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites : d'avoir trompé le Grand-Seigneur : d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir jusqu'à Sa Hauteffe ; & d'avoir, par ses artifices, arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avoit violé le droit des nations, d'une manière si indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour se défendre que ses domestiques, & qui comptoit sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce Mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On

On s'adressa à quelques Interprètes Français, qui étoient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suède étoient si désespérées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun Interprète n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de Fierville. On trouva enfin un autre Etranger, dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurant d'un secret profond, traduisit le Mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le Baron d'Arvisdon, Officier des troupes de Suède, contrefit la signature du Roi: Fierville, qui avoit le Sceau Royal, l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il iroit à la Mosquée, selon la coutume. On s'étoit déjà servi d'une pareille voie pour présenter au Sultan des Mémoires contre ses Ministres; mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoyoit que les Suédois demanderoient justice à son Maître, & qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses Prédécesseurs, avoit expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, & avoit ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteroient auprès de la Mosquée avec des Placets.

Villelongue favoit cet ordre , & n'ignotoit pas qu'il y alloit de sa tête. Il quitta son habit Franc , prit un vêtement à la Grecque , & aiant caché dans son sein la lettre qu'il vouloit présenter , il se promena de bonne heure près de la Mosquée où le Grand-Seigneur devoit aller. Il contrefit l'insensé , s'avancant en dansant au milieu de deux haïes de Janissaires , entre lesquelles le Grand-Seigneur alloit passer ; il laissoit tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le Sultan aprocha , on voulut faire retirer Villelongue : il se jeta à genoux & se débattit entre les mains des Janissaires : son bonnet tomba , de grands cheveux qu'il portoit , le firent reconnaître pour un Franc ; il reçut plusieurs coups , & fut très-maltraité. Le Grand-Seigneur , qui étoit déjà proche , entendit ce tumulte & en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces , *Amman ! Amman ! miséricorde !* en tirant la lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât approcher ; Villelongue court à lui dans le moment , embrasse son étrier & lui présente l'écrit , en lui disant *Sued Crall dan* , c'est le Roi de Suède qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans son sein & continua son chemin vers la Mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue , & on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du Sérail.

Le

Le Sultan , au sortir de la Mosquée , après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croïable ; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de Mr. de Villelongue lui-même ; quand un si brave Officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré que le Sultan quitta l'habit Impérial , comme aussi le Turban particulier qu'il porte , & se déguisa en Officier des Janissaires , ce qui lui arrivoit assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'Isle de Malthe qui lui servit d'Interprête. A la faveur de ce déguisement , Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun Ambassadeur Chrétien n'a jamais eu : il eut tête-à-tête une conférence d'un quart - d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suède , d'accuser les Ministres , & de demander vengeance , avec d'autant plus de liberté , qu'en parlant au Sultan même , il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le Grand-Seigneur malgré l'obscurité de la prison , & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu Officier des Janissaires dit à Villelongue ces propres paroles :
 » Chrétien , assure-toi que le Sultan mon Maître a l'ame d'un Empereur ; & que si ton
 » Roi de Suède a raison , il lui fera justice. «
 Villelongue fut bien-tôt élargi : on vit quel-

ques semaines après un changement subit dans le Sérail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le Mouphti fut déposé; le Kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Sérasquier Pacha de Bender relégué dans une Ile de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan vouloit appaiser le Roi de Suède par ces sacrifices. La manière dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empresât beaucoup à lui plaire.

Le Favori Ali Coumourgî fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Sérasquier de Bender, sous prétexte qu'ils avoient délivré au Roi les douze cens Bourses malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit sur le Trône des Tartares le frère du Kam déposé; jeune homme de son âge, qui aimoit peu son frère, & sur lequel Ali Coumourgî comptoit beaucoup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du Grand-Visir Jusuf, il ne fut déposé que quelques semaines après; & Soliman Pacha eut le titre de Premier Visir.

Je suis obligé de dire que Mr. de Villelongue & plusieurs Suédois, m'ont assuré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du Roi, avoit causé tous ces grands changemens à la Porte; mais Mr. de Fierville m'a, de son côté,

côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les Mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un Historien, c'est de conter ingénûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs, & de se borner à dire précisément ce qu'il fait, au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans le petit Château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit renduë en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le transporta de son chariot au Château sur un Sopha ; mais Charles, pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Marizza. Coumourgi dit au Grand-Visir Soliman : » Va ; » fais avertir le Roi de Suède, qu'il peut rester » à Démotica toute sa vie : je te réponds qu'a- » vant un an il demandera à s'en aller de lui- » même ; mais sur-tout ne lui fais point tenir » d'argent.

Ainsi on transféra le Roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un Thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du co-
chon.

chon & du vin , deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cens écus par jour , qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite Cour, qu'on déposa le Grand-Visir Soliman ; sa place fut donnée à Ibrahim Molla , fier , brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire , afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces Vicerois de l'Empire Ottoman , dont la fortune de Charles a si long-tems dépendu.

Il avoit été simple Matelot à l'avènement du Sultan Achmet III. Cet Empereur se déguisoit souvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis ; il se glissoit le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour en tendre ce qu'on disoit de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce Matelot se plaindre de ce que les vaisseaux Turcs ne revenoient jamais avec des prises, & qui juroit que s'il étoit Capitaine de vaisseau, il ne rentreroit jamais dans le Port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des Infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoîât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoise, & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine-
ne-

ne-Général de la Mer , & enfin Grand-Vifir. Dès qu'il fut dans ce pofte , il crut pouvoir fe pafler du favori : & pour fe rendre néceflaire , il projetta de faire la guerre aux Mofcovites : dans cette intention il fit drefler une tente près de l'endroit où demouroit le Roi de Suède.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau Kain des Tartares & l'Ambaffadeur de France. Le Roi , d'autant plus altier qu'il étoit malheureux , regardoit comme le plus fenfible des afronts qu'un fujet ofât l'envoier chercher : il ordonna à fon Chancelier Mullern d'y aller à fa place ; & de peur que les Turcs ne lui manquaflent de refpect , & ne le forçaffent à commettre fa dignité , ce Prince extrême en tout , fe mit au lit , & réfolut de n'en pas fortir tant qu'il feroit à Démotica. Il refta dix mois couché , feignant d'être malade : le Chancelier Mullern , Grothufen & le Colonel Dubens étoient les feuls qui mangeaflent avec lui. Ils n'avoient aucune des commodités dont les Franks fe fervent : tout avoit été pillé à l'affaire de Bender ; deforte qu'il s'en falloir bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicateffe. Ils fe fervoient eux-mêmes ; & ce fut le Chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuifinier.

Tandis que Charles XII. paffoit fa vie dans fon lit , il apprit la défolation de toutes fes Provinces fituées hors de la Suède.

Le

Le Général Steinbock , illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie , & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des païsans , soutint encore quelque-tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême , & ce que le Roi possédoit encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade , ville forte & considérable , située près de l'Elbe dans le Duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres , & la garnison obligée de se rendre à discrétion avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce Général , qui avoit environ douze mille hommes , dont la moitié étoit cavalerie , poursuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts , & les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg , près d'un lieu nommé Gadebush , & d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. il étoit séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étoient appuyés à un bois : ils avoient l'avantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes , arrive en ordre de bataille , & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés
qui

qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive , les Danois & les Saxons furent enfoncés & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du Roi Auguste & de la Comtesse de Konigsmark , connu sous le nom du Comte de Saxe , fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu Duc de Courlande , & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté ; je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est aquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy , en conquérant la Flandres , & en méritant la réputation du plus grand Général de nos jours. Il commandoit un Régiment à Gadebush & y eut un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire, que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs : & que même après que la victoire fut décidée , les premières lignes de ces braves troupes aiant à leurs piés leurs ennemis morts , il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baïsser pour les dépouiller , avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille , tant ils étoient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur Roi les avoit accoutumés.

Steinbock après cette victoire , se souvenant
que

que les Danois avoient mis Stade en cendres , alla s'en venger sur Altena , qui appartient au Roi de Dannemark. Altena est au - dessous de Hambourg , sur le fleuve de l'Elbe , qui peut apporter dans son Port d'assez gros vaisseaux. Le Roi de Dannemark favorisoit cette ville de beaucoup de privilèges : son dessein étoit d'y établir un commerce florissant : déjà même l'industrie des Altenais , encouragée par les sages vûes du Roi , commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevoit de la jalousie , & ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vûe d'Altena , il envoya dire par un Trompette aux habitans , qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets , & qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble.

Les Magistrats vinrent se jeter à ses piés , & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cens mille. Les Altenais supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étoient leurs correspondances , & assurèrent que le lendemain ils apporteroient cette somme ; le Général Suédois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure , ou qu'on alloit embraser Altena sans délai.

Ses troupes étoient dans le Fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois & un fossé déjà comblé , étoient les seules défenses

ses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'étoit le 9. Janvier 1713. il faisoit un froid rigoureux , augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville , & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes , les femmes , courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient , se réfugièrent en pleurant & en poussant des hurlemens , sur les côteaux voisins qui étoient couverts de glace. On vöioit plusieurs jeunes gens qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans & moururent de froid avec eux sur la colline , en regardant de loin les flammes qui consumoient leur Patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore sortis de la ville , lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards , les malades , & les femmes les plus délicates , réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu , se traînèrent aux portes de Hambourg , & supplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la
 vie ;

vie ; mais on refusa de les recevoir , parce qu'il régnoit dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimoient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant , à infecter leur propre ville. Ainsi la plupart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg , en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois , & de celle des Hambourgeois , qui ne paraissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les Ministres & les Généraux de Pologne & de Dannemark écrivirent au Comte de Steinbock , pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse , soulevoit contre lui le Ciel & la terre.

Steinbock répondit » qu'il ne s'étoit porté à
 » ces extrémités que pour apprendre aux en-
 » nemis du Roi son Maître à ne plus faire une
 » guerre de barbares & à respecter le droit des
 » gens : qu'ils avoient rempli la Poméranie de
 » leurs cruautés, dévasté cette belle Provin-
 » ce , & vendu près de cent mille habitans aux
 » Turcs : que les flambeaux qui avoient mis
 » Altena en cendres , étoient les représailles
 » des boulets rouges par qui Stade avoit été
 » consumée.

C'étoit avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisoient la guerre ; si Charles XII. avoit paru alors dans la Poméranie , il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune.

ne. Ses armées , quoiqu'éloignées de sa présence , étoient encore animées de son esprit ; mais l'absence du Chef est toujours dangereuse aux affaires , & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails ce qu'il avoit gagné par des actions signalées , qui en un autre tems auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit , il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noïèrent en passant l'Eider , pour aller hyverner dans le Holstein ; toutes ces pertes étoient sans ressource , dans un país où il étoit entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Le Holstein avoit alors pour Souverain le jeune Duc Frédéric âgé de douze ans , neveu du Roi de Suède , & fils du Duc qui avoit été tué à la bataille de Clissau : l'Evêque de Lubeck son oncle , gouvernoit sous le nom d'Administrateur ce país malheureux , que ses Souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de son Pupille , voulut conserver en aparence la neutralité ; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée d'un Roi de Suède , dont le Duc de Holstein pouvoit être l'héritier , & les armées des Alliés prêts à envahir cet Etat.

Le Comte de Steinbock, pressé par les ennemis
&

& ne pouvant plus conserver sa petite armée , somma l'Evêque Administrateur de permettre qu'elle fût reçuë dans la forteresse de Tonningue. L'Evêque se trouva réduit, ou à perdre entièrement l'armée du Roi ; ou s'il la fauvoit , à attirer sur le Holstein la vengeance du Danemarck.

Il eut recours à la finesse , ressource dangereuse des faibles : il ordonna au Colonel Volf , Commandant à Tonningue , de recevoir les troupes Suédoises dans la place. Mais en même-tems il exigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre : & Steinbock, de son côté, fit serment de tenir la négociation secrète.

Il fallut que Volf prit sur lui de recevoir l'armée dans sa place , comme de sa propre autorité, & de paraître infidèle aux ordres de son Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc , du païs , & de Steinbock. Le Czar, le Roi de Dannemarck, & le Roi de Prusse , bloquèrent Tonningue : les provisions qui devoient venir à la petite armée manquèrent , par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suède.

Enfin Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemark avec ses troupes , le 17. Mars 1713. Ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avoit gagné les deux célèbres batailles d'Helsingbourg & de Gadebush, sous un Général dont on avoit conçu les plus gran-

grandes espérances ; & le Roi de Dannemark eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous ses progrès , & qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbock en sortant de Tonningue assûra le Roi de Dannemark qu'il n'y étoit entré que par stratagême , & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet Officier le jura de même , & aima mieux subir la honte d'avoir été surpris , que de divulguer le secret de son Maître.

Le Duc de Holstein & l'Evêque Administrateur protestèrent qu'ils avoient conservé la neutralité : ils implorèrent la médiation du Roi de Prusse & de l'Electeur de Hannover. Toute cette politique n'étant point soutenuë par la force , n'empêcha pas que le Roi de Dannemark n'assiégeât Volf dans Tonningue quelque - tems après , avec ses troupes & celles du Czar. Ce Commandant se rendit comme Steinbock , & avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au Roi de Dannemark pour s'emparer des Etats du Duc de Holstein , dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même Roi de Dannemark , qui ravissoit sans scrupule le Duché de Holstein , avoit cependant la générosité de traiter Steinbock avec considération , & faisoit voir que les Rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiai-
re

re d'Altena libre dans Coppenhague sur sa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbock aiant voulu s'évader, eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré & réduit à demander grace au Roi de Dannemark, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'Isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des Alliés : elle fut sequestrée entre les mains du Roi de Prusse. Les États de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même-tems les Moscovites inondoient la Finlande, & y battoient les Suédois que la confiance abandonnoit, & qui étant inférieurs en nombre, commençoient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son Roi s'obstinoit à rester à Démotica, & se repaissoit encore de l'espérance de ce secours Turc, sur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla, ce Visir si fier, qui s'obstinoit à la guerre contre les Moscovites, malgré les vûes du favori, fut étranglé entre deux portes. La place de Visir étoit devenue si dangereuse que personne n'osoit l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois. Enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de Grand-Visir. Alors toutes les espérances du Roi de Suède tombé-

tombèrent. Il connoissoit Coumourgî, d'autant mieux qu'il en avoit été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Démotica enseveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croïoit mort dans toute l'Europe. Le Conseil de Régence qu'il avoit établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Sénat vint en corps supplier la Princesse Ulrike Eléonore, sœur du Roi, de se charger de la Régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le Sénat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemark, qui attaquoient la Suède de tous côtés, cette Princesse jugeant bien que son frère ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la Régence & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçût le paquet de sa sœur à Démotica. Le Despotisme qu'il avoit succé en naissant, lui faisoit oublier qu'autrefois la Suède avoit été libre, & que le Sénat gouvernoit anciennement le Roïaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce corps que comme une troupe de domestiques, qui vouloient commander dans la maison en l'absence du maître.

tre ; il leur écrivit , que s'ils prétendoient gouverner , il leur enverroit une de ses bottes , & que ce seroit d'elle dont il faudroit qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité , & pour défendre enfin son païs , n'espérant plus rien de la Porte Ottomane , & ne comptant plus que sur lui seul , il fit signifier au Grand-Visir qu'il souhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

M. des Alleurs , Ambassadeur de France , qui s'étoit chargé des affaires de la Suède , fit la demande de sa part. » Hé bien , dit le Visir au Comte des Alleurs , n'avois - je pas bien dit » que l'année ne se passeroit pas sans que le » Roi de Suède demandât à partir ? Dites-lui » qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeurer ; mais qu'il se détermine bien , & » qu'il fixe le jour de son départ , afin qu'il ne » nous jette pas une seconde fois dans l'embaras de Bender.

Le Comte des Alleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais Charles , avant que de quitter la Turquie , voulut étaler la pompe d'un grand Roi , quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à Grothusen le titre d'Ambassadeur Extraordinaire , & l'envoia prendre congé dans les formes à Constantinople , suivi de quatre - vingt personnes , toutes superbement vêtues. Les ressorts secrets
qu'il

qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense , étoient plus humilians que l'Ambassade n'étoit pompeuse.

Mr. des Alleurs prêta au Roi quarante mille écus ; Grothusen avoit des Agens à Constantinople qui empruntoient en son nom , à cinquante pour cent d'intérêt , mille écus d'un Juif , deux cens pistoles d'un Marchand Anglois , mille francs d'un Turc. On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante Comédie de l'Ambassade Suédoise. Grothusen reçût à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambassadeurs Extraordinaires des Rois le jour de leur Audience : le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du Grand-Visir ; mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir répliqua séchement que son Maître savoit donner quand il vouloit , & qu'il étoit au-dessous de sa dignité de prêter ; qu'on fourniroit au Roi abondamment ce qui étoit nécessaire pour son voiage , d'une manière digne de celui qui le renvoioit : que peut-être même la Porte lui feroit quelque présent en or non-monoïé ; mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin , le premier Octobre 1714. le Roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au Château de Demirtash , où ce Prin-

ce demouroit depuis quelques jours : il lui présenta de la part du Grand-Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or , un sabre avec une poignée garnie de pierreries , & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite , avec des selles superbes dont les étriers étoient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'Histoire de dire qu'un Ecuyer Arabe qui avoit soin de ces chevaux , donna au Roi leur généalogie ; c'est un usage établi depuis long-tems chez ces peuples , qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable , puisque chez les animaux , les races dont on a soin & qui sont sans mélange , ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions , & trois cens chevaux , formoient le Convoi. Le Capigi Pacha sachant que plusieurs Turcs avoient prêté de l'argent aux gens de la suite du Roi à un gros intérêt , lui dit que l'usure étant contraire à la loi Mahométane , il supplioit Sa Majesté de liquider toutes ces dettes , & d'ordonner au Résident , qu'il laisseroit à Constantinople , de ne paier que le capital.

» Non , dit le Roi , si mes domestiques ont donné des billets de cent écüs , je veux les paier , » quand ils n'en auroient reçu que dix.

Il fit proposer aux Créanciers de le suivre , avec l'assurance d'être païés de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voiage de Suède ,

Suède, & Grothusen eut soin qu'ils fussent païés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur Hôte, le faisoient voïager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênoit l'impatience du Roi. Il se levoit dans la route à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveillait lui-même le Capigi & le Chiaoux, & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire: la gravité Turque étoit dérangée par cette manière nouvelle de voïager; mais le Roi prenoit plaisir à leur embarras, & disoit qu'il se vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gaignoit les frontières des Turcs, Stanislas en sortoit par un autre chemin, & alloit se retirer en Allemagne dans le Duché de Deux-Ponts, Province qui confine au Palatinat du Rhin & à l'Alsace, & qui appartenait aux Rois de Suède, depuis que Charles X. Successeur de Christine, avoit joint cet héritage à la Couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce Duché, estimé alors environ soixante & dix mille écus; ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. Stanislas vouloit & auroit pu faire un Traité avantageux avec le Roi Auguste; mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de Roi.

Ce Prince resta dans le Duché de Deux-Ponts

O 3 jusqu'à

jusqu'à la mort de Charles ; alors cette Province retournant à un Prince de la Maison Palatine , il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace Française. Mr. Sum, Envoyé du Roi Auguste , en porta ses plaintes au Duc d'Orléans Régent de France. Le Duc d'Orléans répondit à Mr. Sum ces paroles remarquables : » Mon-
» sieur , mandez au Roi votre Maître que la
» France a toujours été l'azyle des Rois mal-
» heureux.

Le Roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne , apprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux-des-Logis avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire , dont les victoires & les malheurs , les moindres actions & le repos même, avoit fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'essuier toute cette pompe , ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender ; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stockolm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits, sur les frontières de la Transilvanie , après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grande ;

ge ; il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne & de se trouver le plutôt qu'ils pourroient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la Mer Baltique , environ à trois cens lieues de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui que deux Officiers , Rosen & During , & quitta toute sa suite gaiement , la laissant dans l'étonnement , dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser ; car il portoit toujours ses cheveux : mit un chapeau bordé d'or , avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un Officier Allemand , & courut la poste à cheval , avec ses deux compagnons de voiage.

Il évita dans sa route , autant qu'il le put , les terres de ses ennemis déclarés & secrets : prit son chemin par la Hongrie , la Moravie , l'Autriche , la Bavière , le Wirtemberg , le Palatinat , la Westphalie , & le Meckelbourg ; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne , & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée , après avoir couru sans relâche , le jeune During , qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives , comme le Roi de Suède , s'évanouït en descendant de cheval. Le Roi , qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route , demanda à During , quand celui-ci fut revenu à lui , combien il avoit d'argent ? During aiant répondu qu'il avoit environ mille écus en or : » Donne-m'en la moitié , dit le

» Roi ; je vois bien que tu n'es pas en état de
 » me suivre, j'acheverai la route seul. « During
 le supplia de daigner se reposer du moins trois
 heures ; l'assurant qu'au bout de ce tems il se-
 roit en état de remonter à cheval & de suivre Sa
 Majesté ; il le conjura de penser à tous les ris-
 ques qu'il alloit courir. Le Roi inexorable se fit
 donner les cinq cens écus, & demanda des cha-
 riots. Alors During , effrayé de la résolution du
 Roi , s'avisa d'un stratagème innocent : il tira à
 part le maître de la Poste , & lui montrant le
 Roi de Suède : cet homme , lui dit-il est mon
 cousin ; nous voïageons ensemble pour la mê-
 me affaire , il voit que je suis malade & ne veut
 pas seulement m'attendre trois heures ; don-
 nez-lui , je vous prie , le plus méchant cheval
 de votre écurie, & cherchez-moi quelque chai-
 se ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de
 la poste , qui satisfit exactement à toutes ses de-
 mandes. On donna au Roi un cheval rétif &
 boiteux : ce Monarque partit seul à dix heures
 du soir dans cet équipage , au milieu d'une nuit
 noire , avec le vent , la neige & la pluie. Son
 compagnon de voïage, après avoir dormi quel-
 ques heures , se mit en route dans un chariot
 traîné par de forts chevaux. A quelques milles ,
 il rencontra au point du jour le Roi de Suède ,
 qui ne pouvant plus faire marcher sa monture ,
 s'en alloit de son pié gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de Durring; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après-midi.

Le Roi cria à la sentinelle qu'il étoit un courrier dépêché de Turquie par le Roi de Suède, qu'il falloit qu'on le fit parler dans le moment au Général Ducker Gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il étoit tard, que le Gouverneur étoit couché, & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'alloient pas réveiller le Gouverneur sans délai, ils seroient tous punis le lendemain matin. Un Sergent alla enfin réveiller le Gouverneur: Ducker s'imagina que c'étoit peut-être un des Généraux du Roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du Roi de Suède: le Roi le prenant par le bras; *Eh quoi*, dit-il, *Ducker, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié?* Le Général reconnut le Roi: il ne pouvoit croire ses yeux; il se jette

en bas du lit , embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent d'habitans , qui se demandoient les uns aux autres : *Est-il vrai que le Roi est ici ?* On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché ; il fallut couper ses bottes sur ses jambes , qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge , ni habits : on lui fit une garde-robe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures , il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes , & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par - tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste , toutes ces particularités si conformes au caractère extraordinaire de Charles XII. m'ont été confirmées par le Comte de Croissy , Ambassadeur auprès de ce Prince, après m'avoir été apprises par Mr. Fabrice.

L'Europe Chrétienne étoit alors dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mil sept cens neuf.

La

La guerre qui avoit si long-tems déchiré toute la partie Méridionale ; c'est-à-dire , l'Allemagne , l'Angleterre , la Hollande , la France ; l'Espagne , le Portugal & l'Italie , étoit éteinte. Cette paix générale avoit été produite par des brouilleries particulières arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'Oxford, Ministre habile, & le Lord Bolingbrooke, un des plus brillans génies & l'homme le plus éloquent de son siècle , prévalurent contre le fameux Duc de Marlborough , & engagèrent la Reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie , força bientôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippes V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à régner paisiblement sur les débris de la Monarchie Espagnole. L'Empereur d'Allemagne , devenu maître de Naples & de la Flandres , s'affermissoit dans ses vastes Etats ; Louis XIV. n'aspiroit plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne , Reine d'Angleterre , étoit morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation , pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère Jâques Stuard , Prince malheureux , exclu du Trône presque en naissant , n'ayant point paru alors en Angleterre , pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auroient donnée , si son parti eut prévalu. Georges I. Ele&eur de Hannover , fut reconnu

unanimement Roi de la Grande-Bretagne. Le Trône appartenoit à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de Jacques; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la Nation.

Georges, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue & chez qui tout lui étoit étranger, se regardoit comme l'Electeur de Hanover plutôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute son ambition étoit d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassoit presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il étoit adoré. Au reste, il se plaisoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la Roïauté étoit pour lui un fardeau pésant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus sages, le seul qui connût sur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques, & telle la situation du Midy de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre, & se réunissoient contre le Roi de Suède.

Auguste étoit depuis long-tems remonté sur le Trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du consentement de l'Empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui

quit tous garans du Traité d'Altranstad, quand Charles XII. imposoit les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouïssoit pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne, en reprenant son Roi, reprit bien-tôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle étoit en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, Contrat sacré entre les Peuples & les Rois, & sembloit n'avoir rappelé son Maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendoit pas prononcer le nom de Stanislas : son parti sembloit anéanti ; & on ne se ressouvenoit en Pologne du Roi de Suède, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de Charles XII. en faisant tomber Stanislas, avoient aussi entraîné la chute du Duc de Holstein, neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Dannemark. Le Roi de Suède avoit aimé tendrement le pere : il étoit pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des Souverains qu'il avoit faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de Provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ses pertes : Guillaume, depuis peu Roi de Prusse, qui paroïssoit

raisoit avoir autant d'inclination à la guerre que son pere avoit été pacifique , commença par se faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie , sur laquelle il avoit des droits pour quatre cens mille écus païés au Roi de Danemark & au Czar.

Georges, Electeur de Hannover , devenu Roi d'Angleterre , avoit aussi sequestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden , que le Roi de Dannemark lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposoit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant au Czar , il étoit sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites , ses victoires , ses fautes mêmes , sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avoit appris , ses travaux continuels, en avoient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga étoit pris ; la Livonie , l'Ingrie , la Carélie , la moitié de la Finlande , tant de Provinces qu'avoient conquises les Rois ancêtres de Charles , étoient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiowits , qui , vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la Mer Baltique , se voïoit alors maître de cette mer , à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains ; il étoit le meilleur Charpentier , le meilleur Amiral , le meilleur Pilote du Nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même , depuis le fond du Golphe de Bothnie jusqu'à l'Océan , aiant joint le travail d'un Matelot aux expériences d'un Philosophe & aux desseins d'un Empereur , & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires , comme il avoit voulu parvenir au Généralat sur terre.

Tandis que le Prince Gallicsin , Général formé par lui , & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises , achevoit la conquête de la Finlande , prenoit la ville de Vasa , & battoit les Suédois , cet Empereur se mit en mer pour aller conquérir l'Isle d'Alan , située dans la Mer Baltique à douze lieues de Stockolm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival Charles XII. se tenoit dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au Port de Cronstot , qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port , la flotte qu'il contenoit , les Officiers & les Matelots qui la montoient , tout cela étoit son ouvrage ; & de quelque côté qu'il jettât les yeux , il ne voïoit rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Russe se trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan ; elle étoit composée de

328 HISTOIRE DE CHARLES XII.

de trente vaisseaux de lignes , de quatre-vingt galères , & de cent demi-galères. Elle portoit vingt mille soldats : l'Amiral Apraxin la commandoit ; l'Empereur Moscovite y servoit en qualité de Contre-Amiral. La flotte Suédoise vint le seize à sa rencontre , commandée par le Vice-Amiral Erinchild ; elle étoit moins forte de deux tiers , cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'Erinchild , & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Alan , & aiant pris plusieurs soldats Suédois , qui n'avoient pû encore s'embarquer sur la flotte d'Erinchild , il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronstot avec le grand vaisseau d'Erinchild , trois autres de moindre grandeur , une frégate & six galères , dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronstot il arriva dans le Port de Pétersbourg , suivi de toute sa flotte victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons , après-quoi il fit une entrée triomphale qui le flâta encore davantage que celle de Moscow , parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa ville favorite , en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane , & où il voïoit alors trente-quatre mille cinq cens maisons ;
 enfin ,

enfin , parce qu'il se trouvoit non-seulement à la tête d'une marine victorieuse , mais de la première flotte-Russienne qu'on eût jamais vûe dans la Mer Baltique , & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient décoré le triomphe à Moscow. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boyard Rusien , nommé Romanodowsky , lequel representoit le Czar dans des occasions solennelles , étoit assis sur un Trône , aiant à ses côtez douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui présenta la relation de sa victoire , & on le déclara Vice-Amiral , en considération de ses services ; cérémonie bizarre , mais utile dans un país où la subordination militaire étoit une des nouveautés que le Czar avoit introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre , & aiant aidé à les chasser de la Pologne , y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu Médiateur entre la République & Auguste ; gloire aussi flâteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat , & toute la fortune de Charles , avoient passé au Czar : il en jouissoit même plus utilement que n'avoit fait son rival ; car il faisoit servir tous ses succès à l'avan-

l'avantage de son païs. S'il prenoit une ville ; les principaux artifans alloient porter à Péterf-bourg leur industrie : il transportoit en Moscovie les manufactures , les arts , les sciences des Provinces conquises sur la Suède : ses Etats s'enrichissoient par ses victoires ; ce qui de tous les Conquérens le rendoit le plus excusable.

La Suède , au contraire , privée de presque toutes ses Provinces au-delà de la mer , n'avoit plus ni commerce , ni argent , ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles , ou de misère. Plus de cent mille Suédois étoient esclaves dans les vastes Etats du Czar , & presque autant avoient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espèce d'hommes manquoit sensiblement ; mais l'espérance renaquit dès qu'on fût le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui, étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets , que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler , quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du Livre septième.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE.

LIVRE HUITIÈME.
ARGUMENT.

Charles marie la Princesse sa Sœur au Prince de Hesse : Il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suède : Entreprises du Baron de Görtz son Premier Ministre : Projets d'une réconciliation avec le Czar , & d'une descente en Angleterre : Charles assiège Friderichshal en Norwége : Il est tué. Son caractère : Görtz est décapité.

LE ROI au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit , Ulrique Eléonore , en mariage au Prince Frédéric de Hesse-Cassel.

La Reine douairière , grand-mere de Charles XII. & de la Princesse , âgée de quatre-vingt ans ,

ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le Palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du Roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les Rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère Généralissime de ses armées en Suède. Ce Prince avoit servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il étoit regardé comme un bon Général; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemark, investirent la forte ville de Wisnar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même-tems vers Stralsund pour en former le siège. Les Rois de Dannemark & de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar étoit alors sur la Mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suède d'une descente; tantôt il avançoit jusqu'à la côte d'Helsingbourg, tantôt il se présentait à la hauteur de Stoc-

Stockolm. Toute la Suède étoit en armes sur les côtes & n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même-tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédoient encore dans la Finlande vers le Golfe de Bothnie ; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

À l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la Mer Baltique, est la petite Isle d'Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en est le Maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le Roi de Prusse avoit délogé les Suédois de cette Isle, & s'en étoit saisi aussi-bien que de Stetin qu'il gardoit en sequestre ; *le tout*, disoit-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avoient repris l'Isle d'Usedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux Forts : l'un étoit le Fort de la *Suine* sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conséquence, étoit Pennamonder sur l'autre cours de la rivière. Le Roi de Suède n'avoit pour garder ces deux Forts & toute l'Isle, que deux cens cinquante soldats Poméranien^s, commandés par un vieil Officier Suédois, nommé Kuze du Slerp, dont le nom mérite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoie le 4. Août quinze cens hommes de pié & huit cens Dragons pour débar-

débarquer dans l'Isle : ils arrivent & mettent pié à terre , sans opposition , du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce Fort comme le moins important ; & ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde , il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe , résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins & de quatre cens cavaliers. Le dix-huit Aôut on ouvre la tranchée en deux endroits , & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siège , un soldat Suédois , chargé en secret d'une lettre de Charles XII. trouva le moïen d'aborder dans l'Isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle étoit conçue en ces termes.

» Ne faites aucun feu que quand les ennemis
 » seront au bord du fossé. Défendez-vous jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Je vous
 » recommande à votre bonne fortune.

CHARLES.

Du Sierp ayant lû ce billet , résolut d'obéir , & de mourir , comme il lui étoit ordonné , pour le service de son Maître. Le vingt-deux au point du jour , les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés

siégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre: mais le fossé étoit comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur: on entra dans le château par deux endroits à la fois; le Commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entroient: il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui, étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière; & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son Lieutenant & son Major. Alors cent soldats, qui restoient avec un seul Officier, demandèrent la vie & furent faits prisonniers; on trouva dans la poche du Commandant la lettre de son Maître, qui fut portée au Roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'Isle d'Usedom, & les Isles voisines, qui furent bien-tôt prises, que Wismar étoit prêt de se rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suède étoit menacée, il étoit dans la ville de Stralsund, & cette place étoit déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenuë fameuse en Europe par le siège qu'y soutint le Roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est

est bâtie entre la Mer Baltique & le Lac de Franken, sur le Détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle & par des retranchemens qu'on croïoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes ; & de plus, le Roi de Suède lui-même. Les Rois de Dannemark & de Prusse entreprirent ce siège avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII. étoit un motif si pressant, qu'on passa par-dessus tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suède dans le commencement du siège disoit, qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée & munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siège régulier : la terreur de ses armes avoit alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, & n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages, avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

On sait que la Mer Baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville & qui

qui étoit appuïé du côté de l'Occident à un marais impraticable , & du côté de l'Orient à la mer , sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que lorsque les vents d'Occident souffloient avec quelque violence , ils refouloient les eaux de la Mer Baltique vers l'Orient , & ne leur laissoient que trois piés de profondeur vers ce retranchement , qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer , fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune ; il deserta & alla au quartier du Comte de Wakerbarth , Général des troupes Saxones , donner avis qu'on pouvoit passer la mer à gué & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit , le vent d'Occident soufflant encore , le Lieutenant-Colonel Koppen entra dans l'eau , suivi de dix-huit cens hommes : deux mille s'avançoient en même-tems sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tiroit , & les Prussiens & les Danois donnoient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voïoient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout-à-coup Koppen avec ses dix-huit cens

hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entroient pêle-mêle avec les fuyards : deux Officiers & quatre soldats Saxons étoient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris , & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons , que l'on tourna contre Stralsund. Le siège fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la Mer Baltique est l'Isle de Rugen , qui sert de rempart à cette place , & où la garnison & les bourgeois auroient pû se retirer s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette Isle étoit d'une conséquence extrême pour Charles : il voïoit bien que si les ennemis en étoient les maîtres , il se trouveroit assiégé par terre & par mer , & que selon toutes les apparences , il seroit réduit , ou à s'ensevelir sous les ruïnes de Stralsund , ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis , qu'il avoit si long-tems méprisés , & auxquels il avoit imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avoit pas permis

permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes.

- Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette Isle, dont l'abord est très-difficile; enfin ayant fait construire des barques, le Prince d'Anhalt, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le Roi présent par-tout étoit dans cette Isle; il avoit joint ses deux mille soldats, qui étoient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé; il se met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le Prince d'Anhalt avoit déjà retranché ses troupes, par une précaution qui sembloit inutile. Les Officiers qui commandoient sous lui ne s'attendoient pas d'être attaqués la nuit même & croïoient Charles XII. à Stralsund; mais le Prince d'Anhalt, qui savoit de quoi Charles étoit capable, avoit fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, & prenoit toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin, Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de frise.* Ces paroles furent entendues des

P 2 senti-

sentinelles: l'allarme est donnée aussi-tôt dans le camp : les ennemis se mettent sous les armes : le Roi aiant ôté les chevaux de frise , vit devant lui un large fossé: *Ah*, dit-il, *est-il possible; je ne m'y attendois pas.* Cette surprise ne le découragea point : il ne savoit pas combien de troupes étoient débarquées : les ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obscurité de la nuit sembloit favorable à Charles : il prend son parti sur le champ : il se jette dans le fossé , accompagné des plus hardis , & suivit en un instant de tout le reste : les chevaux de frise arrachés , la terre éboulée , les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver , les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard , servirent de fascines. Le Roi , les Généraux qu'il avoit avec lui , les Officiers & les soldats les plus intrépides , montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le desordre parmi les Danois & les Prussiens ; mais le nombre étoit trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart-d'heure de combat ; & repassèrent le fossé. Le Prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine ; il ne savoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui suivoit devant lui. Ce Roi malheureux rallia sa troupe en plein champ , & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre.

Grothu-

Grothusen, le favori du Roi, & le Général Dardof, tombèrent morts auprès de lui. Charles en combattant passa sur le corps de ce dernier, qui respiroit encore. Daring, qui l'avoit seul accompagné dans son voïage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un Lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut Charles, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux : *Rendez - vous, Sire*, lui dit - il, *où je vous tue*. Charles avoit à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi Charles, qu'avoit prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçût un coup de fusil au-dessous de la mammelle gauche. Le coup ; qu'il appelloit une contusion, enfonçoit de deux doigts. Le Roi étoit à pié, & prêt d'être tué ou pris. Le Comte de Poniatowsky combattoit dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avoit sauvé la vie à Pultava ; il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de de l'Isle, nommé *Alteferre*, où il y avoit un Fort dont ils étoient encore maîtres. De-là le Roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé

dans cette entreprise ; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français , composé des débris de la bataille d'Hochsted , qui avoit passé au service du Roi Auguste , & de-là à celui du Roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du Prince d'Anhalt , qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandoit dans Rugen ce régiment errant , étoit alors ce même Comte de Villelongue qui avoit si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe , & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services , de fatigues & de malheurs.

Le Roi , après tous ces prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affaiblir ses forces , renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé , étoit tel qu'on l'avoit vû à Bender. Il ne s'étonnoit de rien : le jour il faisoit faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles : la nuit il faisoit des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund étoit battu en brèche : les bombes pleuvoient sur les maisons : la moitié de la ville étoit en cendres ; les bourgeois loin de murmurer , pleins d'admiration pour leur Maître , dont les fatigues , la sobriété & le courage les étonnoient , étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties
ils

ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suède à un Secrétaire, une bombe tomba sur la maison , perça le toit & vint éclater pres de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces : le cabinet , où le Roi dictoit , étant pratiqué en partie dans une grosse muraille , ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant , nul des éclats qui sautoient en l'air n'entra dans ce cabinet , dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison , qui sembloit tomber , la plume échappa des mains du Secrétaire. *Qu'y a-t'il donc ?* lui dit le Roi d'un air tranquille ; *pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : » Eh ! Sire , la bombe ! « *Eh bien !* reprit le Roi , *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? continuez.*

Il y avoit alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suède. C'étoit M. Colbert , Comte de Croissy , Lieutenant-Général des armées de France , frère du Marquis de Torcy , célèbre Ministre d'Etat , & parent de ce fameux Colbert , dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée , ou en Ambassade auprès de Charles XII. c'étoit presque la même chose. Le Roi entretenoit Croissy des heures entières dans les endroits les plus exposés , pendant que le canon & les bombes tuoient du monde à côté

& derrière eux, sans que le Roi s'apperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulut lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siège, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suède & de Prusse; mais celui-ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien céder. Le Comte de Croissy n'eut donc dans son Ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchoit souvent auprès de lui sur le même manteau: il avoit, en partageant ses dangers & ses fatigues, aquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardiesse dans ceux qu'il aimoit, il disoit quelquefois au Comte de Croissy: *Veni, maledicamus de Rege*: Allons, disons un peu de mal de Charles XII.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville; & enfin aiant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund, avec une garnison déperie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les Grenadiers: enfin le nombre prévalut; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux

deux jours dans la ville , attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin ; tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après, les Officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question de défendre ; mais la retraite étoit devenue aussi dangereuse que la place même. La Mer Baltique étoit couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avoit dans le Port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls , qui rendoient cette retraite glorieuse , y déterminèrent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port ; ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund , & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vûe de l'Isle de Rugen , près d'un endroit nommé la *Barbette* , où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le Roi : les Matelots faisoient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles , un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers , le

Roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croïsoient dans la Mer Baltique : dès le lendemain Strallund se rendit ; la garnison fut faite prisonnière de guerre , & Charles aborda à Isted en Scanie , & de-là se rendit à CarelsCroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons pour aller donner des loix au Nord.

Si près de sa capitale , on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence ; mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimoient & qu'il étoit forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du Lac Weter en Ostrogothie ; il s'y rendit en poste , suivi d'un seul domestique , & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De CarelsCroon , où il séjourna l'hyver , il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Roïaume. Il croïoit que tous ses sujets n'étoient nés que pour le suivre à la guerre , & il les avoit accoutumés à le croire aussi. On enrôloit des jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards , des enfans & des femmes ; on voïoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte.

re. Pour y suppléer, on donna des commissions à des Armateurs, qui moyennant des privilèges excessifs & ruineux pour le païs, équipèrent quelques vaisseaux; ces efforts étoient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât, sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les Magasins du Roi; on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le Roïaume, que le Gouvernement païa en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la soïe, qui avoient des perruques & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions, se fut révolté sous tout autre Roi; mais le païsan le plus malheureux de la Suède, savoit que son Maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui; ainsi tout se soumettoit sans murmure à des rigueurs que le Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières: on s'attendoit à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède. Cette crainte étoit si bien fondée & si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissoient dans la ter-

re. En effet, une flotte Anglaise avoit déjà paru dans la Mer Baltique, sans qu'on fût quels étoient ses ordres; & le Roi de Dannemark avoit la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois sondroient en Suède au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe, attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de défendre son païs menacé par tant de Princes, il passa en Norwége au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal, on n'avoit point encore vû de Général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fut allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norwége que par des défilés assez dangereux: & quand on les a passés, on rencontre de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers; il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroit pû arrêter l'armée Suédoise; mais on n'avoit pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suède, comme il en étoit convenu avec ses Alliés.

La raison de cette inaction étoit un dessein
des

des plus grands , mais en même - tems des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le Baron Henri de Görtz , né en Franconie , & Baron immédiat de l'Empire , aiant rendu des services importans au Roi de Suède pendant le séjour de ce Monarque à Bender , étoit depuis devenu son Favori & son Premier Ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois , si plein de ressources dans les disgraces , si vaste dans ses desseins , ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effraïoit , nul moïen ne lui coûtoit ; il prodiguoit les dons , les promesses , les sermens , la vérité & le mensonge.

Il alloit de Suède en France , en Angleterre , en Hollande essayer lui-même les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe ; & il en avoit conçu l'idée. Ce que son Maître étoit à la tête d'une armée , il l'étoit dans le cabinet ; aussi prit-il sur Charles XII. un ascendant qu'aucun Ministre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi , qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au Comte Piper , recevoit alors des leçons du Baron de Görtz : d'autant plus soumis à ce Ministre , que le malheur le mettoit dans la nécessité d'écouter des conseils , & que Görtz ne lui en donnoit que de conformes

mes à son courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suède, Georges Electeur de Hannover, Roi d'Angleterre; étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le seul que Charles n'eût point offensé; que Georges étoit entré dans la querelle, sous prétexte de l'appaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il sembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du Roi de Dannemark, à qui ils n'appartenoient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar étoit secrètement mécontent des Alliés, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque, devenu trop dangereux, n'aspiroit qu'à mettre le pié. Wismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites, qui étoient dans le Meczelbourg, parussent à ce siège. De pareilles défiances, répétées depuis deux ans, avoient aliéné l'esprit du Czar & avoient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule Puissance; & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs Alliés. Si leurs forces

ces réünies l'abattent, leurs divisions le relevent bien-tôt.

Dès l'année 1714. le Czar eût pû faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemark & de Prusse; Alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls païsans avoient vaincu l'élite des troupes Danoïses, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puissans Monarques du monde; mais un des moins riches: ses revenus ne montoient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres: il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en étoit encore incertain, & le travail ruïneux. Il établissoit un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportoitent que des espérances; ses Provinces, nouvellement conquises, augmentoient sa puissance & sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il falloit du tems pour fermer les plaies de la Livonie, païs abondant, mais desolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans & qui étoit alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises qu'il faisoit tous les jours, épuï-

épuisoient les finances. Il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hauffer les monnoies, remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est sur-tout préjudiciable à un païs qui reçoit des Etrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Görtz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au Roi de Suède d'acheter la paix de l'Empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits & Charles XII. réunis, pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moïen de faire la paix avec le Czar, sans céder une grande partie des Provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la Mer Baltique ; mais il lui fit considérer, qu'en cédant ces Provinces que le Czar possédoit déjà, & qu'on ne pouvoit reprendre, le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le Trône de Pologne, de replacer le fils de Jâques II. sur celui d'Angleterre, & de rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flâté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre : Görtz partit de Suède, muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisoit à tout, sans restriction, & le rendoit Plénipotentiaire auprès

près de tous les Princes avec qui il jugeroit à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la Cour de Moscow par le moïen d'un Ecoffois nommé Areskins, premier Médecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainsi que l'étoient presque tous les Ecoffois, qui ne subsistoient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Médecin fit valoir au Prince Menzikoff l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui étoit intéressé. Le Prince Menzikoff goûta ses ouvertures; le Czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en étoit convenu avec les Alliés, il fit hyverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même, sous prétexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le Duc de Meckelbourg & la Noblesse de ce païs; mais poursuivant en éset son dessein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre sa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche; ils ne vouloient point d'un voisin si terrible, qui aiant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur & en opprimer les Souverains. Plus ils étoient irrités, plus le grand projet du Baron de Görtz s'avançoit vers le succès. Il négocioit cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secretes. Le Czar
les

les amusoit tous aussi par des espérances. Charles XII. cependant étoit en Norwége avec son beau-frère le Prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la Province n'étoit gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi & le Prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à *Christiania*, capitale de Roïaume : la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte Danoise approchoient pour défendre la Norwége; Charles qui manquoit de vivres se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandoit un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Görtz fit chercher jusque dans les Mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissoit, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avoit long-tems que des Pirates de toutes Nations, & particulièrement des Anglais, aiant fait entr'eux une association, infestoient les Mers de l'Europe & de l'Amérique. Pour-suivis par-tout sans quartier, ils venoient de se retirer sur les Côtes de Madagascar, grande
Ile

Ile à l'Orient de l'Afrique. C'étoit des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquoit que de la justice pour être héroïques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection ; mais les loix des Nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que Charles XII. étoit retourné en Suède, ils espérèrent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur feroit une bonne composition ; ils lui envoïèrent un Député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au Baron de Görtz de les recevoir dans le Port de Gottembourg, où ils s'offroient de se rendre avec soixante vaisseaux chargez de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition : on envoïa même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois ; l'un nommé Kromstrom, & l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces Corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal Albéroni, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jâques II. sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il venoit de mettre le pié
dans

dans le Ministère, & qu'il avoit l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Roïaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même-tems d'ôter la Régence de France au Duc d'Orléans, & la Couronne de la Grande-Bretagne au Roi Georges ; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Görtz aiant ainsi dispersé à la Cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrâsement qu'il méditoit, alla secrettement en France, & de-là en Hollande, où il vit les adhérens du Prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontents d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir, & des troupes qu'ils pouvoient mettre sur pié. Les Mécontents ne demandoient qu'un secours de 10000. hommes, & faisoient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte de Gillembourg, Ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le Baron de Görtz, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux Mécontents : il les encouragea.

ragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le Parti du Prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables que Görtz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux , & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs Officiers , entr'autres le Chevalier de Folard , qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaises , & y ayant fait peu de fortune , avoit été depuis peu offrir ses services au Roi de Suède , moins par des vûes intéressées ; que par le desir de servir sous un Roi qui avoit une réputation si étonnante. Le Chevalier de Folard espéroit d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre ; il avoit étudié toute sa vie cet art en Philosophie , & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses Commentaires sur Polybe. Ses vûes furent goûtées de Charles XII. qui lui-même avoit fait la guerre d'une manière nouvelle , & qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume ; il destina le Chevalier de Folard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans la descente projetée en Ecosse. Ce Gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du Baron de Görtz. Beaucoup d'Officiers Français ; un plus grand nombre d'Irlandais , entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle , qui se tramoit en même tems en Angleterre ,

terre , en France , en Moscovie , & dont les branches s'étendoient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de chose pour le Baron de Görtz ; mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & sans lequel rien ne pouvoit réüssir , étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles ; il restoit beaucoup de difficultez à applanir. Le Baron Osterman , Ministre d'Etat en Moscovie , ne s'étoit point laissé entraîner d'abord aux vûes de Görtz ; il étoit aussi circonspect , que le Ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente & mesurée vouloit laisser tout mourir ; le génie impatient de l'autre prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'Empereur son Maître , ébloui par l'éclat de cette entreprise , n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardoit , par ses longueurs & par ses obstacles , la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le Baron de Görtz , le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France : il lui manquoit d'avoir vû cette nation célèbre , qui est depuis plus de cent ans censurée , enviée & imitée par tous ses voisins ; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre & exercer en même-tems sa politique.

Görtz

Görtz vit deux fois à la Haye cet Empereur ; il avança plus dans ces deux conférences , qu'il n'eût fait en six mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable : ses grands desseins paroissoient couverts d'un secret impénétrable ; il se flattoit que l'Europe ne les apprendroit que par l'exécution. Il ne parloit cependant à la Haye que de paix : il disoit hautement , qu'il vouloit regarder le Roi d'Angleterre comme le Pacificateur du Nord ; il pressoit même en apparence la tenuë d'un Congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues , fut le Duc d'Orléans Régent de France ; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes , dont le métier est de vendre le secret de leurs amis , & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies , s'étoient tellement multipliés en France sous son Gouvernement , que la moitié de la nation étoit devenuë l'espion de l'autre. Le Duc d'Orléans , lié avec le Roi d'Angleterre par des engagements personnels , lui découvrit les menées qui se tra-
moient contre lui.

Dans le même-tems , les Hollandais qui prenoient des ombrages de la conduite de Görtz , communiquèrent leurs soupçons au Ministre Anglais. Görtz & Gillembourg poursuivoient leur dessein avec chaleur , lorsqu'ils furent arrêtés

tés tous deux ; l'un à Deventer en Gueldre , & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg , Ambassadeur de Suède , avoit violé le droit des gens , en conspirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoie , on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats - Généraux , par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre , missent en prison le Baron de Görtz. Ils chargèrent même le Comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus , lequel devenant inutile , ne tourna qu'à leur confusion. Görtz demanda au Comte de Welderen : » S'il étoit » connu de lui ? « Oüi , *Monsieur* , répondit le Hollandais. » Hé bien , *dit le Baron de Görtz* , si » vous me connaissez , vous devez savoir que je » ne dis que ce que je veux. « L'interrogatoire ne fut guères poussé plus loin : tous les Ambassadeurs ; mais particulièrement le Marquis de Monteléon Ministre d'Espagne en Angleterre , protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de Görtz & de Gillembourg. Les Hollandois étoient sans excuse : ils avoient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le Premier Ministre du Roi de Suède , qui n'avoit rien machiné contr'eux ; mais ils agissoient directement contre les principes de cette liberté précieuse , qui a attiré chez eux tant d'Etrangers & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'é-

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suède étoit alors dans la Province de Scanie : on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant, *si on n'avoit pas aussi imprimé les siennes ?* Il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le Résident Anglais, avec toute sa famille & ses domestiques ; il défendit sa Cour au Résident Hollandois, qu'il fit garder à vûe. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le Baron de Görtz ; trop fier pour nier une entreprise qu'il avoit approuvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé ; mais obscurément impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Görtz ; il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assurance d'une amitié sincère ; le Roi Georges reçut ses protestations sans les croire, & seignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie ; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nou-

velles forces. Le Czār arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature , à visiter les Académies , les Bibliothèques publiques , les Cabinets des Curieux , les Maisons Royales ; il proposa au Duc d'Orléans , Régent de France , un Traité , dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite. Son dessein étoit de se réunir avec le Roi de Suède , qui lui cédoit de grandes Provinces , d'ôter entièrement aux Danois l'Empire de la Mer Baltique , d'affaiblir les Anglais par une guerre civile & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le Roi Stanislas aux prises avec le Roi Auguste , afin que le feu étant allumé de tous côtés , il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre , selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vûes , il proposa au Régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie , & de plus une Alliance offensive & défensive avec ces Couronnes & celle d'Espagne. Ce Traité , qui paraissoit si naturel , si utile à ces Nations , & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe , ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenoit précisément dans ce tems des engagements tout contraires ; il se liguoit avec l'Empereur d'Allemagne & Georges Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeoit alors dans l'esprit de tous les Princes

au point, que le Czar étoit prêt de se déclarer contre son ancien Allié le Roi Auguste, & d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi; pendant que la France alloit en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au Petit-fils de Louis XIV. après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur qui voïageoit pour s'instruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avoit laissés; & le législateur, le créateur d'une Nation nouvelle, le grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchoit dans le Duc d'Orléans, il le trouva bien-tôt dans le Cardinal Albéroni, devenu tout-puissant en Espagne. Albéroni ne souhaitoit rien tant que le rétablissement du Prétendant: & comme Ministre de l'Espagne, que l'Angleterre avoit si maltraitée, & comme ennemi personnel du Duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme Prêtre d'une Eglise pour laquelle le Pere du Prétendant avoit si mal-à-propos perdu sa Couronne.

Q 2 Le

Le Duc d'Ormond , aussi aimé en Angleterre que le Duc de Marlbouroug y étoit admiré , avoit quitté son païs à l'avènement du Roi Georges , & s'étoit alors retiré à Madrid ; il alla muni de pleins-pouvoirs du Roi d'Espagne & du Prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Courlande , accompagné d'Irnegan , autre Anglais , homme habile & entreprenant. Il demanda la Princesse Anne Pétrowna , fille du Czar , en mariage pour le fils de Jâques II. * espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems , au lieu de les avancer. Le Baron de Görtz avoit dans ses projets destiné depuis long-tems cette Princesse au Duc de Holstein , qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il fut cette proposition du Duc d'Ormond , il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août , aussi-bien que le Comte de Gillembourg , sans que

* Le Cardinal Albéroni lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciement à l'Auteur. Au reste , Mr. Norberg , aussi mal instruit des affaires de l'Europe , que mauvais Ecrivain , prétend que le Duc d'Ormond ne quitta pas l'Angleterre à l'avènement du Roi Georges I. mais immédiatement après la mort de la Reine Anne. Comme si Georges I. n'avoit pas été le Successeur immédiat de cette Reine.

que le Roi de Suède eût daigné faire la moindre excuse au Roi d'Angleterre , ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son Ministre.

En même-tems on élargit à Stockholm le Résident Anglais & toute sa famille , qui avoit été traitée avec beaucoup plus de sévérité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitoient , eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar ; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un seul Plénipotentiaire de Moscovie tous les obstacles qui retardoient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le Czar avoit dessinée lui-même , & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la Mer Glaciale , en passant par le Lac Ladoga , il se fit fort de porter son Maître à céder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne , aussi-bien que la Carélie , l'Ingrie & la Livonie : ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de Sa Majesté Czarienne & le Duc de Holstein , le flattant que ce Duc lui pourroit céder ses Etats moyennant un équivalent ; que par-là il seroit membre de l'Empire , lui montrant de loin la Couronne Impériale , soit pour quelqu'un de ses descendans ,

soit pour lui-même. Il flattoit ainsi les vûes ambitieuses du Monarque Moscovite , ôtoit au Prétendant la Princesse Czarienne , en même - tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre ; & il remplissoit toutes ses vûes à la fois.

- Le Czar nomma l'Isle d'Alan pour les conférences que son Ministre d'Etat Osterman devoit avoir avec le Baron de Görtz. On pria le Duc d'Ormond de s'en retourner , pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre , avec laquelle le Czar ne vouloit rompre que sur le point de l'invasion ; on retint seulement à Pétersbourg Irnegan , le confident du Duc d'Ormond , qui fut chargé des intrigues , & qui logea dans la ville avec tant de précaution , qu'il ne sortoit que de nuit , & ne voïoit jamais les Ministres du Czar , que déguisé , tantôt en païsan , tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'Ormond fut parti , le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoïé le plus grand Partisan du Prétendant ; & le Baron de Görtz , plein d'espérance , retourna en Suède.

- Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées , & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent : le crédit étoit épuisé en dedans & en dehors du Roïaume. La France , qui lui avoit fourni quelques subsides dans les
derniè-

dernières années de Louis XIV. n'en donnoit plus sous la Régence du Duc d'Orléans, qui se conduisoit par des vûes toutes contraires. L'Espagne en promettoit ; mais elle n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de Görtz donna alors une libre étendue à un projet, qu'il avoit déjà essayé avant d'aller en France & en Hollande ; c'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, desorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque est un demi sol, passoit pour quarante sols, avec la marque du Prince ; à peu près comme dans une ville assiégée les Gouverneurs ont souvent païé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictives, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne-foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un païs libre : elles ont quelquefois sauvé une République ; mais elles ruinent presque sûrement une Monarchie. Car les peuples manquant bien-tôt de confiance, le Ministre est réduit à manquer de bonne-foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès ; les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée

souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Roïaume de Suède.

Le Baron de Görtz aiant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées aiant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse-monoïe, ne forma qu'un cri contre le Baron de Görtz. Les peuples toujours pleins de vénération pour Charles XII. n'osoient presque le haïr & faisoient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, étoit doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre exécration à la nation; les Prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avoient l'empreinte de quelques Dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monoïe, les Dieux du Baron de Görtz.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle

qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignoient, comme un homme attaché par sa naissance au Duc de Holstein & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suède sur la tête. Il n'avoit plu dans le Roïaume qu'à Charles XII. mais cette aversion générale ne servoit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission: il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du Roïaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardoit les négociations avec le Czar; il lui recommanda sur-tout de presser les Conférences de l'Isle d'Alan.

En effet, dès que Görtz eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandoient sa présence, il partit pour aller consommer avec le Ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette Alliance, qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz après sa mort.

Le Czar, retenant pour lui toute la Livonie & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendoit à la Suède tout le reste; il s'unissoit avec Charles XII. dans le dessein de rétablir le Roi Stanislas sur le Trône de Pologne, & s'engageoit

à rentrer dans ce païs avec quatre-vingt mille Moscovites , pour détrôner ce même Roi Auguste , en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre. Il fournissoit au Roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre & trente mille en Allemagne : les forces réunies de Pierre & de Charles devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses états de Hannover , & sur-tout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auroient servi à rétablir le Duc de Holstein & forcé le Roi de Prusse à accepter un Traité , par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses , renforcées de celles du Czar , avoient déjà exécuté tout ce qu'on méditoit. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Altranstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t'elle répondre à la proposition d'un Prince , dont elle croioit n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissoit de tous les côtés. La Noblesse Polonoise étoit confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement , il lui falloit toujours ou combattre ses sujets , ou traiter avec eux. Le Czar , Médiateur à craindre , avoit cent galères auprès de Dantzik , & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord étoit en jalousies &

en

en allarmes. Flemming , le plus défiant de tous les hommes , & celui dont les Puiffances voisines devoient le plus se défier , soupçonna le premier les desseins du Czar , & ceux du Roï de Suède , en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le Duché de Deux - Ponts , comme on avoit saisi Jâques Sobiesky en Silésie. Saiffan , un de ces Français entreprenans & inquiets , qui vont tenter la fortune dans les païs étrangers , avoit amené depuis peu quelques Partisans , Français comme lui , au service du Roï de Pologne. Il communiqua au Ministre Flemming un projet , par lequel il répondoit d'aller avec trente Officiers Français déterminés enlever Stanislas dans son Palais , & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étoient alors assez communes. Quelques-uns de ceux , qu'en Italie on appelle Braves , avoient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même , plusieurs Français réfugiés en Hollande avoient osé pénétrer jusqu'à Versailles , dans le dessein d'enlever le Dauphin , & s'étoient saisis de la personne du premier Ecuyer , presque sous les fenêtres du Château de Louïs XIV.

Saiffan disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent ; quelques-

Uns furent pris. Ils ne devoient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre ; mais comme des bandits. Stanislas , au lieu de les punir , se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire , & montra par cette bonté généreuse, qu'en effet Auguste son rival avoit raison de le craindre *.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norwége , au mois d'Octobre 1718. il avoit si bien pris toutes ses mesures , qu'il espéroit se rendre maître en six mois de ce Roïaume. Il aimait mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces , dans l'âpreté de l'hiver , qui tuent les animaux en Suède même où l'air est moins rigoureux , que d'aller reprendre ses belles Provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espéroit que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettroit bientôt en état de ressaisir toutes ces Provinces ; bien plus, sa gloire étoit flattée d'enlever un Roïaume à son ennemi victorieux.

A

• Voilà ce que Norberg appelle manquer de respect aux Têtes Couronnées , comme si ce récit véritable contenoit une injure , & comme si on devoit aux Rois qui sont morts autre chose que la vérité.

A l'embouchure du fleuve Tistendall , près de la Manche de Dannemark , entre les villes de Bahus & d'Anslo , est située Frédérickshall , place forte & importante, qu'on regardoit comme la clef du Roïaume. Charles en forma le siège au mois de Décembre. Le soldat transi de froid , pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace ; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espèce de roc ; mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voïant à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuia de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles , s'étoit fortifiée au point , qu'il dormoit en plein champ en Norwége au cœur de l'hyver , sur de la paille ou sur une planche , enveloppé seulement d'un manteau , sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes ; & les autres presque gelés , voïant leur Roi qui souffroit comme eux , n'osoient proférer une plainte. Ce fut quelque-tems avant cette expédition , qu'aïant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter* , qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui , qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature - humaine peut soutenir , voulut essayer encore combien de tems il pourroit supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger

ni boire ; le fixième au matin il courut deux lieuës à cheval , & descendit chez le Prince de Hesse son beau-frère , où il mangea beaucoup , sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu , ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât. *

Avec ce corps de fer , gouverné par une ame si hardie & si inébranlable , dans quelque état qu'il pût être réduit , il n'avoit point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre , jour de S. André , il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée , & ne trouvant pas la parallele avancée à son gré , il parut très-mécontent. M. Mégret Ingénieur Français , qui conduisoit le siège , l'assura que la place seroit prise dans huit jours. *Nous verrons* , dit le Roi , & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta en un endroit où le boïau faisoit un angle avec la parallele ; il se mit à genoux sur le talus intérieur , & appuyant ses coudes sur le parapet , resta quelque-tems à considérer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles , quand il s'agit de la mort d'un homme

* Norberg prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que Charles XII. essaya cette étrange abstinence. Le Confesseur Norberg est assurément un mauvais Médecin.

me tel que Charles XII. ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'Ecrivains ont rapportée entre le Roi & l'Ingénieur Mégret, est absolument fausse. Voici ce que je fais de véritable sur cet événement.

Le Roi étoit exposé presque à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit ; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux Français : l'un étoit Mr. Siquier, son Aide-de-Camp, homme de tête & d'exécution, qui s'étoit mis à son service en Turquie, & qui étoit particulièrement attaché au Prince de Hesse ; l'autre étoit cet Ingénieur. Le canon tiroit sur eux à cartouche ; mais le Roi qui se découvroit davantage étoit le plus exposé. A quelques pas derrière étoit le Comte Swerin, qui commandoit la tranchée. Le Comte Possé Capitaine aux Gardes, & un Aide-de-Camp, nommé Kulbert, recevoient des ordres de lui. Siquier & Mégret virent dans ce moment le Roi de Suède qui tomboit sur le parapet en faisant un grand soupir ; ils s'approchèrent, il étoit déjà mort. Une balle pesant une demi livre l'avoit atteint à la temple droite, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts ; sa tête étoit renversée sur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé, & le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de sa mort ; cependant il avoit eu la force

ce

ce en expirant d'une manière si subite , de mettre , par un mouvement naturel , la main sur la garde de son épée , & étoit encore dans cette attitude. A ce spectacle , Mégret , homme singulier & indifférent , ne dit autre chose sinon : *Voilà la pièce finie ; allons-nous-en.* Siquier court sur le champ avertir le Comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats , jusqu'à ce que le Prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa perruque & son chapeau sur la tête du Roi ; en cet état on transporta Charles , sous le nom du Capitaine Carlsberg , au travers des troupes , qui voïoient passer leur Roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp , & fit garder tous les chemins de la Suède , afin d'avoir le tems de prendre ses mesures pour faire tomber la Couronne sur la tête de sa femme , & pour en exclure le Duc de Holstein qui pouvoit y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans & demi Charles XII. Roi de Suède , après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand , & ce que l'adversité a de plus cruel , sans avoir été amolli par l'un ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions , jusqu'à celles de sa vie privée & unie , ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hom-

hommes , & jusqu'ici le seul de tous les Rois ,
 qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les
 vertus des Héros à un excès où elles sont aussi
 dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté
 devenuë opiniâtreté fit ses malheurs dans l'U-
 kraine , & le retint cinq ans en Turquie : sa li-
 béralité dégénérant en profusion a ruiné la Sué-
 de : son courage poussé jusqu'à la témérité a
 causé sa mort : sa justice a été quelquefois jus-
 qu'à la cruauté , & dans les dernières années le
 maintien de son autorité approchoit de la ty-
 rannie. Ses grandes qualités , dont une seule
 eût pû immortaliser un autre Prince , ont fait
 le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais per-
 sonne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'im-
 placable dans ses vengeances. Il a été le pre-
 mier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant ,
 sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats ; il vou-
 loit gagner des Empires pour les donner. Sa
 passion pour la gloire , pour la guerre , & pour
 la vengeance , l'empêcha d'être bon politique ,
 qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Con-
 quérant. Avant la bataille , & après la victoire ,
 il n'avoit que de la modestie , après la défaite
 que de la fermeté : dur pour les autres comme
 pour lui-même , comptant pour rien la peine
 & la vie de ses sujets , aussi-bien que la sienne :
 homme unique , plutôt que grand homme ; &
 admirable , plutôt qu'à imiter. Sa vie doit ap-
 prendre aux Rois combien un gouvernement

paci-

pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse & noble ; il avoit un très-beau front , de grands yeux bleus remplis de douceur , un nez bien formé , mais le bas du visage désagréable , trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoît que des lèvres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu , & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractère , cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation , parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre , il n'avoit jamais connu la société. Il n'avoit lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les Commentaires de César & l'Histoire d'Alexandre ; mais il avoit écrit quelques réflexions sur la guerre & sur les campagnes , depuis 1700. jusqu'à 1709. Il l'avoua au Chevalier de Folard , & lui dit que ce Manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce Prince pour un bon Mathématicien : il avoit sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit ; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en Mathématique n'est pas bien concluante : il vouloit changer la manière de compter par dizaines ,

xaines , & il propoſoit à la place le nombre 64. parce que ce nombre contenoit à la fois un cube & un carré , & qu'étant diviſé par deux , il étoit enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvoit ſeulement qu'il aimoit en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de ſa Religion , quoique les ſentimens d'un Prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes , & que l'opinion d'un Monarque, auſſi peu inſtruit que Charles, ne ſoit d'aucun poids dans ces matières , cependant il faut ſatisfaire ſur ce point , comme ſur le reſte , la curioſité des hommes , qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce Prince. Je ſai de celui qui m'a confié les principaux Mémoires de cette Hiſtoire , que Charles XII. fut Luthérien de bonne-foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Léipſik le fameux Philoſophe Mr. Leibnitz , qui penſoit & parloit librement , & qui avoit déjà inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un Prince. Je ne crois pas que Charles XII. puiſſa comme on me l'avoit dit , de l'indifférence pour le Luthéranisme dans la converſation de ce Philoſophe , qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais Mr. Fabrice qui approcha de lui familièrement ſept années de ſuite , m'a dit que dans ſon loifir chez les Turcs aiant vû plus de diverſes Religions , il étendit plus loin ſon indifférence. La Mottraye même dans ſes voïages confirme cette idée.

idée. Le Comte de Croissy pense de même , & m'a dit plusieurs fois que ce Prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue , dogme qui favorisoit son courage , & qui justifioit ses témérités. Le Czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la Religion & sur la destinée ; mais il en parloit plus souvent ; car il s'entretenoit familièrement de tout avec ses favoris , & avoit par-dessus Charles l'étude de la Philosophie , & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des Princes , que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne , que c'étoit Mr. Siquier lui-même qui avoit tué le Roi de Suède. Ce brave Officier fut long-tems désespéré de cette calomnie : un jour , en m'en parlant , il me dit ces propres paroles : *J'aurois pu tuer le Roi de Suède ; mais tel étoit mon respect pour ce Héros , que si je l'avois voulu , je n'aurois pas osé.*

Je fais bien que Siquier lui-même avoit donné lieu à cette fatale accusation , qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockolm dans une fièvre chaude , il s'étoit écrié qu'il avoit tué le Roi de Suède ; que même il avoit dans son accès ouvert sa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parri-

parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avoit dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque-tems avant sa mort, & je peux assurer que loin d'avoir tué Charles XII. il se seroit fait tuer pour lui mille fois. S'il avoit été coupable d'un tel crime, ce ne pouvoit être que pour servir quelque Puissance qui l'en auroit sans doute bien récompensé : il est mort très-pauvre en France ; & même il a eu besoin de mes secours. Si ces raisons ne suffisoient pas, que l'on considère que la balle qui frappa Charles XII. ne pouvoit entrer dans un pistolet, & que Siquier n'auroit pû faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du Roi, on leva le siège de Frederickshall : tout changea dans un moment ; les Suédois plus accablés que flattés de la gloire de leur Prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absoluë dont le Baron de Görtz leur avoit fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princesse sœur de Charles XII. & l'obligèrent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la Nation. Elle promit, par des sermens réitérés, qu'elle ne tenteroit jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle sacrifia depuis la jalou-

sie

sie de la Roïauté à la tendresse conjugale , en
cédant la Couronne à son mari ; & elle enga-
gea les Etats à élire ce Prince , qui monta sur
le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de Görtz arrêté immédiatement
après la mort de Charles , fut condamné par le
Sénat de Stockolm à avoir la tête tranchée au
pié de la potence de la ville ; exemple de ven-
geance , peut-être encore plus que de justice ,
& affront cruel à la mémoire d'un Roi que la
Suède admire encore.

F I N.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS
L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

A.

- A**CHMET III. fait Empereur de Turquie à la place de Moustapha, 197. Sa manière de gouverner, 198. *sq.* Sa lettre à Charles XII. 252. Il déclare la guerre au Czar, 257. Il établit sa Cour à Andrinople pour ce sujet, *ibid.* Sa lettre au Pacha de Bender, 262. Son discours au Divan, concernant le départ de Charles. 267
- Alan* (l'Isle) nommée pour les Conférences entre la Suède & la Moscovie. 366
- Albéroni* (le Cardinal) ses entreprises, 355. Il entre dans

- dans les vûës du Czar & du Baron de Görtz. 363
Alexandre Sobieski, refuse de monter sur le Trône de Pologne. 100
Ali Coumourgi. Voïez *Coumourgi*.
Allemagne, (l') prend ombrage de la guerre Suédoise, qui doit être transférée en Allemagne. 215. *sq.*
Altena, brûlé par les Suédois. 306. *sq.*
Altranstad. Charles XII. choisit son camp en cet endroit-là, 126. La paix d'Altranstad. 130. *sqq.*
Ambassade de la République Polonoise au Roi de Suède; sa réception & audience, 81. Celle du Roi & de la République de Pologne aux Turcs est arrêtée. 257
Andrinople; ses plaines sont le rendez-vous pour des armées Turques. 229
Anglais (les) leur amitié nouvelle avec le Czar. 257
Areskins, un Médecin Ecoïsois, travaille à la Cour de Moscow pour Charles XII. & le Prétendant. 353
Auguste, Roi de Pologne; son élection, 18. Son caractère & sa Cour, 19. Il attaque le Roi de Suède en Livonie, *ibid.* Il assiège Riga, 47. Leve le siège, 48. Se ligue avec le Czar à Birzen, 60. *sq.* Le commencement de son règne fait les Polonais mécontents, 72. Il convoque la Diète malgré lui-même, 75. Se détermine à demander la paix au Roi de Suède, 79. Ses propositions refusées par le Sénat, 81. Un de ses Chambellans envoyé au Roi de Suède, est fait prisonnier, 82. Presque tous les Sénateurs l'abandonnent, 83. Ses occupations après cela, 85. Il cherche le Roi de Suède pour le combattre, 87. Perd la bataille à Clifau, *ibid.* Convoque une Diète à Mariembourg & à Lublin, 91. *sq.* Il se retire dans Thorn, & de-là dans les Palatinats, 92. *sq.* Est en danger d'être pris, 98. Il chasse Stanislas de Varsovie, & prend la ville, 108. Son premier avantage contre les Suédois, 109. Il se retire en Saxe, 114. Renouvelle l'Ordre de l'Aigle-Blanc, 121. Il arrête Patkul, *ibid.* Son malheur après la bataille de Frawenstad, 125. *sqq.* Il écrit

écrit une lettre à Charles XII. & envoie Imhof & Fingsten vers lui en Saxe, 130. Rempporte la victoire des Suédois dans la bataille à Calish, 131. *sq.* Cette victoire lui est malheureuse, 133. Il signe la paix qui lui ôte la Couronne, *ibid.* Part en Saxe, *ibid.* Sa première conversation avec Charles XII. *ibid.* Sa lettre de félicitation à Stanislas, 134. Il quitte le titre de Roi de Pologne, 135. Elargit les Sobieski, *ibid.* Est contraint de livrer Patkul à Charles XII. *ibid.* Il fait rassembler les membres de Patkul coupés en quartiers, 138. Il remonte sur son Trône, 212. Il est troublé par ses sujets, 325. *sq.* 370. Sa crainte de la part du Czar & du Roi de Suède. *ibid.*

B.

B A L T A ; ce que signifie ce mot. 224

Baltiagi Méhémet, fait Grand - Visir pour la seconde fois, 225. Ses fatalités & changemens de fortune, *ibid.* Il est commandé de combattre les Moscovites, 226. *sq.* Il assemble l'armée près d'Andrinople, 229. Son expédition contre le Czar, 233. *sq.* Il traite de paix avec les Russes, 240. *sq.* Elle est conclue, 241. Il demande à Vienne un passage par les terres Autrichiennes pour Charles XII. 246. *sq.* Signifie à Charles XII. de quitter les terres Turques, *ibid.* Qu'il craint, & pour cela lui retranche son Thaum, 247. Il est relégué, 250. Se conforme aux intentions de Coumourgi. 258

Baltagis ; ce qu'ils font. 224

Bender, Charles XII. est conduit à cette ville-là, 201. *sq.* Comme aussi Stanislas. 294

Birzen ; la conférence du Czar & du Roi Auguste dans cette ville, 60. *sq.* Charles XII. y conçoit le dessein de détrôner Auguste. 64

Brême, cet Etat est rempli de garnisons Danoises. 312

C.

- CALISH**, la bataille de Calish gagnée par Auguste. 132. *sq.*
- Calmoucks** (les) & leur país. 163
- Caniemir**, Prince de la Moldavie, 231. Prend le parti du Czar contre les Turcs. *ibid.* *sq.*
- Catherine**, de païssanne devenuë Impératrice; son histoire, 237. *sq.* Sa prudence pour sauver le Czar avec son armée au Pruth. 239. *sq.*
- Charles XI.** Roi de Suède, son caractère, 9. Son épou-
se, *ibid.* Sa mort, 12. Sa dissimulation envers Pat-
kul, lequel il condamne après à la mort. 20
- Charles XII.** Roi de Suède, sa naissance & ses quali-
tés, 9. Son enfance, ses premières études & les exer-
cices, 10. *sq.* Son caractère, *ibid.* & 377. *sq.* Mis en
comparaison avec le Czar, 181, 214. Perd sa mere, &
la cause de sa mort, 11. *sq.* Son avènement au Trô-
ne, 12. Ote la Régence à sa grand-mere, & tutrice,
13. *sq.* Il fait son entrée dans Stockolm, 15. Se cou-
ronne lui-même, *ibid.* Ses occupations, les premiers
tems de son gouvernement, 16. Ses ennemis, *ibid.* Il
change son caractère & se résout d'humilier ses enne-
mis, 38. *sq.* Il prête secours au Duc de Holstein, 39.
Sa chasse des ours extraordinaire, 41. *sq.* Il part pour
sa première campagne, *ibid.* Fait une descente pour
assiéger Copenhague, 42. *sq.* Force les retranche-
mens des Danois, 45. Assiége Copenhague, *ibid.*
Qui rachete par des Députés le bombardeement, *ibid.*
Sa discipline militaire, 46. Finit la guerre Danoise en
moins de six semaines par la paix de Travendal, 47.
Il marche contre le Czar, 48. 51. *sq.* Attaque avec
huit mille hommes quatre-vingt mille Russes dans
leurs retranchemens, 53. *sq.* Qui sont forcés, 54. Re-
met les prisonniers dans son país, *ibid.* *sq.* Rend les
épées aux Généraux & autres Officiers, 56. La rela-
tion de cette victoire à Stockolm & une monoïe frap-
pée sur elle, 57. Sa réflexion sur le captif Czaratis
Artiche-

Artichelou, 58. Il passe la rivière de Duna par stratagème, 61. *sq.* Obtient la victoire contre le Maréchal de Steinau, 63. *sq.* La Courlande se rend à lui, 64. Il passe en Lithuanie, *ibid.* Son Manifeste à la République de Pologne, 83. Il entre dans Varsovie, & sa conduite envers les habitans, 84. Gagne la bataille à Clissau, & poursuit le Roi Auguste, 87. Prend Cracovie, 88. *sq.* Il se fracasse la cuisse, 89. Fait convoquer une Diète à Varsovie contre celle de Lublin, 90. Fait fuir l'armée Saxone sous le Général Steinau, 92. Met toute l'Europe en consternation, 95. Assiège Thorn, 96. Refuse la proposition de Piper de se faire Roi de Pologne, 99. *sq.* Fait élire Stanislas Roi de Pologne, 104. Prend Léopold par assault, 106. Ses avantages continués dans Pologne, 109, 114. Contre les Moscovites, 123. *sq.* Il entre en Saxe, 126. Choisit son camp à Alt-ranstad, *ibid.* Il règle les contributions & établit une nouvelle police pour les soldats Suédois, 127. *sq.* Il les contient dans une discipline sévère, 128. Il propose les conditions de la paix aux Plénipotentiaires d'Auguste, 130. Fait subir le plus cruel supplice à Patkul, 136. *sq.* Reçoit des Ambassadeurs de presque tous les Princes Chrétiens, 144. Sa conversation avec le Duc de Marlborough, 146. Ses étranges demandes à l'Empereur d'Allemagne, 449. *sq.* Il force l'Empereur à accorder des libertés & à rendre les Eglises ravies aux Protestans Silésiens, 150. *sq.* Sa jalousie contre l'Empereur & le Pape, *ibid.* Ses occupations quotidiennes en Saxe, 151. *sq.* Il se prépare de partir hors de la Saxe, *ibid.* *sq.* Va seul à Dresde voir Auguste avant de partir, 152. *sq.* Il quitte la Saxe, 155. Reçoit un Ambassadeur Turc en marchant contre le Czar, 156. Il laisse Stanislas en Pologne, 158. Poursuit le Czar, 159. *sq.* Il passe la rivière de Berezine, 160. *sq.* Il s'enfonce dans l'Ukraine, 165. *sq.* Ses pertes, 171. *sq.* 172. *sq.* Il assiège Pultava.

177. Il est blessé, 178. Perd la bataille à Pultava, 185. Est sauvé par Poniatowski, 186. Les fatalités pendant sa fuite, 187. *sq.* Comment il passe le fleuve du Boristhène, 190. Il est réduit de fuir en Turquie, 194. *sq.* Il cherche un azyle chez l'Empereur des Turcs, 199. Conçoit le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre le Czar, *ibid.* *sq.* Il est conduit à Bender, 201. Son séjour & ses occupations auprès de Bender, 202. L'opinion respectueuse des Turcs de lui, 203. Il prend du goût pour la lecture, *ibid.* Il refuse de parler Français, 204. Ses intrigues à la Porte Ottomane, & ses desseins, 205. *sq.* Beaucoup de Princes se réunissent contre lui, 215. Ses partisans à la Cour de Constantinople, 225. Il part de Bender au Pruth, 233. Où il vit le Czar échappé de la perte, moyennant la paix, 242. *sq.* Sa conversation avec le Grand-Visir, 243. Il s'établit à Varmitza, 245. Sa conversation avec trois Pachas & le Séraskier de Bender envoyés à lui par le Grand Visir, 246, 247. Perd son Thaim par les intrigues du Grand Visir, *ibid.* Il emprunte de l'argent, 248. Presse la Porte Ottomane de le renvoyer par la Pologne, 252, 254. La résolution de la Porte pour le faire partir, 259. *sq.* Il demande une armée qui le convoie, 260. Ses conférences sur la correspondance de Flemming avec le Kam de Tartarie & le Séraskier de Bender, *ibid.* *sq.* Il demande une grande somme pour gagner du tems, qui lui est accordée, 262. *sq.* Se détermine à ne point partir, 265. Il s'obstine contre l'ordre de partir, 269, 272. *sq.* Ordonne de tuer vingt des beaux chevaux du présent du Sultan, 269. Il se retranche contre un assaut des Turcs & des Tartares, 270. Ses préparatifs à la défense, 275. Il est appelé des Turcs, *tête de fer*, *ibid.* Il émeut les Janissaires de ne point l'attaquer, 276. Il n'écoute ni les Janissaires, ni Fabrice, ni le conseil de Poniatowski, *ibid.* *sq.* Il se défend avec quarante

rante domestiques contre l'armée des Törks & des Tartares, 280. sqq. Il est pris & traité en prisonnier, 284. sq. Son opiniâtreté ne cesse point, 294. Sa conversation avec le Pacha de Bender, 287. Ses Officiers rachetés par Fabrice, Jeffreys & un Français, 289. sq. Il est transféré à Démirtash, 301. Et après à Démotica, *ibid.* Son Thaïm nouveau, *ibid.* Sa conduite à Démotica, 303. Il s'obstine à rester à Démotica, 312. Son mandement hier aux Sénateurs de la Suède, 313. Il souhaite partir de la Turquie, 314. sq. Ses préparatifs au départ, *ibid.* Il part, 316. Sa marche par la Transilvanie & l'Allemagne, 318, 319. sq. Son arrivée à Stralsund, 321. Ses disgraces, 326. Il marie sa sœur au Prince de Hesse, 331. Il est assiégé dans Stralsund, 335. Son combat malheureux contre les Prussiens à l'île de Rugen, 339. sqq. Son danger d'être pris ou tué dans ce combat, 341. Il repasse de l'île de Rugen à Stralsund, *ibid.* Il se sauve de Stralsund & arrive en Scanie, 346. Voit sa sœur en Ostrogothie, *ibid.* Il séjourne l'hiver à Carelsacroon, *ibid.* Il passe en Norwége pour faire la guerre, 348. D'où il se retire en Suède, 353. Sa conduite au sujet de la prison de Görtz & Gillembourg, 361. Il demande à l'Empereur l'exécution du Traité d'Altranstad, 370. Il part une seconde fois pour la conquête de la Norwége, 372. sq. Assiège Frédérickhall, 373. Son abstinence miraculeuse, 374. sq. Est tué d'une balle de canon, 375. Raisonnement de sa religion. 379. sq.

Charles Gustave, Roi de Suède après l'abdication de Christine, 8. Ses entreprises & ses conquêtes. *ibid.* Chevaux; les Turcs conservent leur généalogie. 316. Chourlouli, Ali Pacha, Grand-Vizir, promet d'aider Charles XII. 205. Mais corrompu par argent, il prend le parti du Czar, *ibid.* Est déposé & exilé, 210. Il perd la vie. 250.

Christiern II. tyrannise la Suède.

R. 3

Christine. 4

- Christine*, Reine de Suède, renonce au Trône & se fait Catholique, 8. Son caractère. *ibid.*
- Clément XI.* Pape, se déclare contre Stanislas. 115
- Cliffau*, la bataille auprès de cette ville. 88
- Conférence* (la) entre le Czar & le Roi Auguste à Birzen, 60. A Grodno. 128
- Constantin Sobieski*, enlevé & conduit à Leipfik, 98. *sq.* Elargi. 135
- Constantinople*, le' centre des négociations pendant le séjour de Charles XII. à Bender. 251
- Copenhague*, la situation de cette capitale. 43
- Coumour*, Coumourgi; ce que signifient ces mots. 210
- Coumourgi*, Ali-Pacha, favori du Sultan, après Grand-Visir, *ibid.* Sert Charles XII. contre son gré, *ibid.* Il élève Jussuf au poste de Grand-Visir, 250. Ses intrigues concernant la guerre contre les Moscovites & pour se faire Grand-Visir, 258. *sq.* Il prend le titre de Grand-Visir. 259
- Couprougly*. Voyez *Numan Couprougly*. 64
- Courlande* (la) se rend à Charles XII. 343. *sq.* Il sort de Stralsund. 245
- Czar*, *Czarafis*, ce que signifient ces mots. 57
- Czarafis Artischelou*, fait prisonnier & envoyé en Suède. *ibid. sq.*

D.

- D** A L É C A R L I E (la) les païsans de cette Province s'offrent à délivrer leur Roi des ennemis. 223. *sq.*
- Dannemark* (la) source des querelles entre les Rois de Dannemark & les Ducs de Holstein, 16. *sq.* Se réunit à la Russie & à la Pologne contre la Suède, 35. Le Roi fait une descente en Suède. 219
- Danois*, battus par Steinbock, se retirèrent de la Suède. 222
- Dantzik*, la description & les fatalités de cette ville, 95. Elle paie cher son imprudence envers le Roi de Suède.

- Suède. *ibid.* *sq.*
Dardof, dégage Charles du péril dans la bataille à Smolensko, 164. Est tué au combat dans l'Isle de Rugen. 341
Deux - Ponts, la description de ce Duché, 317. Le revenu de cette Province assigné à Stanislas, *ibid.* Où il reste jusqu'à la mort de Charles XII. 318
Divan, conclut de faire partir Charles par force. 268
During, compagnon du voyage du Roi de Suède; sa ruse, 320. Tué au combat dans l'Isle de Rugen. 341

E.

- EDWIGE - ÉLÉONORE**, Grand-Mere & Tutrice de Charles XII. 13. *sq.* Son ambition, 14. Perd le gouvernement, 15. *sq.* Sa mort. 312
Elbing, balance à donner passage aux Suédois, & elle en est punie. 97. *sq.*
Enlèvement des hommes de qualité fort connu depuis quelque-tems. 371, 372
Europe (l') le changement de l'état de cette partie du monde pendant que Charles XII. l'avoit quittée. 322. *sq.*

F.

- FABRICE** (le Baron) engage Charles XII. à la lecture, 204. Il se rend médiateur entre les Turcs & le Roi de Suède, 270. *sq.* Procure des provisions à Charles, 272. Sa conversation avec Charles, fait prisonnier. 289
Faisa, ce que signifie ce mot. 268. *sq.*
Fierville, le grand service qu'il a rendu au Roi de Suède à Andrinople. 296. *sq.*
Fingsten, envoyé à Charles XII. pour faire la paix, 129. Son audience, *ibid.* Ses conférences avec le Comte Piper. 130
Finlande (la) inondée des Moscovites. 312
Flemming, Premier Ministre du Roi Auguste, ramène la Noblesse Polonoise à son Maître, 213. Sa cor-
R 4 respon-

- respondance avec le Kam de Tartarie & le Sérafkier
 de Bender , 260. Son dessein de faire enlever Stanis-
 las. 371. 37.
Folard (Chevalier de) entre au service du Roi de
 Suède , 357. Sa négociation en France pour le ser-
 vir. *ibid.* 37.
Fonseca , Juif Portugais , sert Charles XII. à la Porte
 Ottomane. 209
Fort (le) excite le Czar à retirer son empire de la bar-
 barie. 24
Français , les fatalitez d'un régiment de Français. 125 ,
 342
Frawenstad , la bataille près de cette ville. 124
Frédéric , Prince de Hesse-Cassel , épouse Ulrike Eléo-
 nore sœur de Charles XII. 331. Est déclaré Géné-
 ralissime des Armées en Suède , 332. Son ordon-
 nance après la mort de Charles , 376. Il monte sur
 le Trône Suédois. 382
Frédéricks hall , assigée par Charles XII. 373. Qui y
 est tué , 375. Et le siège levé après sa mort. 382
Frédéric-Auguste , Roi de Pologne & Electeur de Sa-
 xe , ennemi de Charles XII. 16. Voyez *Auguste Roi*
de Pologne.
Frédéric IV. Roi de Dannemarck , ennemi de Charles
 XII. 16. Fait la guerre au Duc de Holstein. 18
Funk , Envoïé de Charles auprès du Sultan , mis en
 prison. 267

G.

- G E O R G E S I.** son avènement au Trône de la
 Grand'-Bretagne. 324
Gillembourg , Ambassadeur de Suède en Angleterre ,
 traite avec les Mécontens , 356. Il est arrêté , 360. Il
 sort de prison. 364. 365
Görtz (le Baron de) son caractère , 349. Ses entrepri-
 ses , *ibid.* 349. Son Traité avec les Corsaires de Ma-
 dagascar , 335. 34. Ses négociations à la Cour Mos-
 covite , 353. 34. Avec le Cardinal Albéroni , 355.
 En

En France & en Hollande, 356. *sq.* Ses conférences avec le Czar en Hollande, 359. Il est arrêté. *ibid.* & 360. Ne répond pas à l'interrogatoire, *ibid.* *sq.* Il sort de prison, 364. Sa jalousie contre le Duc d'Ormond, 365. Ses négociations avec le Czar réussissent, *ibid.* *sq.* Il retourne en Suède, 366. Ses remèdes dangereux pour subvenir aux disettes de Charles, 367. Il est haï de toute la Suède, excepté du Roi, 368, 369. Ses propositions au Ministre du Czar pour faire la paix & l'alliance, 370. Il est décapité.

382

Grand - Visir, il est d'ordinaire de basse naissance.

205

Grodno, 82. Conférence entre le Czar & le Roi Auguste dans cette ville, 121. Les Russes y sont vaincus par Charles.

158. *sq.*

Grothusen, Trésorier de Charles XII. à Bender, 202. *sq.*

Son adresse pour tirer de l'argent du Pacha de Bender,

265. Envoïé en Ambassade à Constantinople, 314.

Il est tué dans le combat à l'Isle de Rugen. 345

Gustave Adolphe, Roi de Suède; Ses entreprises & ses conquêtes, 7. Est tué avant la bataille de Lutzen,

ibid. Emporte le nom de Grand. *ibid.*

Gustave Vasa, son caractère & ses fatalités, 6. Il sauve la Suède de la tyrannie des Danois, & devient Roi,

ibid. Rend la Suède Luthérienne. *ibid.*

H.

HA N. Voyez *Kam*.

Histoire (l') contient beaucoup de choses incroyables. *Préface*. Celle de Charles XII. mérite la créance,

ibid. a XIX. Les sources de celle de M. de Voltaire.

ibid. & *Discours*.

Hollandais (les) leur amitié nouvelle avec le Czar,

251

Hollosin, la bataille glorieuse pour Charles XII. près de cette ville, 160. *sq.* Une Médaille sur cette vic-

toire. 161

R. 5

Holstein,

Holstein, la source des querelles entre les Rois de Dannemark & les Ducs de Holstein, 17. *sq.* Est attaqué par le Roi de Dannemark, 40. Conquis par le Roi de Dannemark. 318

Holstein, (le Duc de) est tué dans la bataille de Clissau, 87. Son fils est dépouillé de ses Etats. 325

Hoorn, (le Comte de) se rend prisonnier à Varsovie. 109

I.

JAQUES SOBIESKY est enlevé & conduit à Leipzig, 98. *sq.* Elargi. 135

Janissaires (les) refusent d'attaquer Charles, 276. Leur proposition à Charles, qui la rejette, 278. *sq.* Ils vont à l'assaut avec les Turcs. 279. *sq.*

Abraham Molla, fait Grand-Visir, 303. Son histoire, *ibid.* Il est étranglé. 312

Jeffreys, Envoïé d'Angleterre auprès de Charles, se rend médiateur entre les Turcs & le Roi de Suède, 270. *sq.* Il quitte Charles. 272

Imhof (le Baron d') est envoïé à Charles XII. pour faire la paix, 129. Son audience, *ibid.* Ses conférences avec le Comte Piper. 130

Joseph (l'Empereur) est contraint de consentir aux demandes étranges de Charles XII. 149. *sq.* D'accorder des libertés & à rendre les Eglises ravies aux Protestans Silésiens. 150

Irnegan, (le Confident du Duc d'Ormond) sa manière d'agir dans son absence avec la Cour de Moscovie. 366

Ismael Pacha, (Séraskier de Bender) sa conversation avec le Roi de Suède, 247. Il veut forcer Charles de partir, 265. *sq.* 269. Comme il traite Charles fait prisonnier, 288. *sq.* Il est relégué. 300

Iussif, est élevé au poste de Grand-Visir, 251. Dépouillé. 300

K.

KAM, (le Prince des Tartares de Crimée) reçoit ordre du Turc de se tenir prêt à la guerre. 300

se contre les Russes , 227. Sa condition , *ibid. sq.* Il s'oppose en vain au Traité entre les Turcs & les Russes , 241. Il veut forcer Charles de partir , 269. Il est exilé , 300. Le nouveau Kan , frère de l'exilé. *ibid. sq.*
Ronigsmark , (la Comtesse de) son caractère & son esprit , 79. *sq.* Est envoyée par Auguste pour demander la paix au Roi de Suède , 80. Ses efforts inutiles dans cette affaire. 81

Kuze du Slerp , sa bravoure , & sa mort glorieuse. 334. *sq.*

L.

LÉOPOLD , capitale du Palatinat de Russie , prise par Charles XII. 106. L'Assemblée convoquée en cette ville par le Czar , 141. Peu s'en fallut qu'on n'y éluît le Roi troisième de Pologne , *ibid. sq.* Est empêchée de prendre cette résolution. 142.

Levenhaupt , perd ses troupes & les provisions , qu'il doit apporter au Roi de Suède , dans cinq combats , 171 , 172. *sq.* Il se sauve avec les débris de l'armée Suédoise & arrive au Roi , 188. Est fait prisonnier avec les débris de l'armée Suédoise par le Prince Menzikoff. 191

Liéven , (Général) tué d'un coup de canon. 93

Li huanie , (la) divisée en deux partis , 73. L'état de l'armée Lithuanienne. 74

Livonie , (la) comme elle est cédée à la Suède , 19. Les paysans de cette Province n'apprennent ni à lire ni à écrire , à la Note. * 238. *sq.*

Livoniens , (les) leur traitement par Charles XI. 19

Lublin , l'assemblée de Léopold transférée en cette ville. 142

M.

MARGUERITE DE VALDEMAR conquiert la Suède. 4

Marlborough , (le Duc de) Ambassadeur au camp du Roi de Suède , 144. Son adresse dans des affaires différentes , 145. Sa conversation avec le Roi de Suède , 146. De quelle façon il pénétra les desseins de

R. 6. Charles

- Charles XII, 147. Il n'a pas donné d'argent au Comte Piper. *ibid.*
- Mazeppa**, sa fatalité dans la jeunesse, 166. Il est fait Prince de l'Ukraine, 167. Il irrite le Czar contre lui, *ibid.* sq. Il se ligue avec le Roi de Suède, *ibid.* Les Moscovites préviennent ses desseins, 169. Dans quel état il paraît devant le Roi de Suède, *ibid.* Il fait seul subsister le reste de l'armée Suédoise. 176
- Menzikoff**, (le Prince) sa manœuvre dans la bataille de Pultava, 183. Il poursuit les débris de l'armée Suédoise, & les fait prisonniers avec Levenhaupt, 191. Les vicissitudes de sa fortune. 237
- Moldaves** (les) favorisent les Turcs contre les Moscovites. 232, 233
- Moscow**, l'épouvante de cette ville après la défaite des Russes près Narva, 59. sq. Elle ordonne à ce sujet des Prières publiques à St. Nicolas. *ibid.*
- Moscovie**. Voyez *Russie*
- Moscovites**. Voyez *Russes*.
- Mouphii**, (le) esclave des volontés du Favori Coumourgi, 258. Il est déposé. 300
- Moustapha** (le Sultan) déposé. 198
- N.
- NARVA**, assiégée par le Czar, 49. Défendue par le Baron de Hoorn, 51. Quelle victoire le Roi de Suède a remporté près de cette ville, 54. sq. Elle est prise par le Czar. 118
- Nonce du Pape**, demande l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome. 103
- Norberg**, raisonnement sur son Histoire de Charles XII. Préface.
- Numan Couprougly**, est élu Grand-Visir, 210. Son caractère, 211. Ce qu'il conseille de la part du Czar & du Roi de Suède, *ibid.* sq. Il est déposé. 223
- O.
- OZAKOW**; la réception de Charles XII. dans cette ville. 195. sq. Ognisky,

- Oginsky*, son parti est presque anéanti. 74
Ordre (l') de l'Aigle-Blanc, renouvelé par le Roi Auguste. 121
Orléans, (le Duc) Régent de France, découvre au Roi d'Angleterre les menées qui se trament contre lui, 359. Il n'entre pas dans les intérêts du Czar, 362. Ses alliances & ses vûes. 363. sq.
Ormond, (le Duc d') s'en va au Czar, 364. Demande la Princesse Anne Pétrowna en mariage pour le Prétendant, *ibid.* Ce que le Baron de Görtz empêche, *ibid.* Ils s'en retournent. 366
Osmán, Aga, gagné par un présent considérable, fait que le Czar est sauvé de perte au Pruth, 239. sq. Ce qui lui coûte la vie. 250.
Osierman, Ministre d'Etat en Moscovie, sa manière de traiter avec le Baron de Görtz. 358.
Ostiaques, (les) sauvages. 24
Ottomane. (Porte) Voyez *Porte Ottomane*.

- P.**
PACHA, ce que signifie ce mot. 195
Patkul, condamné à perdre la vie, ne put pas obtenir grace de Charles XII. par son art secret de faire de l'or. 137. sq.
Pape, (le) il a augmenté le pouvoir temporel de la Cour en Pologne. 109.
Patkul, Député des Livoniens, fait ses plaintes à Charles XI. 19. Est condamné à la mort, & s'enfuit, *ibid.* sq. Il s'attache au Roi Auguste, 20. Ambassadeur du Czar près du Roi Auguste, 121. Il est arrêté par Auguste, *ibid.* sq. Livré au Roi de Suède, 136. sq. Condamné au supplice le plus cruel, *ibid.* Exécution de ce supplice, 137. sq. Raïsonnemens sur ce supplice, 138. Ses membres coupés en quartiers sont rassemblés par ordre d'Auguste. *ibid.*
Petersbourg, ville fondée & peuplée par le Czar Pierre Alexiowits. 119. sq.
Pierre Alexiowits, (Czar de Russie) son caractère, 21.

21. Son éducation, 24. Il est excité par le *Fort* à corriger les mœurs barbares de ses sujets, *ibid.* Son voyage en Hollande & en Angleterre, 26. Il réforme à son retour la Moscovie, *ibid.* *sq.* Et l'état de famille, 28. *sq.* Il excelle dans beaucoup d'arts, en particulier dans celui de la navigation & des bâtimens de vaisseaux, 30. Ses finances, 31. *sq.* Il établit le commerce, 32. *sq.* Ses voyages utiles pour ses Etats, 33. Ses bâtimens, 34. *sq.* Il érige une Académie des Sciences, *ibid.* Force la jeune Noblesse à voyager, *ibid.* Il manque d'humanité, *ibid.* Se réunit à la Pologne & au Dannemark contre le Roi de Suède, 35. Fait la guerre au Roi de Suède en l'Ingrie, 47. Son Manifeste, 49. Assiège Narva dans l'hiver, *ibid.* Il n'ose pas attaquer un petit corps des Suédois avec quarante mille Russes, 58. Mais poursuit le dessein de discipliner ses troupes, 59. Il se ligue avec Auguste à Birzen, 60. *sq.* Il devient grand homme de guerre, 118. Prend Narva par assaut, *ibid.* Il fonde la ville de Pétersbourg, 120. *sq.* Il fait éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe pour l'affaire de Patkul, mais sans succès, 140. *sq.* Il rentre en Pologne & se saisit de ce Royaume, 141. Fait convoquer une Assemblée à Léopold, *ibid.* Il obtient des Officiers Allemands, 142. Il se retire en Lithuanie & établit des Magazins, 143. Ses entreprises en Pologne pendant le séjour de Charles en Saxe, 157. *sq.* Il fait quelques propositions de paix à Charles, 161. Il combat le corps de Lewénhaupt heureusement, 171. *sq.* Son stratagème pour défaire l'armée Suédoise dans l'Ukraine, 176. Il gagne une bataille décisive près de Pultava, 180. *sq.* Mis en comparaison avec Charles XII. 181, 214. Il admet les Généraux Suédois prisonniers à sa table, 193. Sa conversation avec Renschild à la table, *ibid.* Il rend les épées aux Généraux, *ibid.* *sq.* Son expédition dans la Carélie & la Finlande, 214. Il triomphe à la mode
des

des anciens Romains, 218. *sq.* Il assiége Riga, & s'empare du reste de la Livonie & d'une partie de la Finlande, 219. Ses Ambassadeurs à la Cour de Constantinople mis au Château des sept Tours, 226, 257. Sa faute commise à la guerre Turque, 230, 231. *sq.* Ses inquiétudes & sa résolution au Pruth, 235. Il évite la perte, moyennant la paix, 241. Il n'exécute pas les articles de la paix, 249, 255. *sq.* Est tiré de nouvelle guerre des Turcs, 259. Ses succès sur les Suédois, 326. *sq.* Son triomphe dans Pétersbourg, 328. *sq.* Il jouit avantageusement de ses conquêtes, 330. Ses entreprises dissimulées dans la mer Baltique, 332, 348. *sq.* La jalousie avec ses Alliés, 351, 353. Ses revenus sont de nulle importance, *ib.* *sq.* Il veut engager le Duc de Mecklenbourg à lui vendre son Duché, 353. Ses protestations au Roi d'Angleterre de ne s'être mêlé de la conspiration contre lui, 361, *sq.* 366. Il arrive à Paris, & sa conférence avec le Duc-Régent. 362.

P*ier*, déclaré Premier Ministre & Comte par Charles XII. 16. Propose à son Maître de se faire Roi de Pologne, 99. Ses Conférences avec les Députés Saxons, 133. Soutient la dignité de son Maître avec des dehors magnifiques, 156. Fait prisonnier à Pultava, 185. Son traitement dans la prison, 192. Etant mort, Charles XII. fait transférer son corps à Stockholm & lui ordonne des obsèques magnifiques. 148.

P*ologne (la)* se réunit à la Russie & au Dannemark contre la Suède, 35. La description de ce Royaume, & de son gouvernement, 64. *sq.* La qualité de son Roi, 66. Ses Diètes, & leurs ordres, 68. Ses confédérations, *ibid.* *sq.* Ne souffre pas bâtir des forteresses, 70. Son état militaire, *ibid.* *sq.* 74. *sq.* Divisée en deux factions sous le Roi Auguste, 99. A deux Rois & deux Primats, 141. Toute ravagée par les Moscovites & les partis de Sapiéha & d'Oginski. 143. *sq.*

P*olonais*, (les) mécontents de la guerre Livonienne, 72. *sq.*

72. *sq.* leur Diète assemblée le 2. Décembre 1701, 75.
 Les intrigues de cette Diète, 77, 78. Elle se sépare. 79
- Poméranie**, (la) théâtre de guerre, 215. Devient la proie des Alliés. 312
- Poniatowski**, sauve le Roi de Suède à Pultava, 186. Il s'en va à Constantinople pour servir le Roi de Suède, 199. Il présente un Mémoire au Sultan, 208. *sq.* Ses intrigues entamées contre le Grand-Visir, *ibid.* *sq.* Peu s'en fallut qu'il ne fut empoisonné, 211. Son Conseil au Grand-Visir contre les Moscovites, 235. Il s'oppose en vain au traité entre les Turcs & les Moscovites, 241. Sa relation de la campagne du Pruth, 249. Il s'en va à Constantinople pour former des intrigues contre le Grand-Visir, *ibid.* Il sauve Charles du danger d'être pris ou tué dans l'Isle de Rugen. 341
- Porte Ottomane**, (la) son état, 197. *sq.* Sa manière de commencer la guerre, 226. Les intrigues à la Porte au tems du Grand-Visir Baltagi Méhémet, 250. *sq.* Sa mauvaise politique concernant les Ambassadeurs. 255. *sq.*
- Posnanie**, (l'Evêque de) préside à la Diète pour l'élection de Stanislas à la place du Primat, 105. Sa punition par Auguste. 109
- Pospolite**, ce qu'elle est, 69. Quand elle est à cheval. 70
- Princes**, diversité de leurs Histoires. *Discours.*
- Pruth**, l'affaire du Czar avec les Turcs sur ce fleuve. 233. *sq.*
- Pultava**, assiégée par Charles XII. 177. Menzikoff jette du secours dans la ville, 178. La bataille décisive près de cette ville, 180. *sq.* L'idée de cette bataille, 181. Ses suites. 187. *sq.*
- R.
- RADZIEJUSKI**, Cardinal & Primat du Royaume de Pologne; son caractère & ses intrigues, 75. *sq.* Son entrevue avec Auguste à Cracovie, 86. Sa conférence avec Charles XII. *ibid.* Il déclare Auguste inhabile.

- inhabile à porter la Couronne de Pologne, 97. Il s'oppose en vain à l'élection de Stanislas, 101. Est contraint à lui rendre hommage, 105. Refusé de sacrer Stanislas, 116. Il meurt. 117
- Renschild*, Grand-Maréchal des Suédois, gagne la bataille de Franwenstad, 124. Est fait prisonnier dans la bataille à Pultava. 185.
- Riga*, assiégée par le Roi de Pologne, 47. Délivrée du siège, 48. Assiégée par le Czar. 214
- Robel*, Gouverneur de Thorn, est forcé de la rendre à discrétion, 95. L'honneur que lui a fait le Roi de Suède. *ibid.*
- Rugen*, les actions entre les Suédois & les Prussiens dans cette Isle. 339. *sq.*
- Russes*, (les) leur caractère grossier, 21. *sq.* Leur Ere, *ibid.* Leur ignorance, 22. Leur Religion & superstition, *ibid.* *sq.* L'autorité de son Patriarche, 23. Leurs disputes pour la Religion, *ibid.* Ils n'étoient pas agueris autrefois, 49. *sq.* Sont forcés dans leurs retranchemens par huit mille Suédois, 54. Leurs Généraux se rendent au Roi de Suède, 55. & 56. Ravagent la Pologne, & la Lithuanie, au lieu de l'aider, 77. Leur cruauté envers les partisans de Stanislas, 122. Sont battus & chassés par les Suédois, 123. Prisonniers massacrés par les Suédois à la bataille de Franwenstad, 124. Sont vaincus par Charles XII. 158. *sq.* Votez aussi *Czar.*
- Russie*, (la) sa description & son étendue, 21. Elle n'est pas peuplée. 31

S.

- S**AISSAN, gagné par le Comte de Flemming pour enlever Stanislas, 371. Comment Stanislas le traita. 372.
- Samoyedes*, (les) sauvages. 24
- Sapiéha*, (les Princes) s'attachent au Roi de Suède, 74. Un d'eux le quitte. 261
- Saxe*, (la) l'entrée du Roi de Suède dans cet Electorat, &c. 126. *sq.*
- Saxe*, (le Comté de) son Histoire. 395

Schullem.

- Schullembourg**, (le Comte de) commande l'armée Saxonne, & sa prudence militaire, 110. *sq.* Il sauve l'armée de la poursuite des Suédois, 112. *sq.* Présente une bataille au Général Renschild, 123. Il la perd. 124.
- Seličtar. Aga.** 310
- Sequier**, excusé de la calomnie d'avoir tué Charles XII. 380. L'occasion de cette calomnie, 381. Il meurt pauvre. *ibid.*
- Séraskier** : ce que signifie ce mot. 196
- Sibérie**, (la) description de cette Province, 191. Les prisonniers Suédois y sont dispersés. *ibid.*
- Sibériens**, (les) sauvages. 24
- Siniawski**, Grand Général de la Couronne, tente en vain de se faire élire Roi, 144. Il se fait Chef d'un Parti contraire à Auguste & à Stanislas, *ibid.* Il rentre dans le parti d'Auguste. 213
- Slerp**, (du) Voyez *Kuze du Slerp Smolensko*, la bataille entre les Suédois & les Russes près de cette ville. 163. *sq.*
- Soliman Pacha**, élu Grand-Vifir, 300. Déposé. 302
- Stade**, prise & réduite en cendres. 304
- Stanislas**, son caractère, 101, 102. Il s'infirme dans l'amitié de Charles XII. 103. Son naturel doux, *ibid.* 104. Il est élu Roi de Pologne, 105. *sq.* Le Cardinal Primat, & d'autres qui lui avoient été contraires, lui rendent hommage, *ibid.* Il est contraint de quitter Varsovie en fuyant, 108. *sq.* Sacré avec sa femme, 117. Il part d'Altranstad pour aller en Pologne, où il est reçu paisiblement, 143. Il est reconnu Roi par tous les Princes de l'Europe, excepté le Pape, 157. Est pris par les Turcs, 290, 393. Ses occupations pendant le séjour de Charles en Bessarabie, 291. *sq.* Sa réception à Bender, 294. Il part de la Turquie pour le Duché de Deux-Ponts, 317. Il choisit sa retraite à Weissembourg après la mort de Charles, 318. Il doit être enlevé ; ce qui ne réussit point, 371. Comment il traite les ravisseurs. 372

Steinbock, fait Gouverneur de Cracovie, [89](#). Général des troupes Suédoises, [221](#). Défait les Danois, [222](#). Il gagne la bataille près de Gadebush, [305](#). *sq.* Brûle Altena, [307](#). *sq.* Sa défense pour ce sujet, [308](#). Ses malheurs, [309](#). A quelles conditions il est reçu dans Tonningue avec son armée, [310](#). Il est obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemark, *ibid.* Son traitement à la prison. [312](#)

Stralheim, Envoïé de Suède à Vienne; sa querelle avec le Comte de Zobor. [148](#)

Stralsund, l'arrivée du Roi de Suède dans cette ville, [321](#). Elle est assiégée, [335](#). *sq.* Le retranchement du côté de la mer est emporté. [338](#)

Suède, (la) l'Histoire de ce Roïaume, [2](#), [3](#). *sq.* La forme de l'ancien Gouvernement, [4](#). Les changemens du Gouvernement, *ibid.* Les loix Suédoises de la Majorité de leurs Rois, [12](#). La descente du Roi de Dannemark fait cesser les jalousies entre les Sénateurs & la Régence, [226](#). Elle est épuisée de troupes, *ibid.* *sq.* L'état de ce Roïaume à l'arrivée du Roi à Stralsund, [330](#). Et après. [346](#), [347](#), [348](#), [366](#). *sq.*

Suédois, (les) leur caractère, [3](#). Prisonniers dispersés dans les Etats du Czar, [191](#). Leurs païsans sont libres, [221](#). Ils se joignent aux troupes anciennes, *ibid.* Leur courage contre les Danois. [222](#)

T.

TARTARES, (les) sujets du Czar de la Russie, Mahométans, [24](#). Description & le génie de ceux de Crimée. [228](#)

Thaim: ce que signifie ce mot. [247](#)

Thorn, assiégée par le Roi de Suède, prise & condamnée à une très-grande contribution. [96](#)

Tonningue, bloquée, [310](#). Assiégée, & renduë. [311](#)

Traité singulier au regard de la guerre Suédoise qui doit être transféré en Allemagne. [216](#)

Travendal; la paix de Travendal. [47](#)

Turcs, (les) ne connoissent pas la Noblesse, [205](#). La manière

404 TABLE DES MATIERES.

nière de presenter les Mémoires au Sultan, 208. Leur état & discipline militaire d'aujourd'hui, 129, 130. Leur exactitude à garder leurs parolles. 241

V.

VALAQUES, (les) montrent l'affection pour les Turcs. 223

Validé, Sultane, prend le parti du Roi de Suède à la Porte Ottomane. 200

Varnitza, l'établissement de Charles XII. près de cette ville. 245

Varsovie, la Diète des Polonais mécontents convoquée à cette ville, 75. Elle se sépare. 79

Villelongue, son adresse pour présenter une lettre en faveur de Charles XII. au Sultan, 297. /q. Il est mis en prison, 298. Sa conférence avec le Sultan, 299. Fait prisonnier à l'Isle de Rugen. 342

Visir. Voyez *Grand-Visir*.

Ukraine, (l') sa situation & son gouvernement. 165. /q.

Ulrike Eléonore, sœur du Roi de Suède, reçoit la Régence du Royaume, & se démet d'elle-même, 381.

Elle est mariée au Prince de Hesse, 331. Est élue Reine de Suède, & cède la Couronne à son mari. 382

Vosko-Jésuite, fanatique, condamné à être brûlé. 24

Upsal, l'Archevêque, tyrannise la Suède. 4

Usedom, (l'Isle) assiégée & emportée par les Prussiens, 333, 334. /q.

W.

WIRTEMBERG, (le Prince de) est fait prisonnier dans la bataille à Pultava. 185

Wismar, les troupes du Roi d'Angleterre infestent cette ville, 332. Elle se rend. 350

Z.

ZAPORAVIENS, leur génie & conduite. 176

Zobor, (le Comte de) sa querelle avec le Baron de Stralheim lui coûte cher. 149. /q.

Fin de la Table.

A.N.E.C.

ANECDOTES

S U R

LE CZAR

PIERRE LE GRAND;

A V E C

L'ESSAI SUR LE SIÈCLE
DE LOUIS XIV.

E T

SES ANECDOTES.



TABLE DES TITRES.

A NECDOTES sur le Czar Pierre le Grand.	409
Essai sur le Siècle de LOUIS XIV.	431

CHAPITRE PREMIER.

<i>Des Etats Chrétiens de l'Europe avant Louis XIV.</i>	440
<i>De l'Allemagne.</i>	441
<i>De l'Espagne.</i>	447
<i>Du Portugal.</i>	451
<i>De la Hollande.</i>	ibid.
<i>De l'Angleterre.</i>	455
<i>De Rome.</i>	456
<i>Du reste de l'Italie.</i>	460
<i>Des Etats du Nord.</i>	462
<i>Des Turcs.</i>	463
<i>Situation de la France.</i>	ibid.
<i>Mœurs du Temps.</i>	465
	CHA-

408 TABLE DES TITRES.

CHAPITRE II.

*Minorité de LOUIS XIV. Victoires
des Français sous le Grand Condé,
alors Duc d'Enguien.* 472

CHAPITRE III.

Guerre Civile. 482

CHAPITRE IV.

*Suite de la Guerre Civile, jusqu'à la fin
de la Rebellion en 1554.* 495

CHAPITRE V.

*Etat de la France, jusqu'à la mort de
Cromwel, & au voiage de la Reine
Christine.* 509

*Lettre de Mr. de Voltaire, sur son Essai
du Siècle de LOUIS XIV. à Mylord
Harvey, Garde du Sceau Privé d'An-
gleterre.* 521

Anecdotes sur LOUIS XIV. 529

Fin de la Table des Titres.

ANEC-



A N E C D O T E S

S U R

L E C Z A R

PIERRE LE GRAND.



PIERRE PREMIER a été surnommé *le Grand*, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'étoit présentée à l'esprit d'aucun de ses Prédécesseurs. Son peuple avant lui, n'étoit qu'un peuple de Tartares. Il est bien vraisemblable que toutes les Nations ont été ainsi des milliers de siècles quelque chose de mitoyen entre l'ours & l'homme, jusqu'à ce qu'enfin il soit venu des hommes tels que le Czar Pierre, précisément dans le tems qu'il falloit qu'ils vinssent.

Le hazard fit qu'un jeune Gênois nommé le Fort, voïagea à Moscow avec un Ambassadeur Danois vers l'an 1695. Le Czar Pierre avoit alors dix-neuf-ans; il vit ce Gênois,

VOLT. *Tome VII.*

S qui

qui avoit appris en peu de tems la langue Russe, & qui parloit presque toutes celles de l'Europe. Le Fort plût beaucoup au Prince; il entra dans son service & bien-tôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avoit une autre manière de vivre & de régner, que celle qui étoit malheureusement établie de tous les tems dans son vaste & misérable Empire; & sans ce Génevois la Russie seroit encore barbare.

Il falloit être né avec une ame bien grande pour écouter tout-d'un-coup un étranger & pour se dépouiller des préjugés du Trône & de sa patrie. Le Czar sentit que ni lui ni sa nation n'étoient pas encore des hommes & qu'il avoit à former un Empire : mais il n'avoit aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Roïaumes & d'aller comme Prométée emprunter le feu céleste, pour animer ses compatriotes. Ce feu divin, il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étoient il y a trois siècles aussi dépourvus d'une telle flamme, que les Moscovites. Il ne pût exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'auroit voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares en 1696. & ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étoient absolument inconnus en Russie. Le Maître de l'Empire le plus étendu de la terre

terre, alla vivre près de deux ans à Amsterdam & dans le village de Sardam, sous le nom de Pierre Michaeloff. On l'appelloit communément Mr. *Pieter Bas*. Il se fit inscrire dans le Catalogue des Charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il manioit la hache & le compas; & quand il avoit travaillé dans son atelier à la construction des vaisseaux, il étudioit la Géographie, la Géométrie & l'Histoire. Dans les premiers tems le peuple s'atroupoit autour de lui. Il écartoit quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffroit, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce & qu'il voulut qu'on parlât à sa Cour.

Il apprit aussi un peu d'Anglais dans son voïage à Londres; mais il ne fût jamais le Français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'Impératrice Elizabeth à mesure que ce pais s'est civilisé.

Sa taille étoit haute, sa physionomie fière & majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions qui altéroient les traits de son visage. On attribuoit ce vice d'organes à l'effet d'un poison qu'on disoit que sa sœur Sophie lui avoit donné. Mais le véritable poison étoit le vin & l'eau-de-vie, dont il fit souvent des ex-

cès, se fiant trop à son tempéramment robuste.

Il conversoit également avec un artisan & avec un Général d'armée. Ce n'étoit ni comme un barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un Prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'étoit en homme qui vouloit s'instruire. Il aimoit les femmes autant que le Roi de Suède son rival les craignoit, & tout lui étoit également bon en amour comme à table. Il se piquoit de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les Législateurs & les Rois ne doivent point se mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre le Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un Roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenoit, & il dit même à un Magistrat de Hollande à son second voiage : *J'ai réformé ma Nation, & je n'ai pû me réformer moi-même.* Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche, étoient un usage de la Cour de Moscow, comme de celle de Maroc. Il n'étoit point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main Royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nuës d'un premier Officier de la Couronne, ou d'une Dame du Palais, pour avoir manqué à leurs services étant yvres, ou d'essâier son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. Pierre avoit fait quelques-unes de ces cérémonies de son pais; le Fort eut assez d'auto-

d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de fraper ; mais il n'eut pas toujours le Fort auprès de lui.

Son voïage en Hollande , & sur-tout son goût pour les arts qui se dévelopoit , adoucirent un peu ses mœurs : car c'est le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il alloit souvent déjeuner chez un Géographe , avec lequel il faisoit des cartes marines. Il passoit des journées entières chez le célèbre Ruish, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections , qui ont perfectionné l'Anatomie & qui lui ôtent son dégoût. Ce Prince se donnoit lui-même à l'âge de 22. ans l'éducation qu'un artisan Hollandois donneroit à un fils dans lequel il trouveroit du génie , & cette espèce d'éducation étoit au-dessus de celle qu'on avoit jamais reçûe sur le Trône de Russie. Dans le même - tems il envoïoit de jeunes Moscovites voïager & s'instruire dans les païs de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitoient point leur Maître. Il y en eut même un qui étant envoïé à Venise ne sortit jamais de sa chambre pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre païs que la Russie. Cette horreur pour les païs étrangers leur étoit inspirée par des Prêtres Moscovites , qui prétendoient que c'étoit un crime horrible à un Chrétien de voïager, par la raison que dans l'ancien Testament il avoit

été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins , plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amsterdam en Angleterre , non plus en qualité de charpentier de vaisseau , non pas aussi en celle de Souverain ; mais sous le nom d'un Boyard Russe , qui voïageoit pour s'instruire. Il vit tout , & même il alla à la Comédie Anglaise , où il n'entendoit rien ; mais il y trouva une Actrice , nommée Mlle. Gros , de laquelle il eut les faveurs & dont il ne lit pas la fortune.

Le Roi Guillaume lui avoit fait préparer une maison logeable ; c'est beaucoup à Londres , les palais ne sont pas communs dans cette ville immense , où l'on ne voit guères que des maisons basses , sans cour & sans jardin , avec des petites portes , telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva sa maison encore trop belle ; il alla loger dans le quartier des Matelots , pour être plus à portée de se perfectionner dans la Marine. Il s'habilloit même souvent en Matelot , & il se servoit de ce déguisement pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le plan de la communication du Volga & du Tanaïs. Il vouloit même leur joindre la Duina par un canal , & réunir ainsi l'Océan , la Mer Noire & la Mer Caspienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein ,

sein, & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1711. s'opposèrent encore plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres; des Marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'étoit une grande nouveauté en ce pais - là & la Religion même y étoit intéressée. Le Patriarche avoit excommunié quiconque fumeroit du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumoient, & le Clergé regardoit comme un de ses grands privilèges d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus & se chargea de faire fumer le Clergé lui-même. Il lui préparoit bien d'autres innovations.

Les Rois font des présens à de tels voïageurs; le present de Guillaume à Pierre fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un *Jacht* de vingt-cinq pièces de canons, le meilleur voilier de la mer, doré comme un Autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. Pierre sur son *Jacht*, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de-là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698. où il devoit rester moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la Cour du grave Léopold il y avoit beaucoup plus de cérémonie à essuier & moins de choses à apprendre. Après avoir vû Vienne, il devoit

aller à Venise & ensuite à Rome ; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscow , sur la nouvelle d'une guerre civile , causée par son absence & par la permission de fumer. Les Strelits , ancienne milice des Czars , pareille à celle des Janissaires , aussi turbulente , aussi indisciplinée , moins courageuse & non moins barbare , fut excitée à la révolte par quelques Abbez & Moines , moitié Grecs , moitié Russes , qui représentèrent combien Dieu étoit irrité qu'on prit du tabac en Moscovie , & qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. Pierre , qui avoit prévu ce que pourroient des Moines & des Strelits , avoit pris ses mesures. Il avoit une armée disciplinée , composée presque toutes d'étrangers bien païés , bien armés , & qui fumoient , sous les ordres du Général Gordon , lequel entendoit bien la guerre & qui n'aimoit pas les Moines. C'étoit à quoi avoit manqué le Sultan Osman , qui voulant comme Pierre réformer ses Janissaires , & n'ayant pû rien leur opposer , ne les réforma point & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pié de celles des Princes Européens ; il fit bâtir des vaisseaux par les Anglais & les Hollandais à Véronis sur le Tanais , à quatre cent lieues de Moscow. Il embellit les villes , pourvut à leurs sûretés , fit des grands chemins de cinq cent lieues , établit des Manufactures de toute espé-

espèce ; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivoient les Moscovites , la première Manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés & des étoffes d'or & d'argent à Moscow. Tant est puissante l'influence d'un seul homme , quand il est maître & qu'il fait vouloir.

La guerre qu'il fit à Charles XII. pour recouvrer les Provinces que les Suédois avoient autrefois conquises sur les Russes , ne l'empêcha pas , toute malheureuse qu'elle fut d'abord , de continuer ses réformes dans l'Etat & dans l'Eglise ; il déclara à la fin de 1699. que l'année suivante commençoit au mois de Janvier & non au mois de Septembre. Les Russes qui pensoient que Dieu avoit créé le monde en Septembre , furent étonnez que leur Czar fut assez puissant pour changer ce que Dieu avoit fait. Cette réforme commença avec le siècle en 1700. par un grand Jubilé que le Czar indiqua lui-même , il avoit supprimé la dignité de Patriarche , & il en faisoit les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eut, comme on l'adit, mis son Patriarche aux petites-maisons de Moscow. Il avoit coutume , quand il vouloit se réjouir en punissant , de dire à celui qu'il châtoit ainsi ; *je te fais fou* ; & celui à qui il donnoit ce beau titre étoit obligé , fut-il le plus grand Seigneur du Roïaume , de porter une marotte , une jacquette & des grelots , & de divertir la Cour en qualité de fou

S s de

de Sa Majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge au Patriarche ; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avoient été revêtus avoient abusé au point, qu'ils avoient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que Pierre le Grand s'étoit d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de Moines, & ordonna que dorénavant on ne pourroit entrer dans un Cloître qu'à cinquante ans, ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des Moines, celui où il y en eût le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les Religieux de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faiblesse qu'ont les Gouvernemens de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages, pour les desservans des Eglises & pour la réforme de leurs mœurs ; quoique les siennes fussent assez déréglées ; sachant très-bien que ce qui est permis à un Souverain, ne doit pas l'être à un Curé. Avant lui les femmes vivoient toujours séparées des hommes ; il étoit inouï qu'un mari eut jamais vû la fille qu'il épousoit. Il ne faisoit connoissance avec elle qu'à l'Eglise. Parmi les présens de noces, étoit une grosse poignée de verges, que le futur envoioit à la future pour l'avertir qu'à la première occasion elle devoit s'atten-

s'attendre à une petite correction maritale. Les maris mêmes pouvoient tuer leurs femmes impunément, & on enterroit vives celles qui usurpoient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles & de présenter les prétendants aux filles avant la célébration; en un mot, il établit & fit naître dans tous ses Etats, jusqu'à la société. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardesses à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettoit contre la civilité Russe étoient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisoit boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournoit forte yvre & peu corrigée. Mais c'étoit beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connoissoit point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La Princesse Natalie, une de ses sœurs, fit des Tragédies en langue Russe, qui ressembloient assez aux pièces de Shakespear, dans lesquelles des Tyrans & des Arlequins faisoient les premiers rôles. L'Orchestre étoit composé de violons Russes, qu'on faisoit jouer à coups de nerfs de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des Comédiens Français & des

Opéras Italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le rasoir ? On en vint à bout, en plaçant aux portes des villes des Tailleurs & des Barbiers : les uns coupoient les robes de ceux qui entroient ; les autres les barbes : les oblinés païoient quarante sols de notre monnoie. Bien-tôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféroient les mentons rasés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, & d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes, grandes & petites, qui faisoient les amusemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupoit contre Charles XII. il jeta les fondemens de l'importante Ville & du Port de Pétersbourg en 1704. dans un marais où il n'y avoit pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la première maison : rien ne le rebuta ; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la Mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la Mer Noire & de la Mer Caspienne. Il périt plus de
cent

cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire , & dans les fatigues & la disette qu'on essuïa ; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel , d'Astracan , d'Azoph , de Véronis furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens ; pour avoir des Flottes dans la Mer Baltique , & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédoit qu'environ 28. de nos millions de revenus. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avoit été Ambassadeur à Pétersbourg.

Mais la paie des ouvriers étoit proportionnée à l'argent du Roïaume. Il faut se souvenir qu'il n'en couta que des oignons aux Rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète ; on n'a qu'à vouloir. On ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation , il crut qu'il lui étoit bien permis de satisfaire son goût en épousant sa Maîtresse , & une Maîtresse qui méritoit d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre Catherine , orfeline née dans le village de Ringen en Estonie , nourrie par charité chez un Vicaire , longtemps servante , mariée à un Soldat Livonien , prise par un parti Moscovite deux jours après ce premier mariage , avoit passé du service du Général Bawer à celui de Menzikof , garçon patissier , qui devint Prince & le premier homme

me de l'Empire ; enfin elle fut l'épouse de Pierre le Grand , & ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar , & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son mari , & sauva beaucoup plus de dos du *Knot* & beaucoup plus de têtes de sa hache , que n'avoit fait le Général le Fort. On l'aima ; on la révéra : un Baron Allemand , un Ecuyer d'un Abbé de Fulde n'eut point épousé Catherine ; mais Pierre le Grand ne pensoit pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les Souverains pensent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent , & que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes , qu'entre un ânon dont le pere portoit du fumier , & un ânon dont le pere portoit des reliques. L'éducation fait la grande différence ; les talens la font prodigieuse ; la fortune encore plus. Catherine avoit eu une éducation toute aussi bonne pour le moins chez son Curé d'Estonie , que toutes les Boyardes de Moscow & d'Archangel , & étoit née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avoit réglé la maison du Général Bawer & celle du Prince Menzikof , sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très-bien gouverner une maison , peut gouverner un Roïaume ; cela peut paraître un paradoxe ; mais certainement c'est avec le même esprit

prit d'ordre, de sagesse & de fermeté qu'on commande à cent personnes & à cent millions.

Le Czarewitz Alexis, fils du Czar, qui épousa, dit-on, comme lui une Esclave, & qui comme lui quitta secrètement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises, & il en conta la vie au fils pour avoir imité mal-à-propos le pere; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un Trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit. & qui n'aimoit rien de ce que son pere aimoit: on n'accusa point Catherine d'avoir agi en mère cruelle; le grand crime du malheureux Alexis étoit d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son pere faisoit de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignoient des travaux insupportables qu'il falloit endurer pour bâtir Pétersbourg; *Consolerez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas long-tems*. Quand il falloit suivre son pere dans ces voïages de cinq à six cens lieues, que le Czar entreprenoit souvent, le Prince seignoit d'être malade; on le purgeoit rudement, pour la maladie qu'il n'avoit pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé & son esprit. Il avoit eu d'abord de l'inclination pour s'instruire; il sa-
voit

voit la Géométrie, l'Histoire, avoit appris l'Allemand; mais il n'aimoit point la guerre, ne vouloit point l'apprendre, & c'est ce que son pere lui reprochoit le plus. On l'avoit marié à la Princesse de Wolfenbuttel, sœur de l'Impératrice femme de Charles VI. en 1711. Ce mariage fut malheureux. La Princesse étoit souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour Afrosine fille Filandaïse, grande, bien-faite & fort douce. On prétend que la Princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort, & que le Czarewits épousa ensuite secrètement Afrosine en 1713. lorsque l'Impératrice Catherine venoit de lui donner un frère dont il se seroit bien passé.

Les mécontentemens entre le pere & le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusqu'à que Pierre dès l'an 1716. menaça le Prince de le deshérer, & le Prince lui dit qu'il vouloit se faire Moine.

Le Czar en 1717. renouvella ses voïages, par politique & par curiosité; il alla ensuite en France. Si son fils avoit voulu se révolter, s'il y avoit eu en effet un parti formé en sa faveur, c'étoit-là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voïager de son côté, aïant eu bien de la peine à rassembler quelque milliers de ducats, qu'il avoit secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'Empereur Charles VI. frère de la défunte fem-

femme. On le garda quelque-tems très-inognito à Vienne, de-là on le fit passer à Naples où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie fut le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils étoit ainsi caché, le pere étoit à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs; mais avec une galanterie qu'il ne pouvoit trouver qu'en France. S'il alloit voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisoit présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'Antin, & la première chose qu'il vit, fut son Portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la Monoïe Roïale des Médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui presentoit; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses piés & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite avec ces mots : *Pierre le Grand*. Le revers étoit une renommée & la légende, *Vires acquirit eundo*; allégorie aussi juste que flâteuse pour un Prince qui augmentoit en effet son mérite par ses voïages.

Après avoir vû ce païs, où tout dispose les hommes à la douceur & à l'indulgence, il retourna dans sa patrie & y reprit sa sévérité. Il avoit engagé son fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune Prince fut de-là conduit à Moscov devant le Czar son pere, qui commença par le priver de sa Succession au Trône, & lui

lui fit signer un acte solennel de renonciation ; à la fin du mois de Janvier 1718. & en considération de cet acte le pere promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'un tel acte seroit un jour annullé. Le Czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il étoit pere & se souvenant seulement qu'il étoit fondateur d'un Empire, que son fils pouvoit replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le Procès de ce Prince infortuné, sur quelques réticences, qu'on lui reprochoit dans l'aveu qu'on avoit d'abord exigé de lui.

On assembla des Evêques, des Abbés & des Professeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Testament, que ceux qui maudissent leur pere & leur mere doivent être mis à mort ; qu'à la vérité David avoit pardonné à son fils Absalon révolté contre lui, mais que Dieu n'avoit pas pardonné à Absalon. Tel fut leur avis, sans rien conclure ; mais c'étoit en effet signer un arrêt de mort. Alexis n'avoit à la vérité jamais maudit son pere ; il ne s'étoit point révolté comme Absalon ; il n'avoit point couché publiquement avec les Concubines du Roi ; il avoit voïagé sans la permission paternelle, & il avoit écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquoit seulement qu'il espéroit qu'on se souviendrait un jour de lui en Russie. Cependant de cent vingt-quatre Juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en

s'en trouva pas un qui ne conclut à la mort ; & ceux qui ne savoient pas écrire , firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe , que le Czar s'étoit fait traduire d'Espagnol en Russe le Procès criminel de Dom Carlos , ce Prince infortuné , que Philippes Second son pere avoit fait mettre dans une prison , où mourut cet héritier d'une grande Monarchie ; mais jamais il n'y eut de Procès fait à Dom Carlos , & jamais on n'a su la manière , soit violente , soit naturelle dont ce Prince mourut. Pierre , le plus despotique des Princes , n'avoit pas besoin d'exemple. Ce qui est certain , c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt , & que le Czar avoit à Moscow une des plus belles Apotiquaireries de l'Europe. Cependant il est probable que le Prince Alexis héritier de la plus vaste Monarchie du monde , condamné unanimement par les sujets de son pere , qui devoient être un jour les siens , put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange & si funeste. Le pere alla voir son fils expirant ; & on dit qu'il versa des larmes, *infelix! utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ses larmes , les rouës furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le Comte Lapuchin , frère de sa femme Ottokesa Lapuchin , qu'il avoit répudiée , & oncle du Prince Alexis. Le Confesseur du Prince eut aussi la

tête

tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux & de ses exploits, qui sembloient effacer l'excès de ses sévérités peut-être nécessaires. Il faisoit souvent des harangues à sa Cour & à son Conseil. Dans une de ses harangues, il leur dit qu'il avoit sacrifié son fils au salut de ses Etats.

Après la paix glorieuse, qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & Vibourg, les Etats de Russie lui déférèrent le nom de Grand, de Pere de la Patrie & d'Empereur. Ces Etats étoient représentés par le Sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du Comte de Kinski, Ministre de l'Empereur, de Mr. de Campredon Envoïé de France, des Ambassadeurs de Prusse & de Hollande; peu-à-peu les Princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux Souverains de Russie ce titre d'Empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les Ambassadeurs de France n'aient par tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la Mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un Héros: mais doit-il l'être parmi nous? Etoit-il comparable pour la valeur à nos Condés,

à nos Villars ; & pour les connoissances , pour l'esprit , pour les mœurs , à une foule d'hommes avec qui nous vivons ? Non : mais il étoit Roi , & Roi mal élevé ; & il a fait ce que peut-être mille Souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame , qui met un homme au-dessus des préjugés , & de tout ce qui l'environne & de tout ce qui l'a précédé ; c'est un Architecte , qui a bâti en brique & qui ailleurs eut bâti en marbre. S'il eut régné en France , il eut pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admiroit d'avoir yingt-cinq grands vaisseaux sur la Mer Baltique ; il en eut eu deux cent dans nos Ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg , qu'on juge ce qu'il eut fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus , c'est le peu d'espérance que devoit avoir le genre-humain , qu'il dût naître à Moscow un homme tel que le Czar Pierre. Il y avoit à parier un nombre égal à celui de tous les hommes , qui ont peuplé de tous les tems la Russie contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne seroit donné à aucun Russe ; & il y avoit encore à parier quinze millions , qui font le nombre des Russes d'aujourd'hui , contre un , que ce lot de la nature ne tomberoit pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons & de siècles avant que la nature fit naître celui qui devoit inventer la charuë

ruë & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On diroit que ces arts sont anciens chez eux ; il y a encore de vastes climats en Afrique où les hommes ont besoin d'un Czar Pierre. Il viendra peut-être dans des millions d'années ; car tout vient trop tard.





ESSAI
SUR
LE SIÈCLE
DE
LOUIS XIV.



CHAPITRE PREMIER.



En'est point la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité , non les actions d'un seul homme ; mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des Héros & des Politiques. Tous les Peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les Histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans

dans sa mémoire. Mais quiconque pense , & ce qui est encore plus rare , quiconque a du goût , ne compte que quatre siècles dans l'Histoire du Monde. Ces quatre âges heureux , sont ceux où les arts ont été perfectionnez , & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain , sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippes & d'Alexandre, ou celui des Péricles, des Démosthènes, des Aristotes, des Platons, des Appelles, des Phidias, des Praxiteles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre étoit barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième, est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples Citoïens faire ce que devoient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellèrent à Florence les arts, que les Turcs chassoient de la Grèce; c'étoit le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les sciences reprenoient une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avoient caractérisées du nom de *Sagesse*. Tout tendoit à la perfection: les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Tasses,

Tassés, les Aristotes fleurirent. La Gravure fut inventée, la belle Architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante; & la barbarie gothique, qui défiguroit l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvoient dans un terrain favorable, où ils fructifioient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénèrent trop vite.

François Premier encouragea des Savans; mais qui ne furent que savans; il eut des Architectes; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios; il voulut en vain établir des Ecoles de Peinture; les Peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques Epigrammes & quelques Contes libres composoient toute notre Poësie; Rabelais étoit notre seul Livre de Prose à la mode du tems de Henri II.

En un mot, les Italiens seuls avoient tout, si vous en exceptez la Musique, qui n'étoit encore qu'informe, & la Philosophie expérimentale, qui étoit inconnue par tout également.

Enfin, le quatrième siècle est celui qu'on nomme le Siècle de Louis XIV. & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la

perfection. Enrichi des découvertes des trois autres , il a plus fait en certain genre que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussez plus loin que sous les Médicis , sous les Augustes & les Alexandres ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine Philosophie n'a été connue que dans ce tems : & il est vrai de dire , qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de Richelieu , jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV. il s'est fait dans nos arts , dans nos esprits , dans nos mœurs , comme dans notre Gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avoit alors besoin cette nation spirituelle & profonde ; elle a porté le goût en Allemagne , les sciences en Moscovie ; elle a même ranimé l'Italie qui languissoit , & l'Europe a dû la politesse à Louis XIV.

Avant ce tems , les Italiens appelloient tous les Ultramontains du nom de barbares ; il faut avouer que les Français méritoient en quelque sorte cette injure. Nos peres joignoient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté gotique ; ils n'avoient presque aucun des arts aimables : ce qui prouve que les arts utiles étoient négligez ; car lorsqu'on a perfec-

tionné

tionné ce qui est nécessaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'est pas étonnant que la Peinture , la Sculpture , la Poësie , l'Eloquence , la Philosophie , fussent presque inconnues à une nation , qui aiant des Ports sur l'Océan & sur la Méditerranée , n'avoit pourtant point de flotte , qui aimant le luxe à l'excès , avoit à peine quelques Manufactures grossières.

Les Juifs , les Génois , les Vénitiens , les Portugais , les Fiamans , les Hollandais , les Anglais , firent tour-à-tour notre commerce , dont nous ignorions les principes. Louis XIII. à son avènement à la Couronne n'avoit pas un Vaisseau ; Paris ne contenoit pas quatre cens mille hommes , & n'étoit pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du Roïaume ressembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la Noblesse , cantonnée à la campagne dans des donjons entourez de fosses , opprimoit ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étoient presque impraticables ; les villes étoient sans police , l'Etat sans argent , & le Gouvernement presque toujours sans crédit parmi les Nations Etrangères.

On ne doit pas se dissimuler que depuis la décadence de la famille de Charlemagne la France avoit languï plus ou moins dans cette faiblesse , parce qu'elle n'avoit presque jamais jouï d'un bon Gouvernement.

Il faut pour qu'un Etat soit puissant , ou que le peuple ait une liberté fondée sur les Loix , ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippes - Auguste ; les Seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI. & les Rois , toujours occupez à soutenir leur autorité contre leurs vassaux , n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets , ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance Royale ; mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce , la navigation , les lettres , & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France , & tous périrent avec lui.

Henri le Grand vouloit retirer la France des calamitez & de la barbarie où trente ans de discorde l'avoient replongée ; quand il fut assassiné dans sa Capitale au milieu du peuple dont il alloit faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu , occupé d'abaisser la Maison d'Autriche , le Calvinisme , & les Grands , ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années , notre génie a été presque toujours rétréci sous un Gouverne-

vernement gothique , au milieu des divisions & des guerres civiles ; n'ayant ni Loix ni Coutumes fixes , changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier ; les Nobles sans discipline , ne connaissant que la guerre & l'oïiveté ; les Ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance , & les peuples sans industrie , croupissant dans leur misère.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part ni aux grandes découvertes , ni aux inventions admirables des autres Nations. L'Imprimerie , la Poudre , les Glaces , les Télescopes , le Compas de Proportion , la Machine Pneumatique , le vrai Système de l'Univers , ne leur appartiennent point ; ils faisoient des Tournois , pendant que les Portugais & les Espagnols découvroient & conquéroient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-Quint prodiguoit déjà en Europe les trésors du Mexique , avant que quelques sujets de François I. eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siècle , on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

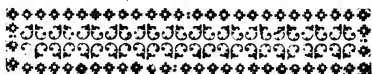
On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV. & l'on souhaite que la postérité de ce Monarque , & celle de ses Peuples , également animées d'une heureuse émulation , s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siècle ; on est obligé de laisser aux Annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits , qui ne serviroient qu'à détourner la vue de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches , les contremarches des armées , & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des Villes , prises & reprises par les armes , données & rendues par des Traitez ; mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité , & disparoissent pour ne laisser voir que les grands événemens , qui ont fixé la destinée des Empires ; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On tâchera sur-tout dans cet Essai de ne s'attacher qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems , à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes , à ce qui peut servir d'instruction , & conseiller l'amour de la vertu , des arts & de la patrie.

On essaiera de faire voir ce qu'étoient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de Louis XIV. ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son règne. On dira ce qui s'est passé de son tems au sujet de la Religion , qui aiant été donnée aux hommes comme la règle de la morale , devient trop souvent entre leurs mains un des grands objets de la politique. On parlera ensuite

suite de la vie privée de Louis XIV. de cette vie toujours égale , toujours décente , jusques dans les plaisirs , modèle de la conduite de tout homme en place. Le Gouvernement intérieur de son Roïaume , objet bien plus important , contiendra aussi quelques articles à part ; enfin on traitera du progrès des Arts & des Sciences , & de l'Histoire de l'esprit-humain , principal objet de cet Ouvrage.





D E S
ÉTATS CHRETIENS
DE L'EUROPE
A V A N T
L O U I S X I V .

IL y avoit déjà long-tems qu'on pouvoit regarder l'Europe Chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande République, partagée en plusieurs Etats ; les uns Monarchiques , les autres Mixtes ; ceux-ci Aristocratiques , ceux-là Populaires ; mais tous correspondant les uns avec les autres ; tous aiant un même fonds de Religion , quoique divisez en plusieurs Sectes ; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique , inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les Nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers , qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis ,
qu'el-

qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres Potentats, & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invasions, que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-Quint la balance penchoit trop du côté de la Maison d'Autriche. Cette Maison puissante étoit vers l'an 1630. maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Pais-Bas, le Milanais, le Roïaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étoient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul Chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France : il est à-peu-près de la

T 3 même

même étendue ; moins riche peut-être en argent ; mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La nation Allemande est gouvernée , peu s'en faut , comme l'étoit la France sous les premiers Rois Capétiens , qui étoient des Chefs souvent mal obéis ; de plusieurs grands vassaux , & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante Villes libres , & qu'on nomme Impériales , environ autant de Souverains Séculiers , près de quarante Princes Ecclésiastiques , soit Abbés , soit Evêques , neuf Electeurs , parmi lesquels on peut compter trois Rois ; enfin l'Empereur , chef de tous ces Potentats , composent ce grand Corps Germanique , que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre , qu'il y avoit autrefois de confusion dans le Gouvernement Français.

Chaque Membre de l'Empire a ses droits , ses privilèges , ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de Loix , souvent contestées , fait ce que l'on appelle en Allemagne , *l'Etude du Droit public* , pour laquelle la Nation Germanique est si renommée.

L'Empereur par lui-même ne seroit guères à la vérité plus puissant , ni plus riche qu'un Doge de Venise. L'Allemagne , partagée en Villes libres & en Principautez , ne laisse au Chef de tant d'Etats , que la prééminence avec d'extrêmes honneurs , sans domaine , sans argent ,

gent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité, aussi vaine que suprême, étoit devenue si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absolue cette République de Princes.

Deux Partis divisoient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne, & surtout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques plus ou moins soumis au Pape; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce Parti du nom général de Protestant, quoiqu'ils soient divisez en Luthériens, Calvinistes, & autres; qui tous se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maison de Brunswick, le Wurtemberg, suivent la Religion Luthérienne, qu'on nomme Evangelique. Toutes les Villes libres Impériales ont embrassé cette Secte, qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes répandus parmi les Luthé-
T. 6 riens;

riens , qui sont les plus forts , ne sont qu'un parti médiocre ; les Catholiques composent le reste de l'Empire , & aiant à leur tête la Maison d'Autriche , ils étoient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne , mais tous les Etats Chrétiens , saignoient encore des plaies qu'ils avoient reçues de tant de guerres de Religion , fureur particulière aux Chrétiens , ignorée des Idolâtres , & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de Points de Controverses qui n'aient causé une guerre civile , & les Nations Etrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgez mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619. l'Empereur Mathias étant mort sans enfans , le Parti Protestant se remua pour ôter l'Empire à la Maison d'Autriche & à la Communion Romaine ; mais Ferdinand Archiduc de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déjà Roi de Bohême & de Hongrie , par la démission de Mathias , & par le choix forcé que firent de lui ces deux Roïaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le Parti Protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux Monarque de la Chrétien-

Chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands Généraux, Valslein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la Maison d'Autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savoient choisir. Cette Puissance menaçoit déjà du joug, & les Protestans & les Catholiques : l'allarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donnent des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique sur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la Maison d'Autriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome & les cris de tous les Protestans, appellèrent enfin du fond de la Suède Gustave-Adolphe, le seul Roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de Héros, & le seul qui pût renverser la puissance Autrichienne.

L'arrivée de Gustave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631. contre le Général Tilly la bataille de Leipsik, si célèbre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce Roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand se vit en 1632. prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'Empire : son bonheur le sauva ; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen, au milieu de sa victoire,

toire, & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvoit détruire.

La politique de la Maison d'Autriche, qui avoit succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste; elle détacha les Princes les plus puissans de l'Empire de l'Alliance des Suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs Alliez & privées de leur Roi, furent battues à Norlingue; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toujours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II. mort dans ces conjonctures, laissa tous ses Etats à son fils Ferdinand III. qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son Cabinet: il régna pendant la Minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'étoit point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis; le luxe y étoit inconnu, & les commoditez de la vie étoient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686. par les Réfugiez Français, qui allèrent y établir leurs Manufactures. Ce pais fertile & peuplé manquoit de commerce & d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemands, les privoient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité Italienne cultivoit depuis tant d'années, & que l'industrie Française commençoit dès-lors à perfectionner. Les Allemands, riches chez eux,

eux , étoient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté , jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de Peuples différens , les mettoit à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir long - tems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre l'Empire. La différence du Gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque , & les Allemands pour la défense.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne gouvernée par la Branche aînée de la Maison d'Autriche , avoit imprimé , après la mort de Charles-Quint , plus de terreur que la Nation Germanique. Les Rois d'Espagne étoient incomparablement plus absolus & plus riches. Les Mines du Mexique & du Potosi sembloient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la Monarchie Universelle de notre Continent Chrétien , commencée par Charles-Quint , fut d'abord soutenu par Philippes II. Il voulut du fonds de l'Escurial asservir la Chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le Portugal. Il désola la France ; il menaça l'Angleterre ; mais plus propre peut-être à marchander de loin les esclaves , qu'à combattre de près ses enne-

ennemis , il n'ajouta aucune conquête à celle du Portugal ; il sacrifia de son aveu quinze cens millions , qui font aujourd'hui en 1745. plus de trois mille millions de notre monnoie pour asservir la France & pour regagner la Hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces Païs qu'il voulut dompter.

Philippe III. son fils , moins guerrier encore & moins sage , eut peu de vertus de Roi. La superstition , ce vice des ames faibles , ternit son règne & affaiblit la Monarchie Espagnole. Son Roïaume commençoit à s'épuiser d'habitans , par les nombreuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le Nouveau Monde ; & ce fut dans ces circonstances que ce Roi chassa de ses Etats plus de huit cens mille Maures , lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage , s'il est vrai que le nombre des sujets soit le vrai trésor des Rois ; l'Espagne fut presque déserte depuis ce tems. La fierté oisive des habitans laissa passer en d'autres mains les richesses du Nouveau Monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les Marchands de l'Europe. En vain une Loi sévère & presque toujours exécutée , ferme les Ports de l'Amérique Espagnole aux autres Nations ; les négocians de France , d'Angleterre , d'Italie chargent de leurs marchandises les gallions , en rapportent le principal avantage , & c'est pour eux que le Pérou & le Mexique ont été conquis.

La

La grandeur Espagnole ne fut donc plus sous Philippes III. qu'un vaste corps sans substance , qui avoit plus de réputation que de force.

Philippes IV. héritier de la faiblesse de son pere , perdit le Portugal par sa négligence , le Roussillon par la faiblesse de ses armes , & la Catalogne par l'abus du Despotisme. C'est ce même Roi , à qui le Comte Duc d'Olivarès, son Favori & son Ministre , fit prendre le nom de Grand à son avènement à la Couronne , peut-être pour l'exciter à mériter ce titre , dont il fut si indigne , que tout Roi qu'il étoit , personne n'osa le lui donner. De tels Rois ne pouvoient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos divisions & nos fautes leur donnoient quelques avantages , ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus , ils commandoient à des peuples que leurs privilèges mettoient en droit de mal servir ; les Castillans avoient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie. Les Arragonais dispuoient sans cesse leur liberté contre le Conseil Roïal , & les Catalans qui regardoient leurs Rois comme leurs ennemis , ne leur permettoient pas même de lever des Milices dans leurs Provinces. Ainsi ce beau Roïaume étoit alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans ; nulle industrie ne secon-
doit dans ces climats heureux , les présens de
la

la nature ; ni les soies de la Valence , ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille , n'étoient préparées par les mains Espagnoles. Les toiles fines étoient un luxe très-peu connu. Les Manufactures Flamandes , restes des monumens de la Maison de Bourgogne , fournissoient à Madrid ce que l'on connoissoit alors de magnificence. Les étoffes d'or & d'argent étoient descendues dans cette Monarchie , comme elles le seroient dans une République indigente qui craindroit de s'appauvrir. En effet , malgré les Mines du Nouveau Monde , l'Espagne étoit si pauvre , que le Ministère de Philippes IV. se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnoie de cuivre , à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le Maître du Mexique & du Pérou fit de la fausse-monnoie pour paier les Charges de l'Etat. On n'osoit , si on en croit le sage Gourville , imposer des taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois , ni les gens de la campagne , n'ayant presque point de meubles , n'auroient jamais pu être contraints à paier. Tel étoit l'état de l'Espagne , & cependant réunie avec l'Empire , elle mettoit un poids redoutable dans la balance de l'Europe.



DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenoit alors un Roïaume. Jean , Duc de Bragance , Prince qui passoit pour faible , avoit arraché cette Province à un Roi plus faible que lui ; les Portugais cultivoient par nécessité le commerce , que l'Espagne négligeoit par fierté ; ils venoient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641. contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées Victoires. Le Ministère Français , qui n'avoit contribué en rien à cet événement , en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi , celui de le voir attaqué par une Puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne , étendant son commerce & augmentant sa puissance , rappelle ici l'idée de la Hollande , qui jouissoit des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat des sept Provinces-Unies , pais stérile , mal sain , & presque submergé par la mer , étoit depuis environ un demi-siècle un exemple presque unique sur la terre de
ce

ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres , peu nombreux , bien moins aguerris que les moindres Milices Espagnoles , & qui n'étoient comptez encore pour rien dans l'Europe , résistèrent à toutes les forces de leur Maître & de leur Tyran Philippes II. éludèrent les desseins de plusieurs Princes , qui vouloient les secourir pour les asservir , & fondèrent une Puissance , que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avoit d'abord armez : la liberté avoit élevé leur courage , & les Princes de la Maison d'Orange en avoient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs Maîtres , ils établirent une forme de Gouvernement , qui conserve , autant qu'il est possible , l'égalité , le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce Gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu , dangereuse peut-être ailleurs , mais-là nécessaire , peuplèrent la Hollande d'une foule d'Etrangers , & sur-tout de Wallons , que l'Inquisition persécutoit dans leur patrie , & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La Religion Calviniste , dominant dans la Hollande servit encore à sa puissance. Ce païs , alors si pauvre , n'auroit pu ni suffire à la magnificence des Prélats , ni nourrir des Ordres Religieux ; & cette terre où il falloit des hommes.

mes, ne pouvoit admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avoit l'exemple de l'Angleterre, qui étoit d'un tiers plus peuplée, depuis que les Ministres des Autels jouissoient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étoient point ensevelies dans le célibat du Cloître.

Tandis que les Hollandois établissoient, les armes à la main, ce Gouvernement nouveau, ils le soutenoient par le négoce. Ils allèrent attaquer au fonds de l'Asie ces mêmes Maîtres, qui jouissoient alors des découvertes des Portugais; ils leur enlevèrent les Isles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La Compagnie des Indes Orientales, établie en 1602. gagnoit déjà près de trois cens pour cent en 1620. Ce gain augmentoit chaque année. Bien-tôt cette société de Marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'Isle de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie & le centre du commerce; dans laquelle résident cinq mille Chinois, & où abordent toutes les Nations de l'Univers. La Compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante pièces de canon, & mettre au moins vingt mille hommes sous les

les armes. Un simple Marchand, Gouverneur de cette Colonie, y paraît avec la pompe des plus grands Rois, sans que ce faste Asiatique corrompe la frugale simplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept Provinces.

Anvers, si long-tems florissante, & qui avoit englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommoditez de son Port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles Digues. Des canaux creusés dans toutes les villes furent revêtus de pierre; les rues devinrent de larges quais, ornez de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordèrent aux portes des particuliers, & les Etrangers ne se laissent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet Etat, d'une espèce si nouvelle, étoit depuis sa fondation attaché intimement à la France: l'intérêt les réunissoit; ils avoient les mêmes ennemis; Henri le Grand & Louis XIII avoient été ses Alliez & ses Protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre, beaucoup plus puissante, affectoit la souveraineté des Mers, & prétendoit mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais Charles I. qui régnoit depuis 1625. loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentoit le Sceptre échaper déjà de sa main; il avoit voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des Loix & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pere, honnête-homme; mais Monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le Trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la Minorité de Louis XIV. empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins; elle perdit sa considération avec son bonheur; son commerce fut interrompu; les autres Nations la crurent ensevelie sous ses ruïnes, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit, en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son Gouvernement, couvrit des qualitez d'un grand Roi tous les crimes d'un Usurpateur.

DE

D E R O M E.

Cette balance, que l'Angleterre s'étoit long-tems flâtée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essaïoit de la tenir par sa politique. L'Italie étoit divisée comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetez : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son País, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée ; mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les piés & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les País Catholiques les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la Monarchie Universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape à leur avènement, des Ambassades qu'on nomme d'*Obéissance*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de Protecteur. Le Pape donne des Bulles de
tous

tous les Evêchez, & s'exprime dans ses Bûlles, comme s'il conféroit ces Dignitez de sa seule puissance. Tous les Evêques Italiens, Espagnols, Flamands, & même quelques Français, se nomment Evêques, par la permission Divine, & par celle du Saint Siége. Il n'y a point de Roïaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à sa nomination; il en reçoit en tribut les revenus de la première année des Bénéfices Consistoriaux.

Les Religieux, dont les Chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume, qui fait tout & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des Loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain est un crime de Leze-Majesté dans un Laïque; c'est dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce Souverain Etranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur Patrie.

L'esprit éclairé, qui régne en France depuis

un siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons Livres écrits sur cette matière, sont des vrais services rendus aux Rois & aux Peuples, & un des grands changemens qui se soient faits par ce moyen dans nos mœurs sous Louis XIV. c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du Roi, avant que d'être serviteurs du Pape. La Jurisdiction, cette marque essentielle de la Souveraineté, est encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ses Libertez de l'Eglise Gallicane, souffre que l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes Ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa nièce, se faire relever de ses vœux, c'est à Rome (& non à son Evêque) qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardez par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres, comme les restes des droits les plus sacrez, sont soutenus avec un art admirable. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne sçut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les Papes sont
pres-

presque toujours des Italiens , blanchis dans les affaires , sans passions qui les aveuglent ; leur Conseil est composé de Cardinaux , qui leur ressemblent , & qui sont tous animez du même esprit. De ce Conseil émanent des ordres , qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embrasse en ce sens l'Univers ; & on peut dire ce que disoit autrefois un Etranger du Sénat de Rome : j'ai vû un Consistoire de Rois. La plûpart de nos Ecrivains se sont élevez avec raison contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sai si une autre Nation eût pû conserver si long-tems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre Cour les eut peut-être perdues , ou par sa fierté , ou par sa mollesse , ou par sa lenteur , ou par sa vivacité ; mais Rome , emploiant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse , a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-Quint , terrible à notre Roi Henri III. ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV. adroite avec Louis XIII. opposée ouvertement à Louis XIV. dans le tems qu'il fut à craindre , & souvent ennemie secrète des Empereurs , dont elle se défioit plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits , beaucoup de prétentions , encore plus de politique : voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne Puissance

fance, qui six siècles auparavant avoit voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Thiàre.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les Papes surent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des Roïaumes. Mais le Roi d'Espagne, possesseur de cet Etat, ne laissoit à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'Etat du Pape étoit dans une paix heureuse, qui n'avoit été altérée que par une petite guerre entre les Cardinaux Barberin, neveux du Pape Urbain VIII. & le Duc de Parme; guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur Gouvernement. Le Cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchoit à la tête de sa petite armée avec des Indulgences. La plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq cents hommes de chaque parti. La Forteresse de Piëgaia se rendit à discrétion dès qu'elle vit approcher l'artillerie; cette artillerie consistoit en deux co ulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'Histoire, plus de négociations que
s'il

s'il s'étoit agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissoit tout par des victoires.

Les autres Provinces d'Italie écoutoient des intérêts divers. Venise craignoit les Turcs & l'Empereur ; elle défendoit à peine ses Etats de Terre-Ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du Grand - Seigneur. Ce n'étoit plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent cinquante ans auparavant avoit excité la jalousie de tant de Rois. La sagesse de son Gouvernement subsistoit ; mais son grand commerce ancanti lui ôtoit presque toute sa force, & la ville de Venise étoit, par sa situation, incapable d'être domptée ; & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouïssoit de la tranquillité & de l'abondance sous le Gouvernement des Médicis ; les Lettres, les Arts, & la politesse, que les Médicis avoient fait naître, florissoient encore. Florence alors étoit en Italie ce qu'Athènes avoit été en Grece.

La Savoye, déchirée par une guerre civile & par les troupes Françaises & Espagnoles, s'étoit enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuoit en Italie à l'affai-

blissement de la puissance Autrichienne.

Les Suisses conservoient , comme aujourd'hui , leur liberté , sans chercher à opprimer personne. Ils vendoient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux ; ils étoient pauvres ; ils ignoroient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étoient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les Nations du Nord de l'Europe , la Pologne , la Suède , le Dannemark , la Moscovie , étoient comme les autres Puissances ; toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voïoit , comme aujourd'hui , dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Gots & des Francs , un Roi électif ; des Nobles partageans la puissance ; un peuple esclave , une faible infanterie , une cavalerie composée de Nobles : point de Villes fortifiées ; presque point de commerce. Ces Peuples étoient tantôt attaquez par les Suédois , ou par les Moscovites , & tantôt par les Turcs. Les Suédois , Nation plus libre encore par sa constitution , qui admet les Païsans mêmes dans les Etats-Généraux , mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne , furent victorieux presque par tout. Le Dannemark , autrefois formidable à la Suède , ne l'étoit plus à personne , la Moscovie n'étoit encore que barbare.

DES

DES TURCS.

Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avoient été sous les Selims , les Mahomets , & les Solimans ; la mollesse corrompoit le Sérail , sans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même-tems , & les plus Despotiques des Souverains , & les moins assurez de leur Trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau. Mustapha avoit été deux fois déposé. L'Empire Turc ébranlé par ces secousses , étoit encore attaqué par les Persans ; mais quand les Persans le laissoient respirer , & que les révolutions du Sérail étoient finies , cet Empire redevenoit formidable à la Chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boristhène jusqu'aux Etats de Venise , on voïoit la Moscovie , la Hongrie , la Grece , les Isles , tour-à-tour , en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1635. ils faisoient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étoient la situation , les forces , & l'intérêt des principales Nations Européennes , vers le tems de la mort du Roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède , à la Hollande , à la Savoye , au Portugal , & aiant pour elle

les vœux des autres Peuples demeurez dans l'inaction , soutenoit contre l'Empire & l'Espagne une guerre ruïneuse aux deux Partis , & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre étoit semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siècles entre les Princes Chrétiens , dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiez , & des Provinces ravagées , pour obtenir enfin quelques petites Villes frontières , dont la possession ne vaut jamais ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII. avoient pris le Roussillon ; les Catalans venoient de se donner à la France , protectrice de la liberté qu'ils défendoient contre leurs Rois ; mais ces succès n'avoient pas empêché les Ennemis de prendre Corbie en 1637. & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avoit chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le Cardinal de Richelieu , au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Autrichienne , avoit été réduit à taxer les portes cochères de Paris à fournir chacune un Laquais pour aller à la guerre , & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avoient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemands & n'en avoient pas moins essuïé.



MŒURS DU TEMS.

Les guerres avoient produit des Généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valftein, un Duc de Veimar, Piccolomini; Jean de Vert, le Maréchal de Guébriant, les Princes d'Orange, le Comte d'Harcourt. Des Ministres d'Etat ne s'étoient pas moins signalez. Le Chancelier Oxenstiern, le Comte Duc d'Oliva-rès; mais sur-tout le Cardinal Duc de Riche-lieu, avoient attiré sur eux l'attention de l'Eu-rope. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hom-mes d'Etat & de guerre célèbres; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'hom-me; il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les suc-cès de la fortune.

La guerre ne se faisoit pas comme nous l'a-vons vû faire du tems de Louis XIV. les ar-mées n'étoient pas si nombreuses; aucun Gé-néral, depuis le siège de Metz par Charles-Quint, ne s'étoit vû à la tête de cinquante mille hommes: on assiégoit & on défendoit les Places avec moins de canons qu'aujour-d'hui. L'Art des Fortifications étoit encore dans son enfance; les piques & les arquebuses étoient en usage; on n'avoit pas perdu l'habi-tude

tude des armes défensives ; il restoit encore des anciennes Loix des Nations , celle de déclarer la guerre par un Héraut. Louis XIII. fut le dernier qui observa cette coutume. Il envoya un Héraut-d'Armes à Bruxelles déclarer la guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'étoit plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant , le Cardinal de Savoye , Richelieu , la Valette , Sourdis Archevêque de Bordeaux , avoient endossé la cuirasse & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape Urbain VIII. fâché contre la France , fit dire au Cardinal de la Valette , qu'il le dépouilleroit du Cardinalat s'il ne quittoit les armes ; mais réuni avec la France , il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs , non moins Ministres de paix que les Ecclésiastiques , ne faisoient nulle difficulté de servir dans les armées des Puissances Alliées auprès desquelles ils étoient employés. Charnacé Envoyé de France en Hollande , y commandoit un régiment en 1637. & depuis même l'Ambassadeur d'Estrade fut Colonel à leur service.

La France n'avoit en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs sur pié. La Marine anéantie depuis des siècles , rétablie un peu par le Cardinal de Richelieu , fut ruinée sous Mazarin.

zarin. Louis XIII. n'avoit qu'environ trente millions réels de revenus ; mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc ; ces trente millions venoient à environ cinquante-sept millions de ce tems , où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales ; valeur numéraire exorbitante , & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce , généralement répandu aujourd'hui , étoit en très-peu de mains ; la police du Roïaume étoit entièrement négligée ; preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de Richelieu , occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'Etat , avoit commencé à rendre la France formidable au-dehors , sans avoir encore pû la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étoient ni réparez , ni gardez ; les brigands les infestoient ; les rues de Paris étroites , mal pavées , & couvertes d'immondices dégoutantes , étoient remplies de voleurs. On voit par les Registres du Parlement , que le Guet de cette Ville étoit réduit alors à quarante-cinq hommes mal payez , & qui même ne servoient pas.

Depuis la mort de François II. la France avoit été toujours ou déchirée par des guerres civiles , ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avoit été porté d'une manière paisible

& volontaire. Les Seigneurs avoient été élevez dans les conspirations ; c'étoit l'art de la Cour , comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avoit passé de la Cour jusqu'aux moindres Villes , & possédoit toutes les Communautés du Roïaume ; on se disputoit tout , parce qu'il n'y avoit rien de réglé : il n'y avoit pas jusqu'aux Paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains ; les Processions se battoient les unes contre les autres , pour l'honneur de leurs bannières. On avoit vû souvent les Chanoines de Nôtre-Dame aux prises avec ceux de la Sainte-Chapelle ; le Parlement & la Chambre-des-Comptes s'étoient battus pour le pas , dans l'Eglise de Nôtre-Dame , le jour que Louis XIII. mit son Roïaume sous la protection de la Vierge.

Presque toutes les Communautés du Roïaume étoient armées ; presque tous les particuliers respiroient la fureur du duël. Cette barbarie gothique , autorisée autrefois par les Rois même , & devenuë le caractère de la Nation , contribuoit encore autant que les guerres civiles & étrangères , à dépeupler le país. Ce n'est pas trop dire , que dans le cours de vingt années , dont dix avoient été troublées par la guerre , il étoit mort plus de Français de la main des Français mêmes , que de celle des ennemis.

On

On ne dira rien ici de la manière dont les Arts & les Sciences étoient cultivez , on trouvera cette partie de l'Histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la Nation Française étoit plongée dans l'ignorance , sans excepter ceux qui croient n'être point Peuple.

On consultoit les Astrologues, & on y croïoit. Tous les Mémoires de ces tems - là , à commencer par l'Histoire du Président de Thou , sont remplis de Prédiction. Le grave & sévère Duc de Sully , rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV. Cette crédulité , la marque la plus infailible de l'ignorance , étoit si accréditée , qu'on eut soin de tenir un Astrologue caché près de la chambre de la Reine Anne d'Autriche , au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine , & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé Vittorio Siri , Auteur contemporain , très-instruit ; c'est que Louis XIII. eut dès son enfance le surnom de Juste , parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

La même faiblesse , qui mettoit en vogue cette chimère absurde de l'Astrologie-Judiciaire , faisoit croire aux possessions & aux sortilèges : on en faisoit un point de Religion ; l'on ne voïoit que des Prêtres qui conjuroient des Démon. Les Tribunaux , composez de Magis-

gistrats , qui devoient être plus éclairés que le vulgaire , étoient occupez à juger des forciers. On reprochera toujourns à la mémoire du Cardinal de Richelieu la mort de ce fameux Curé de Loudun*, Urbain Grandier , condamné au feu comme Magicien par une Commission du Conseil.* On s'indigne , que le Ministre & les Juges aient eu la faiblesse de croire aux Diables de Loudun , ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flâmes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité , que la Maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grève comme forcrière , & que le Conseiller Courtin , interrogeant cette femme infortunée , lui demanda de quel sortilège elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis ; que la Maréchale lui répondit : *Je me suis servie du pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les esprits faibles ;* & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'Arrêt de sa mort.

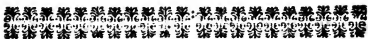
On voit encore dans une copie de quelques Registres du Châtelet , un Procès commencé en 1601, au sujet d'un cheval, qu'un Maître industrieux avoit dressé à-peu-près de la manière dont nous avons vû des exemples à la Foire ; on vouloit faire brûler & le Maître & le cheval , comme forciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle , qui précéda celui de Louis XIV.

Ce

Ce défaut de lumières dans tous les Ordres de l'Etat , fomentoit chez les plus honnêtes-gens des pratiques superstitieuses , qui deshonorioient la Religion. Les Calvinistes , confondant avec le culte raisonnable des Catholiques les abus qu'on faisoit de ce culte , n'en étoient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposoient à nos superstitions populaires , souvent remplies de débauches , une dureté farouche & des mœurs féroces , caractères de presque tous les Réformateurs ; ainsi l'esprit de parti déchiroit & avilissoit la France ; & l'esprit de société , qui rend aujourd'hui cette Nation si célèbre & si aimable , étoit absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblassent pour se communiquer leurs lumières ; point d'Académies , point de Théâtres. Enfin , les Mœurs , les Loix , les Arts , la Société , la Religion , la Paix & la guerre , n'avoient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le Siècle de Louis XIV.





CHAPITRE II.

*Minorité de LOUIS XIV. Victoires
des Français sous le Grand Condé ;
alors Duc d'Enguien.*

28.
Août
1643.

LE Cardinal de Richelieu, & Louis XIII. venoient de mourir ; l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avoient laissé aux Français, alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du Ministère, & peu de respect pour le Trône. Louis XIII. par son Testament établissoit un Conseil de Régence. Ce Monarque, mal obéi pendant sa vie, se flâta de l'être mieux après sa mort ; mais la première démarche de sa veuve Anne d'Autriche, fut de faire annuler les volontés de son mari, par un Arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps, long-tems opposé à la Cour, & qui avoit à peine conservé sous Louis la liberté de faire des remontrances, cassa le Testament de son Roi, avec la même facilité qu'il auroit jugé la cause d'un Citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette Compagnie pour avoir la Régence illimitée ; parce que Marie de Médicis s'étoit servie du même Tribunal après la mort d'Henri IV. & Marie de Médicis avoit donné cet exemple ; parce que toute

te

té autre vòie eût été longue & incertaine , que le Parlement entouré de ses gardes ne pouvoit résister à ses volontés , & qu'un Arrêt rendu au Parlement & par les Pairs , sembloit assurer un droit incontestable.*

L'usage qui donne la Régence aux meres des Rois , parut donc alors aux Français une Loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la Couronne. Le Parlement de Paris aiant décidé deux fois cette question ; c'est-à-dire , aiant seul déclaré par des Arrêts ce droit des meres , parut en effet avoir donné la Régence ; il se regarda , non sans quelque vraisemblance , comme le Tuteur des Rois , & chaque Conseiller crut être une partie de la Souveraineté.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Espagne Philippes IV. son frère , qu'elle aimoit. Il est difficile de dire précisément , pourquoi l'on faisoit cette guerre ; on ne demandoit rien à l'Espagne , pas même la Navarre , qui auroit dû être le patrimoine des Rois de France.. On se battoit

* Riencourt dans son Histoire de Louis XIV. a si peu de sens , qu'il dit que le Testament de Louis XIII. fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet Ecrivain , c'est qu'en effet Louis XIII. avoit déclaré la Reine Régente ; ce qui fut confirmé : mais il avoit limité son autorité , ce qui fut cassé.

battoit depuis 1635. parce que le Cardinal de Richelieu l'avoit voulu. La France & la Suède attaquoient aussi l'Empereur ; mais vers ce tems-là le sort de la guerre étoit du côté de la Flandres ; les troupes Espagnoles sortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes , sous la conduite d'un vieux Général expérimenté, nommé Dom Francisco de Mello. Ils vinrent ravager les frontières de Champagne : ils attaquèrent Rocroy , & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de Paris , comme ils avoient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII. la faiblesse d'une Minorité relevoient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur opposoit qu'une armée inférieure en nombre , commandée par un jeune homme de 21. an , leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience , qu'ils méprisoient , étoit Louis de Bourbon alors Duc d'Enguien , connu depuis sous le nom du Grand Condé. La plupart des Grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince étoit né Général ; l'art de la guerre sembloit en lui un instinct naturel ; il n'y avoit en Europe que lui & le Suédois Torstenfon , qui eussent eu à vingt ans ce génie , qui peut se passer de l'expérience.

Le Duc d'Enguien avoit reçu avec la nouvelle de la mort de Louis XIII. l'ordre de ne point ha-

zader

zarder de bataille. Le Maréchal de l'Hôpital, qui lui avoit été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondoit par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion Maréchal-de-Camp, digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On remarque, que le Prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Alexandre: il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voioit à la fois le danger & la ressource, par son activité exemte de trouble, qui le portoit à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvroit avec une agilité, que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers.

Espa.

Espagnols se jettoient à ses genoux pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avoit pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de Fuentes, qui commandoit cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit *qu'il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu.*

Le respect qu'on avoit encor en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti, & l'on commença à faire cas des armées Françaises, qui n'avoient point depuis cent ans gagné de bataille si mémorable ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François I. sur les Suisses, avoit été l'ouvrage des bandes Noires Allemandes, autant que des troupes Françaises.

Les journées de Pavie & de St. Quentin étoient encor des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV. avoit eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre Nation. Sous Louis XIII. le Maréchal de Guébriant avoit eu de petits succès ; mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les Etats, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avoient été données en ce tems que par Gustave Adolphe.

Cette journée de Rocroy devint l'époque de
la

la gloire Française, & de celle de Condé : il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siège de Thionville, que le Cardinal de Richelieu n'avoit pas osé hasarder ; & ses Couriers revenus, trouvèrent tout préparé pour cette expédition.

Le Prince de Condé passa à travers le Pais ennemi, trompa la vigilance du Général Beck, ^{31. Août 1643.} & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le siège devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le rhin aux Allemands ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avoient essuies sur ces frontieres après la mort du Maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le Général Mercy sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. Condé avoit sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un étoit le Maréchal de Grammont, & l'autre ce Vicomte de Turenne, qui passoit déjà pour un des plus habiles Capitaines de son tems, & qu'on osoit comparer au Maréchal de Guébriant.

Ce fut avec eux qu'il attaqua le camp de Mercy, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le Duc d'Enguien jeta son Bâton de Commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conty. Il falloit peut-être des actions aussi hardies

dies pour mener les troupes à des attaques difficiles. Cette bataille de Fribourg , plus meurtrière que décisive , fut comptée pour la seconde victoire de ce Prince. Mercy décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus , furent la preuve & le fruit de la victoire.

3.
Août
1645.

L'année suivante il livra bataille à Altenen dans les plaines de Norlingue. Grammont & Turenne commandoient encor sous ses ordres. Mercy & Glene étoient à la tête de l'armée Allemande. La victoire des Français fut plus complete , & non moins sanglante qu'à Fribourg. Le Maréchal de Grammont fut fait prisonnier ; mais Glene fut pris , & Mercy fut tué. Ce Général compté entre les plus grands Capitaines , fut enterré dans le champ de bataille , & on mit sur sa tombe cette Inscription Latine : *Sta , Viator , Heroëm calcas*. Arrête , voyageur , tu foule aux piés un Héros.

7.02.
1646.

Le Prince assiégea ensuite Dunkerque à la vuë de l'armée Espagnole , & il fut le premier qui donna cette Place à la France.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la Cour , le faisoient craindre du Ministère autant que des Ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire , & on l'envoia en Catalogne avec de mauvaises troupes mal païées ; il assiégea Lérida , & fut obligé de lever le siège. On l'accu-

se

se dans quelques livres de fanfaronade , pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ¹⁶¹⁷ ne savoit pas que c'étoit l'usage en Espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeler Condé en Flandres. L'Archiduc Léopold , frère de l'Empereur , assiégeoit Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avoient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'Archiduc. C'étoit pour la troisième fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis , souvenez-vous de Rocroy , de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même le Maréchal de Grammont, qui plioit avec l'aile gauche ; il prit le ^{20. Août 1648} Général Beck. L'Archiduc se sauva à peine avec le Comte de Fuenfaldagne. Les Impériaux & le Espagnols , qui composoient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux , trente-huit pièces de canons ; ce qui étoit alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes , le reste déserta , & l'Archiduc demeura sans armée.

Tandis que le Prince de Condé * comptoit ¹⁶⁴⁸ ainsi les années de sa jeunesse par des victoires , & que le Duc d'Orléans frère de Louis XIII,

* Son pere mort en 1646.

XIII. avoit aussi soutenu la réputation d'un fils
 d'Henri IV. & celle de la France, par la pri-
 se de Gravelines, par celle de Courtrai & de
 Mardix ; le Vicomte de Turenne avoit pris
 Landau, il avoit chassé les Espagnols de Trêve,
 & rétabli l'Eledeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de La-
 vingen, celle de Sommerhausen, & contraignit
 le Duc de Bavière à sortir de ses Etats à l'âge de
 près de 80. ans.

Le Comte de Harcourt prit Balagnier, &
 battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Por-
 tolongone.

Vingt-vaissaux & vingt galères de France,
 qui composoient presque toute la Marine, ré-
 tablie par Richelieu, battirent la flotte Espagno-
 le sur la côte d'Italie.

Ce n'étoit pas tout, les armes Françaises
 avoient encore envahi la Lorraine sur le Duc
 Charles IV. Prince guerrier ; mais inconstant,
 imprudent & malheureux, qui se vit à la fois
 dépouillé de son Etat par la France, & retenu
 prisonnier par les Espagnols.

Les Alliez de la France pressoient la Puissan-
 ce Autrichienne au Midy & au Nord.

Le Duc d'Albuquerque, Général des Portu-
 gais, gagna contre l'Espagne la bataille de Ba-
 dajox.

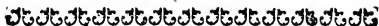
Forstenfon défit les Impériaux près de Ta-
 bor, & remporta une victoire complète.

Le

Le Prince d'Orange , à la tête des Hollan- Son nom.
daïs , pénétra jusques dans le Brabant.

Le Roi d'Espagne , battu de tous côtez ,
voïoit le Roussillon & la Catalogne entre les
mains des Français. Naples révoltée contre 1647.
lui , venoit de se donner au Duc de Guise ,
dernier Prince de cette Branche de la Maison ,
si féconde en hommes illustres & dangereux.
Celui - ci qui ne passa que pour un aventurier
audacieux , parce qu'il ne réussit pas , avoit
eu du moins la gloire d'aborder seul dans une
barque au milieu de la flotte d'Espagne , & de
défendre Naples , sans autre secours que son
courage.

A voir tant de malheurs qui fendoient sur
la Maison d'Autriche , tant de victoires accu-
mulées par les Français , & secondées des suc-
cès de leurs Alliez , on croiroit que Vienne
& Madrid n'attendoient que le moment d'ou-
vrir leurs portes , & que l'Empereur & le Roi
d'Espagne étoient presque sans Etats ; cepen-
dant cinq années de gloire à peine traversées
par quelque revers , ne produisirent que très-
peu d'avantages réels , beaucoup de sang ré-
pandu , & nulle révolution. S'il y en eut une
à craindre , ce fut pour la France ; elle tou-
choit à sa ruïne au milieu de ces prospéritez
apparentes.



C H A P I T R E III.

Guerre Civile.

LA Reine Anne d'Autriche , Régente absolue , avoit fait du Cardinal Mazarin , le maître de la France , & le sien. Il avoit sur elle cet empire , qu'un homme adroit devoit avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée , & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

Que cette Reine ait été déterminée à ce choix par son cœur ou par la politique , c'est ce qu'on n'a jamais sçu , & ce que les plus clair-voïans tâchèrent en vain de démêler. Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudroit avoir vécu long - tems avec un Ministre pour peindre son caractère , pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avoit dans l'esprit , à quel point il étoit ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'étoit Mazarin , on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur , autant de simplicité que Richelieu avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des Gardes & de marcher avec un faste Roïal , il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité

bilité & même de la mollesse par tout où son Prédécesseur avoit fait paroître une fierté inflexible. La Reine vouloit faire aimer la Régence & sa personne, de la Cour & des Peuples, & elle y réussissoit. Gaston, Duc d'Orléans, frère de Louis XIII. & le Prince de Condé, appuioient son pouvoir, & n'avoient d'émulation que pour servir l'Etat.

Il falloit des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empire; on en établit quelques-uns, bien modérez sans doute en comparaison de ce que nous avons païé depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la Monarchie.

Le Parlement, en possession de vérifier les 1647. Edits de ces Taxes, s'oposa vivement à l'Edit du Tarif; il aquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le Ministère.

Enfin, douze charges de Maîtres des Requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des Compagnies Supérieures retenus, soulevèrent toute la Robe, & avec la Robe tout Paris; ce qui feroit à peine aujourd'hui dans le Roïaume la matière d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, Conseiller - Clerc de la Grand'-Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avoit d'autre mérite que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour, aiant été arrêté, le peuple

en montra plus de douleur que la mort d'un bon Roi n'en a jamais causée. On vit renouveler les Barricades de la Ligue ; le feu de la sédition parut allumé dans un instant , & difficile à éteindre. Il fut attisé par la main du Coadjuteur , depuis Cardinal de Retz. C'est le premier Evêque qui ait fait une guerre civile sans avoir la Religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses Mémoires écrits avec un air de grandeur , une impétuosité de génie , & une inégalité , qui sont l'image de sa conduite. C'étoit un homme qui du sein de la débauche , & languissant encore des suites qu'elle entraîne , prêchoit le peuple , & s'en faisoit idolâtrer. Il respiroit la faction & les complots ; il avoit été à l'âge de 23. ans l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu : il fut l'auteur des Barricades ; il précipita le Parlement dans les cabales , & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant , c'est que le Parlement entraîné par lui , leva l'étendard contre la Cour avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis long - tems étoit regardée bien différemment par la Cour & par le Peuple. Si l'on en croïoit la voix de tous les Ministres & de la Cour , le Parlement de Paris étoit une Cour de Justice , faite pour juger les causes des Citoïens : il tenoit cette prérogative de la seule volonté des Rois ; il n'avoit sur les autres

autres Parlemens du Roïaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'étoit la Cour des Pairs que parce que la Cour résidoit à Paris : il n'avoit pas plus de droit de faire des remontrances que les autres Corps, & ce droit étoit encore une pure grace : il avoit succédé à ces Parlemens qui représentoient autrefois la Nation Française ; mais il n'avoit de ces anciennes Assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les Etats-Généraux étoient substitués à la place des Assemblées de la Nation, & le Parlement de Paris ne ressembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois, qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom étoit le prétexte des prétentions ambitieuses d'une Compagnie d'hommes de Loi, qui tous, pour avoir acheté leurs Offices de Robe, pensoient tenir la place des Conquérans des Gaules, & des Seigneurs des Fiefs de la Couronne. Ce Corps en tous les tems avoit abusé du pouvoir que s'arroe nécessairement un premier Tribunal, toujours subsistant dans une Capitale. Il avoit osé donner un Arrêt contre Charles VII. & le bannir du Roïaume : il avoit commencé un procès criminel contre Henri III. il avoit en tous les tems résisté, autant qu'il l'avoit pû, à

ses Souverains ; & dans cette Minorité de Louis XIV. sous le plus doux des Gouvernemens , & sous la plus indulgente des Reines , il vouloit faire la guerre civile à son Prince , à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenoit alors son Roi prisonnier , & qui lui fit trancher la tête. Tels étoient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les Citoïens de Paris , & tout ce qui tenoit à la Robe , voïoient dans le Parlement un Corps auguste , qui avoit rendu la Justice avec une intégrité respectable , qui n'aimoit que le bien de l'Etat , & qui l'aimoit au péril de sa fortune , qui bornoit son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des Favoris , qui marchoit d'un pas égal entre le Roi & le Peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir , on lui supposoit les droits les plus sacrés , & le pouvoir le plus incontestable , quand on le voïoit soutenir la cause du Peuple contre des Ministres détestés ; on l'appelloit *le Pere de l'Etat* , & on faisoit peu de différence entre le droit qui donne la Couronne aux Rois , & celui qui donnoit au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste étoit impossible à trouver ; car enfin il n'y avoit de Loi bien reconnüe , que celle de l'occasion & du tems. Sous un Gouvernement rigoureux
le

le Parlement n'étoit rien : il étoit tout sous un Roi faible , & l'on pouvoit lui appliquer ce que dit Mr. de Guimené , quand cette Compagnie se plaignit sous Louis XIII. d'avoir été précédée par les Députés de la Noblesse. *Messieurs , vous prendrez bien revanche dans la Minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles , & copier des livres pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans , & aujourd'hui presque oubliés : mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la Nation , & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles , que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes , uniquement pour le maintien de la Paix ; un Archevêque & un Parlement de Paris aiant commencé les troubles , le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvoit paraître en public sans être outragée ; on ne l'appelloit que *Dame Anne* ; & si on y ajoutoit quelque titre , c'étoit un opprobre. Le peuple lui reprochoit avec fureur de sacrifier l'Etat à son amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avoit de plus insupportable , elle entendoit de tous côtes ces Chançons & ces Vaudevilles , monumens de plaisanterie & de malignité , qui sembloient devoir éterniser le doute où l'on étoit de sa vertu.

6.
J. M. V.
1649.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans, son Ministre, le Duc d'Orléans, frère de Louis XIII. le Grand Condé lui-même, & alla à St. Germain; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la Couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire. Les Pages de sa Chambre furent congédiés, parce qu'on n'avoit pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV. fille de Henry le Grand, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y étoit réduite aux dernières extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV. resloit au lit n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enivré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes Royales.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le Prince de Condé de servir de Protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés: il fut flâté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croïoit ingrate, contre la Fronde qui recherchoit son appui. Le Parlement eut donc le Grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de Conty, frère du Grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égalier; le Duc de Longueville, le Duc de Beaufort, le Duc de Bouillon, animez par l'esprit remuant du Coadjuteur & aides de nouveaux
tés,

tés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement; vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avoit pas. Chacun se taxa pour lever des troupes: il y avoit vingt Conseillers pourvus de Charges nouvelles créées par le Cardinal de Richelieu. Leurs Confrères, par une petitesse d'esprit, dont toute société est susceptible, sembloient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu; ils les accabloient de dégoûts, & ne les regardoient pas comme Membres du Parlement: il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs Confrères.

La Grand'-Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avoient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'alloit pas à cent mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la Patrie. On leva douze mille hommes par Arrêt du Parlement: chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appelée *la Cavalerie des Portes Cochères*. Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit le régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur étoit Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France , de Grand Condé , de capitale du Roïaume , cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savoit pourquoi on étoit en armes. Le Prince de Condé assiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortoient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étoient le sujet de plaisanteries des gens du métier. Ils suivoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée Roïale. Tout se tournoit en raillerie ; le régiment de *Corinthe* aiant été battu par un petit parti , on appella cet échec , *la première aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers , qui avoient fourni chacun quinze mille livres , n'eurent d'autres honneurs , que d'être appelez les *Quinze-vingts*.

Le Duc de Beaufort , l'Idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever , Prince populaire , mais d'un esprit borné , étoit publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la Fronde même. On ne parloit jamais de lui , que sous le nom de Roi des Halles. Les troupes Parisiennes , qui sortoient de Paris & qui revenoient toujours battues , étoient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparoit tous ces petits échecs que par des Couplets & des Epigrammes. Les cabarêts , & les autres maisons de débauche , étoient les tentes où l'on tenoit les Conseils de Guerre , au milieu

lieu des plaifanteries , des chanfons , & de la gaieté la plus diffolue. La licence étoit fi effrenée , qu'une nuit les principaux Officiers de la Fronde aiant rencontré le St. Sacrement qu'on portoit dans les rues à un homme qu'on foupçonnoit d'être Mazarin , reconduifirent les Prêtres à coups de plat d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur , Archevêque de Paris , venir prendre féance au Parlement avec un poignard dans la poche , dont on appercevoit la poignée , & on crioit : *Voilà le Bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles , la Noblefle s'affembla en Corps aux Anguftins , nomma des Syndics , tint publiquement des féances réglées. On eût crû que c'étoit pour réformer l'Etat & pour affembler les Etats-Généraux. C'étoit uniquement pour un tabouret , que la Reine avoit accordé à Madame de Pons ; peut-être n'y a-t'il jamais eu une preuve plus fenfible de la légèreté des efprits qu'on reprochoit alors aux François.

Les difcordes civiles qui defoloient l'Angleterre , précifément en même-tems , fervent bien à faire voir les caractères des deux Nations. Les Anglois avoient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raifonnée : ils donnoient de fanglantes batailles ; le fer decidoit tout ; les échaffauts étoient drefsez pour les vaincus ; leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour-de-

Justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochoit d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de Justice que si on avoit condamné un Citoïen criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fut ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitoient dans les séditions, par caprice & en riant; les femmes étoient à la tête des Factions, l'amour faisoit & rompoit les Cabales. La Duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandoit pour le Roi. Turenne n'y réussit pas: il quitta en fugitif l'armée dont il étoit Général, pour plaire à une femme qui se moquoit de sa passion: il devint de Général du Roi de France, Lieutenant de Dom Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Rétel par les troupes Roïales. On connaît ce Billet du Maréchal d'Hoquincourt à la Duchesse de Montbazon. *Peronne est à la belle des belles.* On fait ces Vers du Duc de la Rochefoucault pour la Duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vue:

Pour

Pour mériter son cœur , pour plaire à ses beaux yeux ,

J'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurois faite aux Dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le Prince de Condé ayant ramené dans Paris la Cour triomphante , se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services , il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule , à braver la Reine & à insulter un Gouvernement qu'il dédaignoit. Il écrivit , à ce qu'on prétend , au Cardinal , à *l'illustrissimo Signor Faquino*. * Il lui dit un jour , *adieu Mars*. Il encouragea un Marquis de Jarlay à faire une déclaration d'amour à la Reine , & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le Prince de Conty son frère , & le Duc de Longueville , qui abandonnèrent le parti de la Fronde.

Le Coadjuteur , qui s'étoit déclaré l'implacable ennemi du Ministère , se réunit secrètement avec la Cour pour avoir un Chapeau de Cardi-

* Mot cruel au Premier Ministre , que son frère appelloit *Coglione*.

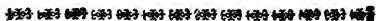
1e 18.
Janv.
1650.

Cardinal, & il sacrifia le Prince de Condé au ressentiment du Ministre. Enfin, ce Prince, qui avoit défendu l'Etat contre les Ennemis, & la Cour contre les Révoltez; Condé, au comble de la gloire, s'étant toujours conduit en Héros, & jamais en homme habile, se vit arrêté prisonnier avec le Prince de Conty & le Duc de Longueville. Il eût pu gouverner l'Etat, s'il avoit seulement voulu plaire; mais il se contentoit d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avoit fait des Barricades pour un Conseiller-Clerc presque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au Donjon de Vincennes le Défenseur & le Héros de la France.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avoient vendu le Grand Condé & les Princes à la vengeance timide de Mazarin, forcèrent la Reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du Roïaume son Premier Ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avoit tant hai. Sa presence renouvela les cabales & les dissensions.

Le Roïaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le Gouvernement ne prit jamais que des conseils faibles & incertains : il sembloit devoir succomber : mais les Révoltés furent toujours desunis, & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du Prince de Condé, suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple :
il

Il osa en même-tems servir la Reine, en tenant tête à ce Prince, & l'outrager, en la forçant d'éloigner le Cardinal Mazarin, qui se retira à Cologne. La Reine par une contradiction trop ordinaire aux Gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'Auteur des Barricades, qui avoit contraint la Famille Roïale à sortir de la capitale & à l'assiéger.



CHAPITRE IV.

*Suite de la Guerre Civile, jusqu'à la fin
de la Rebellion en 1554.*

ENfin Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avoit voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'auroit dû jamais faire, s'il avoit été Citoyen. Il part de Paris, il va soulever la Guyennè, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France le secours des Espagnois, dont il avoit été le fleau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le dérèglement, qui déterminoit toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un Courier de Paris, avec des propositions.

propositions qui devoient l'engager au retour & à la paix. Le Courier se trompa, & au lieu d'aller à Angerville, où étoit le Prince, il alla à *Angerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avoit reçue plutôt, il auroit accepté les propositions de paix; mais puisqu'il étoit déjà assez loin de Paris, ce n'étoit pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un Courier, & le pur caprice de ce Prince, replongea la France dans la guerre civile.

Déc.
1651. Alors le Cardinal Mazarin, qui du fond de son exil à Cologne avoit gouverné la Cour, rentra dans le Roïaume, moins en Ministre, qui revenoit reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettoit en possession de ses Etats; il étoit conduit par une petite armée de sept mille hommes levez à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du Roïaume, qu'il s'étoit approprié.

On fait dire au Roi dans une Déclaration de ce tems-là, que le Cardinal avoit en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa première sortie du Roïaume, Mazarin s'étoit trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal d'Hocquincourt. Tous les Officiers portoient des écharpes vertes; c'étoit la couleur des livrées du Cardinal. Chaque Parti avoit alors son écharpe. La blanche étoit celle du Roi, l'isabelle celle

celle du Prince de Condé. Il étoit étonnant que le Cardinal Mazarin , qui avoit jusques alors affecté tant de modestie , eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée , comme s'il avoit un parti différent de celui de son Maître ; mais il ne put résister à cette vanité. La Reine l'approuva. Le Roi , déjà majeur , & son frère , vinrent au-devant lui.

Aux premières nouvelles de son retour ; Gaston d'Orléans , frère de Louis XIII. qui avoit demandé l'éloignement du Cardinal , leva des troupes dans Paris , sans trop savoir à quoi elles seroient employées. Le Parlement renouvela ses Arrêts ; il proscrivit Mazarin , & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les Registres , quel étoit le prix d'une tête ennemie du Roïaume. On trouva que sous Charles IX. on avoit promis par Arrêt cinquante mille écus à celui qui représenteroit l'Amiral Coligny mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en règle , en mettant ce même prix à l'assassinat d'un Cardinal Premier Ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus , qui après tout n'eussent point été païez. Chez une autre Nation & dans un autre tems , un tel Arrêt eut trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny , beaux esprits , qui portoient la gaïeté dans les tumultes de ces troubles , firent
-affi-

afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperoit le nez au Cardinal , tant pour une oreille , tant pour un œil , tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le Cardinal , de son côté , n'emploïoit contre ses ennemis, ni le poison , ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de Partis & de tant de haines , on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les Chefs de Partis furent peu cruels , & les Peuples peu furieux ; car ce n'étoit pas une guerre de Religion.

Déc.
26/1.

- L'esprit de vertige qui régnoit en ce tems , posséda si bien tout le Corps du Parlement de Paris , qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquoit , il rendit un Arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devoient se transporter sur la frontière pour informer contre l'armée du Cardinal Mazarin ; c'est-à-dire , contre l'armée Roïale.

Deux Conseillers furent assez imprudens pour aller , avec quelques païsans , faire rompre les ponts par où le Cardinal devoit passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du Roi , relâchez avec indulgence , & moquez de tous les Partis.

Précisément dans le tems que cette Compagnie s'abandonnoit à ces extrémités contre le Ministre du Roi , elle déclaroit criminel de Leze-Majesté le Prince de Condé , qui n'étoit
armé

armé que contre ce Ministre ; & par un renversement d'esprit , que toutes les démarches précédentes rendent croïables , elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaston Duc d'Orléans , marcheroient contre Mazarin , & elle défendit en même-tems qu'on prit aucuns deniers dans les recettes publiques pour les sou-
doïer.

On ne pouvoit attendre autre chose d'une Compagnie de Magistrats , qui jettée hors de sa sphère , & ne connaissant ni ses droits , ni son pouvoir réel , ni les affaires politiques , ni la guerre , s'assemblant & décidant en tumulte , prenoit des partis auxquels elle n'avoit pas pensé le jour d'auparavant , & dont elle-même s'étonnoit ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servoit alors le Prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme , parce qu'étant plus éloigné de la Cour , il étoit moins agité par des factions opposées.

Mais des objets plus considérables intéressoient toute la France.

Condé , ligué avec les Espagnols , étoit en campagne contre le Roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes Espagnols , avec lesquels il avoit été battu à Rétel , venoit de faire sa paix avec la Cour , & commandoit l'armée Roïale. L'épuisement des Finances ne permettoit ni à l'un ni à l'autre des deux Partis d'avoir de grandes
des

des armées ; mais de petites ne décidoient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux Villes : il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un Trône ou l'affermir.

Louis XIV. élevé dans l'adversité , alloit avec sa mere , son frère , & le Cardinal Mazarin , de Province en Province , n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne , à beaucoup près , qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes ; les uns envoiez d'Espagne , les autres levez par les Partisans du Prince de Condé , le poursuivoient au cœur de son Roïaume.

Le Prince de Condé couroit cependant de Bordeaux à Montauban , prenoit des Villes , & grossissoit par tout son Parti.

Toute l'espérance de la Cour étoit dans le Maréchal de Turenne. L'armée Roïale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du Prince de Condé étoit à quelques lieues sous les ordres du Duc de Nemours & du Duc de Beaufort. Les divisions de ces deux Généraux alloient être funestes au Parti du Prince. Le Duc de Beaufort étoit incapable du moindre commandement. Le Duc de Nemours passoit pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinoient leur armée. Les soldats savoient que le Grand Condé étoit à cent
lieues

lieux de-là & se croïoient perdus , lorsqu'au milieu de la nuit un Courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes Gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce Courier le Prince de Condé lui-même, qui venoit d'Agen à travers mille aventures , & toujours déguisé , se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisoit beaucoup , & cette arrivée imprévue encore davantage. Il savoit que tout ce qui est soudain & inespéré transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venoit d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre étoit de prendre en un instant les résolutions les plus hardies , & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

L'Armée Royale étoit séparée en deux corps. Avril
1652.
Condé fondit sur celui qui étoit à Blenau , commandé par le Maréchal d'Hoquincourt , & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en pût être averti. Le Cardinal Mazarin effraïé , courut à Gien au milieu de la nuit réveiller le Roi qui dormoit , pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée ; on proposa de sauver le Roi par la suite , & de le conduire secrettement à Bourges. Le Prince de Condé victorieux , approchoit de Gien , la désolation & la crainte augmentoient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits , & sauva la Cour par son habileté : il fit , avec le
peu

peu qui lui restoit de troupes , des mouvemens si heureux , profita si bien du terrain & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider lequel avoit aquis plus d'honneur , ou de Condé victorieux, ou de Turenne , qui lui avoit arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau , si long-tems célèbre en France, il n'y avoit pas eu quatre cens hommes de tuez ; mais le Prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la Famille Royale , & d'avoir entre ses mains son ennemi , le Cardinal Mazarin. On ne pouvoit guères voir un plus petit combat , de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé , qui ne se flatoit pas de surprendre Turenne , comme il avoit surpris d'Hoquincourt , fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire , & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avoit pour ce dernier combat , dont on exagéroit encore toutes les circonstances , la haine qu'on portoit à Mazarin , le nom & la presence du Grand Condé , sembloient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fonds tous les esprits étoient divisés ; chaque Parti étoit subdivisé en Factions , comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur , devenu Cardinal de Retz , racommodé en apparence avec la Cour ,
qui

qui le craignoit, & dont il se défioit, n'étoit plus le maître du peuple, & ne jouoit plus le principal rôle. Il gouvernoit le Duc d'Orléans, & étoit opposé à Condé. Le Parlement flotoit entre la Cour, le Duc d'Orléans, & le Prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin; chacun ménageoit en secret des intérêts particuliers; le peuple étoit une mer orageuse, dont les vagues étoient poussées au hazard par tant de vents contraires.

On ne voïoit que négociations entre les Chefs des Partis, députations du Parlement, Assemblées de Chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. Le Prince avoit appelé les Espagnols à son secours. Charles IV. ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats, & à qui il restoit pour tous biens une armée de huit mille hommes, qu'il vendoit tous les ans au Roi d'Espagne, vint auprès de Paris avec cette armée. Le Cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le Parti de Condé ne lui en avoit donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bien-tôt la France après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux Partis.

Condé resta donc dans Paris avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi à l'âge de quinze ans vit de la hauteur de Charonne la bataille de St.

Antoine,

Antoine, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de Condé, avec un petit nombre de Seigneurs de son Parti, suivi de peu de soldats, soutint & repoussa l'effort de l'armée Roïale. Le Roi regardoit ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le Duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devoit prendre, restoit dans son Palais du Luxembourg. Le Cardinal de Retz étoit cantonné dans son Archevêché. Le Parlement attendoit l'issuë de la bataille pour donner quelque Arrêt. Le peuple, qui craignoit alors également, & les troupes du Roi & celles de Mr. le Prince, avoit fermé les portes de la ville, & ne laissoit plus entrer ni
3. juill.
26/2. sortir personne, pendant que ce qu'il y avoit de plus grand en France s'acharnoit au combat & versoit son sang dans le Fauxbourg. Ce fût-là que le Duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessous des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque - tems. On ne voïoit que jeunes Seigneurs tuez, ou blesez, qu'on raportoît à la Porte Saint Antoine, qui ne s'ouvroit point.

Enfin Mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pere n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blesez, & eut
 la

la hardiessé de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la Bastille. L'armée Roïale se retira, Condé n'aquit que de la gloire ; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente ; & le Cardinal Mazarin , qui savoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiselle d'épouser une Tête Couronnée , dit alors : *Ce canon - là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos Historiens n'étaient à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui sauroit quels ressorts honteux il falloit faire jouer , dans quelles misères on étoit obligé de plonger les peuples , & à quelles bassesses on étoit réduit , verroit la gloire des Héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville , homme attaché à Mr. le Prince. Il avouë que lui-même , pour lui procurer de l'argent , vola celui d'une recette , & qu'il alla prendre dans son logis un Directeur des Postes à qui il fit païer une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de Saint Antoine , le Roi ne put rentrer dans Paris , & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire , & le meurtre de plusieurs Citoïens dont on le crut l'auteur , le rendirent odieux au peuple. Cependant il avoit encore

20.
Juill.
1652.

la brigade au Parlement. Ce Corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressée par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par un Arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Roïaume, & Condé, Généralissime de ses Armées. La Cour irritée, ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise; quelques Conseillers obéirent. On vit ainsi deux Parlemens, qui se contestoient l'un à l'autre leur autorité, qui donnoient des Arrêts contraires, & qui par-là se seroient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étoient toujours accordés à demander l'expulsion de Mazarin, tant la haine contre ce Ministre sembloit alors le devoir essentiel d'un Français.

22.
Août
1652.

Il ne se trouva dans ce tems aucun Parti qui ne fut faible; celui de la Cour l'étoit autant que les autres; l'argent & les forces manquoient à tous; les Factions se multiplioient; les combats n'avoient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appelloit la cause des troubles, & qui n'en étoit que le prétexte. Il sortit une seconde fois du Roïaume; pour surcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une Déclaration publique par laquelle elle renvoïoit son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I. Roi d'Angleterre, venoit de se
mettre

mettre la tête sur un échafaut , pour avoir dans le commencement des troubles abandonné le sang de Straford son Premier Ministre , à son Parlement. Louis XIV. au contraire devint le maître paisible de son Roïaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre , en abandonnant son favori , enhardit un peuple qui respiroit la guerre & qui haïssoit les Rois : & Louis XIV. (ou plutôt la Reine Mere) en renvoyant le Cardinal , ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre , & qui aimoit la Roïauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite, les Citoïens de Paris , de leur seul mouvement , députèrent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra , & tout y fut si paisible , qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avoit été dans la confusion. Gaston d'Orléans , malheureux dans ses entreprises , qu'il ne sçut jamais soutenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir , & il fut le deuxième fils de Henri le Grand qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre; & après avoir été conduit de prison en prison , il mena long-tems une vie errante , qu'il finit enfin dans la retraite , où il aquit des vertus que son grand

courage n'avoit pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques Conseillers qui avoient le plus abusé de leur ministère, païèrent leurs démarches par l'exil ; les autres se renfermèrent dans les bornes de la Magistrature , & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus , que Fouquet, Procureur-Général & Surintendant des Finances , leur fit donner sous-main. *

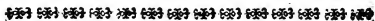
Le Prince de Condé cependant abandonné en France de presque tous ses Partisans , & mal secouru des Espagnols , continuoît sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restoit encore des Factions dans Bordeaux ; mais elles furent bien-tôt apaisées.

Mars
1653. Ce calme du Roïaume étoit l'effet du bannissement de Cardinal Mazarin ; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français , & par une Déclaration du Roi , que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris , tout-puissant & tranquille. Louis XIV. le reçut comme un pere , & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-Ville au milieu des acclamations des Citoïens : il jeta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement , il marqua du mépris pour notre inconstance. Le Parlement,

* Mémoires de Gourville.

ment , après avoir mis sa tête à prix , comme celle d'un voleur public , le complimenta par Députez ; & ce même Parlement peu de tems après condanna par contumace le Prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condannoit par des Arrêts celui dont on avoit si long-tems partagé les fautes. 27.
Mars
1651.

On vit le Cardinal , qui pressoit cette condamnation de Condé, marier au Prince de Conty son frère l'une de ses nièces ; preuve que le pouvoir de ce Ministre alloit être sans bornes.



CHAPITRE V.

Etat de la France , jusqu'à la mort de Cromwel , & au voyage de la Reine Christine.

Pendant que l'Etat avoit été ainsi déchiré au-dedans , il avoit été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroy , de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelône ; ils reprirent Casal en Italie. 1651.

Cependant , malgré les tumultes d'une guerre civile , & le poids d'une guerre étrangère,

2648. re, Mazarin avoit été assez heureux pour conclure cette célèbre Paix de Westphalie, par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent * la Préfecture, & non la Souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce Traité, devenu pour l'avenir la base de tous les Traitez, un nouvel Electorat fut créé pour la Maison Palatine. Les Droits de tous les Princes, & des Villes Impériales, les Privilèges des moindres Gentils-hommes Allemands furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent Législateurs. Cette gloire de la France étoit au moins en partie due aux armes de la Suède; Gustave Adolphe avoit commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avoient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le Gouvernement de sa fille Christine. Son Général Wrangel étoit prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de Konigsmark étoit maître de la moitié de la Ville de Prague, & assiégeoit l'autre lors que cette Paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guères à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suède obtint par ces Traitez de
plus

* Au Roi de France.

plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie , beaucoup de Places , & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des Bénéfices qui appartenoient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété , & dit que la cause de Dieu étoit trahie. Les Protestans se vantèrent qu'ils avoient santifié l'ouvrage de la paix , en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

: L'Espagne n'entra point dans cette paix ; & avec assez de raison ; car voïant la France plongée dans les guerres civiles , le Ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'Empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandres en quatre ans de tems près de trente mille hommes. C'étoit une violation manifeste des Traitez ; mais ils ne sont jamais exécutés autrement.

Les Ministres de Madrid eurent dans ce Traité de Westphalie l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande , la Monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis & de reconnaître pour Souverains ceux qu'elle avoit traité si long-tems de Rebelles indignes de pardon. Ces Républicains augmentèrent leurs richesses , & affermirent leur grandeur & leur tranquillité , en traitant

tant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

1653. Ils étoient si puissans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque-tems avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent Vaisseaux de ligne, & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'Amiral Anglais, & Tromp l'Amiral d'Hollande, qui étoient tous deux sur mer ce que les Condés & les Turennes étoient sur terre. La France n'avoit pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante pièces de canon qu'elle put mettre en mer; sa Marine s'anéantissoit de jour en jour.

Louis XIV. se trouva donc en 1653. maître absolu d'un Roïaume, encor ébranlé des secousses qu'il avoit reçues; rempli de désordres en tout genre d'administration; mais plein de ressources, n'ayant aucun Allié, excepté la Savoye, pour faire une guerre offensive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui étoit alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français qui avoient fait la guerre civile étoient soumis, hors le Prince de Condé & quelques-uns de ses Partisans, dont un ou deux lui étoient demeurés fidèles; par amitié & par grandeur d'ame; comme le Comte de Coligny, & Bouteville, & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chèrement.

Condé devenu Général des Armées Espagnoles, ne put relever un Parti qu'il avoit affaibli

faibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroy & de Lens. Il combattoit avec des troupes nouvelles, dont il n'étoit pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avoient appris à vaincre sous lui, & qui étoient commandez par Turenne.

Le fort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandèrent les Espagnols. Turenne avoit à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'étoit fait le Lieutenant de Dom Estevan de Gamarre.

Le Prince de Condé eut le même sort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeoient cette Ville. Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé avec deux régimens de Français & de Lorrains soutint seuls les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'Archiduc suivoit, il battit le Maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le Maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus.

Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles: *J'ai su que tout étoit perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou
L 51
gagner

gagner les batailles ; mais il est certain que Condé étoit un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru , & que l'Archiduc & son Conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avoit proposé.

Arras sauvé , les lignes forcées , & l'Archiduc mis en fuite , comblèrent Turenne de gloire , & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement * sur cette victoire , on y attribua le succès de toute la campagne au Cardinal Mazarin , & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'étoit trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il étoit même entré dans le camp au siège de Stenay , que Turenne avoit pris avant de secourir Arras. On avoit tenu devant le Cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens , & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du Ministère ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras , & auroit pu y être : il étoit allé à la tranchée au siège de Stenay ; mais le Cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne , à laquelle le repos de l'Etat & la puissance du Ministre sembloient attachés.

D'un côté , Mazarin maître absolu de la France & du jeune Roi ; de l'autre , Dom Louis de Haro,

* Datée de Vincennes du 11. Septembre 1654.

Haro , qui gouvernoit l'Espagne & Philippes IV. continuoient sous le nom de leurs Maîtres cette guerre peu vivement soutenuë. Il n'étoit pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV. & jamais on n'avoit parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avoit alors aucune Tête Couronnée en Europe qui eut une gloire personnelle. La seule Christine , Reine de Suède , gouvernoit par elle-même , & soutenoit l'honneur du Trône , abandonné , ou flétri , ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II. Roi d'Angleterre , fugitif en France avec sa mere & son frère , y traînoit ses malheurs & ses espérances. Un simple Citoyen avoit subjugué l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , l'épée & la Bible à la main , & le masque du fanatisme sur le visage. Cromwel , cet Usurpateur digne de régner , avoit pris le nom de Protecteur , & non celui de Roi ; parce que les Anglois savoient jusqu'où les droits de leurs Rois devoient s'étendre , & ne connoissoient pas quelles étoient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les privilèges , dont le peuple étoit jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la Cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'ac-

cumula point de trésors; il eut soin que la Justice fut observée avec cette impartialité impitoyable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frère de Pantaleonfa, Ambassadeur de Portugal en Angleterre, aiant cru que sa licence seroit impunie, parce que la personne de son frère étoit sacrée, insulta des Citoyens de Londres, & en fit assassiner un pour se vanger de la résistance des autres; il fut condamné à être pendu. Cromwel qui pouvoit lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un Traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant; jamais l'Angleterre n'avoit été si riche. Ses flotes victorieuses faisoient respecter son nom dans toutes les mers, tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissoit languir dans la France la Justice, le Commerce, la Marine, & même les Finances. Maître de la France, comme Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eut pû faire pour le País qu'il gouvernoit, ce que Cromwel avoit fait pour le sien; mais il étoit étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avoit pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avoit pas aussi la grandeur.

Toutes les Nations de l'Europe, qui avoient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jâques I. & sous Charles, la brigüèrent sous le Protecteur.

teur. La Reine Chrifline elle-même , quoiqu'elle eût détefté le meurtre de Charles I. entra dans l'alliance d'un Tyran qu'elle eftimoit.

Mazarin & Dom Louis de Haro prodiguèrent à l'envi leur politique pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque-tems la fatisfaction de fe voir courtifé par les deux plus puiffans Roïaumes de la Chrétienté.

Le Miniſtre Eſpagnol lui offroit de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui propoſoit d'afſiéger Dunkerque , & de lui remettre cette Ville. Cromwel avoit à choiſir entre les clefs de la France , & celle de la Flandres ; il fut beaucoup ſollicité auffi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avoit plus pour lui que ſon nom , & qui étoit ſans Parti en France , & ſans pouvoir chez les Eſpagnols.

Le Protecteur ſe déterminâ pour la France ; mais ſans faire de Traité particulier , & ſans partager des conquêtes d'avance ; il voulut illuſtrer ſon uſurpation par de plus grandes entrepriſes. Son deſſein étoit d'enlever l'Amérique aux Eſpagnols ; mais ils furent avertis à tems , les Amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque , Province que les Anglais poſſèdent encor , & qui aſſure leur commerce dans le Nouveau Monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque que Cromwel ſigna ſon Traité avec le Roi de France ;

May
1655.

ce ; mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de Frère. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France dans la minute du Traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en Supérieur, en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II. & le Duc d'Yorck, petit-fils d'Henry IV. à qui la France devoit un azile.

2.
Nov.
1655.

Tandis que Mazarin faisoit ce Traité, Charles II. lui demandoit une de ses nièces en mariage.

Le mauvais état de ses affaires, qui obligeoit ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusoit au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du Trône moins fermé à Charles II. il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mere de ces deux Princes, Henriette de France, fille de Henri le Grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui paât son douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuses, que de demander une subsistance à celui qui avoit versé le sang de son mari sur un échafaut. Maza-

rin

rin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avoit rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel, tandis que ses enfans alloient dans l'armée de Condé & de Dom Juan d'Autriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnoit.

Les enfans de Charles I. chassés de France se réfugièrent en Espagne. Les Ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les Cours, & sur-tout à Rome de vive voix, & par écrit contre un Cardinal, qui sacrifioit, disoient-ils, les Loix Divines & humaines, l'honneur & la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassoit de France Charles II. & le Duc d'Yorck, cousins de Louis XIV. pour plaire au bourreau de leur pere. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avoient faites eux-mêmes au Protecteur.

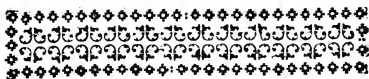
La guerre continuoît toujours en Flandres avec des succès divers. Turenne ayant assiégé Valenciennes, avec le Maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avoit essuyé devant Arras. Le Prince, secondé alors de Dom Juan d'Autriche, plus digne de combattre à ses côtes, que n'étoit l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. Turenne fit ce que Condé avoit fait dans une déroute pareille.

1677.
Juillet.
1676.

reille. Il fauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la Capelle. C'étoit peut-être la première fois qu'une armée battuë avoit osé faire un siège.

30.
Mai
2656. Cette démarche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du Prince de Condé. Turenne assiégeoit à peine Cambray, que Condé, suivi de deux mille chevaux, pénétra à travers l'armée des assiégeans, & aiant renversé tout ce qui vouloit l'arrêter, il se jeta dans la Ville. Les citoyens reçurent à genoux leur Libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployoient les ressources de leur génie. On les admiroit dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur conduite & dans leurs fautes mêmes, qu'ils faisoient toujours réparer. Leurs talens arrêtoient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie; mais le désordre des Finances en Espagne & en France étoit encore un plus grand obstacle à leurs succès.





LETTRE

DE

MR. DE VOLTAIRE,

SUR SON

ESSAI DU SIÈCLE

DE LOUIS XIV.

*A Mylord Harvey, Garde du Sceau
Privé d'Angleterre.*

NE jugez point, je vous prie, Mylord,
de mon Essai sur le Siècle de Louis XIV.
par les deux Chapitres imprimés en
Hollande, avec tant de fautes, qui rendent
mon ouvrage méconnaissable & inintelligible.
Si la Traduction Anglaise s'est faite sur cette
copie informe, le Traducteur est digne de faire
une Version de l'Apocalypse ; mais sur-tout
soiez

soyez un peu moins fâché contre moi , de ce que j'appelle le dernier siècle , le Siècle de Louis XIV. Je sçai bien que Louis XIV. n'a eu l'honneur d'être ni le Maître ni le Bienfaiteur d'un Boyle , d'un Newton , d'un Halley , d'un Addison , d'un Dryden ; mais dans le siècle que l'on nomme , le Siècle de Léon X. ce Léon X. avoit-il tout fait ? N'y avoit-il pas d'autres Princes qui contribuèrent à polir & à éclairer le genre-humain ? Cependant le nom de Léon X. a prévalu , parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel Roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel Roi a répandu plus de bienfaits , marqué plus de goût , s'est signalé par de plus beaux établissemens ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire , sans doute , parce qu'il étoit homme : mais il a fait plus qu'aucun autre , parce qu'il étoit grand-homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup , c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses Contemporains : c'est que malgré un million d'hommes dont il a privé la France , & qui ont été intéressés à le décrier , toute l'Europe l'estime & le met au rang des plus grands & des meilleurs Monarques.

Nommez-moi donc un Souverain qui ait attiré chez lui plus d'Etrangers habiles , & qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante Sçavans de l'Europe reçurent de lui
des

des récompenses , étonnés d'en être connus.

Quoique le Roi ne soit pas votre Souverain , leur écrivoit M. Colbert , il veut être votre Bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la Lettre de Change cy-jointe comme un gage de son estime. Un Bohémien, un Danois recevoient de ces lettres dattées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV. il mit le nom de ce Roi sur le frontispice ; & vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle ?

Ce qu'il a fait dans son Roïaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils & de son petit-fils les plus éloquens & les plus sçavans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille , deux dans les troupes , & l'un dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu & sans bien ; & quand ce génie se fut perfectionné , ces talens qui souvent sont l'exclusion de la fortune , firent la sienne : il eut plus que de la fortune , la faveur , & quelquefois la familiarité d'un Maître , dont un regard étoit un bienfait ; il étoit en 1688. & 89. de ces voyages de Marly , tant brigués par les Courtisans ; il couchoit dans la chambre du Roi pendant ses maladies, & lui lisoit ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de Poësie qui décorent ce beau règne.

Cette

Cette faveur accordée avec discernement, est ce qui produit l'émulation & qui échauffe les grands génies ; c'est beaucoup de faire des fondations ; c'est quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes aziles pour l'homme inutile & pour le grand-homme ; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille & le frêlon.

Louis XIV. songeoit à tout ; il protégeoit les Académies, & distinguoit ceux qui se signaloient. Il ne prodiguoit point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de Princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais seulement ce qui leur plaît ; la Physique & l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se rallentit pas même dans les guerres qu'il soutenoit contre l'Europe : car en bâtissant trois cens Citadelles, en faisant marcher quatre cens mille Soldats, il faisoit élever l'Observatoire, & tracer une Méridienne d'un bout du Roïaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisoit imprimer dans son Palais les Traductions des bons Auteurs Grecs & Latins ; il envoïoit des Géomètres & des Physiciens au fond de l'Afrique & de l'Amérique, chercher des vérités. Songez, Mylord, que sans le voïage & les expériences de ceux qui allèrent à la Cayenne en 1672. Newton n'eût pas fait ses découvertes
sur

sur la Gravitation. Regardez , je vous prie , un Cassini & un Huygens , qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent , pour venir jouir de l'estime & des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient point d'obligation ? Dites - moi , je vous prie , dans quelle Cour Charles II. puisa tant de politesse & tant de goût ? Les bons Auteurs de Louis XIV. n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison , qui étoit à la tête des belles-lettres d'Angleterre , a tiré très-souvent ses excellentes critiques ? L'Evêque Burnet avoue , que ce goût acquis en France par les courtisans de Charles II. réforma chez vous jusqu'à la Chaire , malgré la différence de nos Religions , tant la saine raison a par tout d'empire.

Dites-moi , si les bons Livres de ce tems-là n'ont pas servi à l'éducation de tous les Princes d'Allemagne ? Dans quelle Cour du Nord n'a-t-on pas vu des Théâtres Français ? Quel Prince ne tâchoit pas d'imiter Louis XIV ? Quelle Nation ne suivoit pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez , Mylord , l'exemple du Czar Pierre le Grand , qui a fait naître les arts dans son païs , & qui est le créateur d'une Nation nouvelle. Vous me dites , que cependant son siècle ne sera point appelé dans l'Europe
le

le Siècle du Czar Pierre , vous en concluez que je ne dois point appeller le siècle passé le Siècle de Louis XIV.

Il me semble que la différence est bien palpable ; le Czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV. a instruit les Nations ; & tout , jusqu'à ses fautes mêmes , a été utile à l'Europe. Les Protestans qui ont quitté les Etats , ont porté chez vous-même une industrie qui faisoit la richesse de la France.

Comptez-vous pour rien tant de Manufactures de Soye & de Cristaux ? Ces derniers sur-tout furent perfectionnés chez vous par nos Réfugiés , & nous avons perdu ce que vous avez aquis. Enfin si la langue Française est devenue presque la langue universelle , à qui en est-on redevable ? Etoit-elle ainsi étendue du tems de Henri IV ? Non , sans doute ; on ne connoissoit que l'Italien & l'Espagnol. Ce sont nos excellens Ecrivains qui ont fait ces changemens. Mais qui a protégé , employé , encouragé ces excellens Ecrivains ? C'étoit Mr. Colbert , me direz - vous. Je l'avoue , & je prétens bien que le Ministre doit partager la gloire du Maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre Prince ? Sous votre Roi Guillaume qui n'aimoit rien , sous le Roi d'Espagne Charles II. sous tant d'autres Souverains ?

Croi-

Croiriez-vous bien , Mylord , que Louis XIV. a réformé le goût de sa Cour en plus d'un genre ? Il choisit Lully pour son Musicien , & ôta le Privilège à Cambert , parce que Cambert étoit un homme médiocre , & Lully un homme excellent. Il donnoit à Quinaut les sujets de ses Opéra. C'est Louis XIV. qui choisit celui d'Arnide. Il dirigeoit les Peintures de le Brun ; il soutenoit Boileau , Racine , Molière contre leurs ennemis ; il encourageoit les arts utiles , comme les beaux arts , & toujours en connaissance de cause ; il prêtoit de l'argent à Vanrobes pour établir des Manufactures ; il avançoit des millions à la Compagnie des Indes qu'il avoit formée. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne ; mais c'est lui qui les faisoit en partie. Souffrez donc , Mylord , que je tâche d'élever à sa gloire un Monument que je consacre bien plus à l'utilité du genre-humain ; c'est comme homme & non comme sujet que j'écris ; je veux peindre le dernier Siècle , & non pas simplement un Prince. Je suis las des Histoires , où il n'est question que des aventures d'un Roi , comme s'il existoit seul , ou que rien n'existât que par rapport à lui ; en un mot , c'est d'un grand Siècle , plus encore que d'un grand Roi , que j'écris l'Histoire.

Péllisson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il étoit Courtisan , & il étoit païé.

Je

Je ne suis ni l'un ni l'autre. C'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que vous trouverez dans cet Ouvrage quelques - uns de vos sentimens. Plus je penserai comme vous , plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique. Je suis , &c.





ANECDOTES

S U R

LOUIS XIV.

L OUIS XIV. étoit , comme on fait , le plus bel homme & le mieux fait de son Roïaume. C'étoit lui que Racine désignoit dans Bérénice par ces Vers :

En quelque obscurité que le Ciel l'eut fait naître,
Le monde en le voyant eut reconnu son Maître.

Le Roi sentit bien que cette Tragédie , & sur-tout ces deux Vers , étoient faits pour lui. Rien n'embellit d'ailleurs comme une Couronne. Le son de sa voix étoit noble & touchant. Tous les hommes l'admiroient , & toutes les femmes soupiroient pour lui. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui seul & qui eut été ridicule en tout autre. Il se complaisoit à imposer par son air. L'embarras de ceux qui lui parloient , étoit un hommage qui flâtoit sa supériorité. Ce vieil Officier , qui en

VOLT. *Tome VII.* Z lui

lui demandant une grâce, balbutioit, recommençoit son discours, & qui enfin lui dit : *Sire, au moins je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis*, n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit.

La nature lui avoit donné un tempérament robuste. Il fit parfaitement tous les exercices; jouoit très-bien à tous les jeux, qui demandent de l'adresse & de l'action; il dansoit les danses graves avec beaucoup de grace. Sa constitution étoit si bonne, qu'il fit toujours deux grands repas par jour sans altérer sa santé; ce fut la bonté de son tempérament qui fit l'égalité de son humeur. Louis XIII. infirme, étoit chagrin, faible & difficile. Louis XIV. parloit peu, mais toujours bien. Il n'étoit pas savant; mais il avoit le goût juste. Il entendoit un peu l'Italien & l'Espagnol, & ne put jamais apprendre le Latin, que l'on montre toujours assez mal dans une éducation particulière, & qui est de toutes les sciences la moins utile à un Roi. On a imprimé sous son nom une traduction des Commentaires de César. Ce sont ses thèmes; mais on les faisoit avec lui; il y avoit peu de part, & on lui disoit qu'il les avoit faits. J'ai ouï dire au Cardinal de Fleury, que Louis XIV. lui avoit un jour demandé, ce que c'étoit que le Prince *quemadmodum*, mot sur lequel un Musicien dans un motet avoit prodigué, selon leur coutume, beaucoup de travail; le

Le Roi lui avoua à cette occasion , qu'il n'avoit presque jamais rien sçu de cette langue. On eut mieux fait de lui enseigner l'Histoire , la Géographie , & sur-tout la vaïe Philosophie , que les Princes connaissent si rarement. Son bon sens & son goût naturel suplément tout. En fait des beaux arts , il n'aimoit que l'excellent. Rien ne le prouve mieux , que l'usage qu'il fit de Racine , de Boileau , de Molière , de Bossuet , de Fénelon , de le Brun , de Girardon , de le Notre , &c. Il donna même quelquefois à Quinault des sujets d'Opéra , & ce fut lui qui choisit Armide. Mr. Colbert ne protégea tous les arts , & ne les fit fleurir que pour se conformer au goût de son Maître. Car Mr. Colbert étant sans lettres , élevé dans le négoce & chargé par le Cardinal Mazarin de détails d'affaires , ne pouvoit avoir pour les beaux arts ce goût , que donne naturellement une Cour galante , à laquelle il faut des plaisirs au-dessus de ceux du vulgaire. Mr. Colbert étoit un peu sec & sombre ; ses grandes vues pour la finance & pour le commerce , où le Roi étoit & devoit être moins intelligent que lui , ne s'étendirent pas d'abord jusqu'aux arts aimables ; il se forma le goût par l'envie de plaire à son Maître , & par l'émulation que lui donnoit la gloire acquise par Mr. Fouquet dans la protection des lettres , gloire qu'il conserva dans sa disgrâce. Il ne fit d'abord que de mau-

vais choix , & lorsque Louis XIV. en 1662. voulut favoriser les lettres , en donnant des pensions aux hommes de génie & même aux savans , Colbert ne s'en rapporta qu'à ce Chapelain , dont le nom est depuis devenu si ridicule , grace à ses Ouvrages & à Boileau ; mais il avoit alors une grande réputation , qu'il s'étoit faite par un peu d'érudition , assez de critique & beaucoup d'adresse ; c'est ce choix qui indigna Boileau , jeune encore , & qui lui inspira tant de traits satiriques. Colbert se corrigea depuis , & favorisa ceux qui avoient des talens véritables & qui plaisoient au Maître.

Ce fut Louis XIV. qui de son propre mouvement donna des pensions à Boileau , à Racine , à Pellisson , à beaucoup d'autres ; il s'entretenoit quelquefois avec eux ; & même lorsque Boileau se fut retiré à Auteuil , étant affaibli par l'âge , & qu'il vint faire la cour au Roi pour la dernière fois , le Roi lui dit : *Si votre santé vous permet de venir encore quelquefois à Versailles , j'aurai toujours une demi-heure à vous donner.* Au mois de Septembre 1690. il nomma Racine du Mariy , & il se faisoit lire par lui les meilleurs Ouvrages du tems.

L'année d'auparavant il avoit gratifié Racine & Boileau chacun de mille pistoles , qui sont vingt mille livres d'aujourd'hui , pour écrire son Histoire ; & il avoit ajouté à ce présent quatre mille livres de pension.

On

On voit évidemment par toutes ces libéralitez répandues de son propre mouvement , & sur-tout par la faveur accordée à Pélisson , persécuté par Colbert , que ses Ministres ne dirigeoient point son goût. Il se porta de lui-même à donner des pensions à plusieurs Savans étrangers ; & Mr. Colbert consulta Mr. Perault sur le choix de ceux qui reçurent cette gratification , si honorable pour eux & pour le Souverain. Un de ses talens étoit de tenir une Cour. Il rendit la sienne la plus magnifique & la plus galante de l'Europe. Je ne sais pas comment on peut lire encore des descriptions des Fêtes dans des Romans , après avoir lu celles qu'eut Louis XIV. Les Fêtes de St. Germain , de Versailles , les Carroufels , sont fort au-dessus de ce que l'imagination la plus romanesque a inventées. Il dansoit d'ordinaire à ces Fêtes avec les plus belles personnes de sa Cour ; il sembloit que la nature eut fait des efforts pour seconder le goût de Louis XIV. Sa Cour étoit remplie des hommes les mieux faits de l'Europe , & il y avoit à la fois plus de trente femmes d'une beauté accomplie. On avoit soin de composer des danses figurées , convenables à leurs caractères & à leurs galanteries. Souvent même les pièces qu'on représentoit étoient remplies d'allusions fines qui avoient rapport aux intérêts secrets de leurs cœurs. Non-seulement il y eut de ces Fêtes publiques,

Z 3 dont

dont Molière & Lully furent les principaux ornemens; mais il y en eut de particulières; tantôt pour Madame, belle-sœur du Roi, tantôt pour Madame de la Vallière; il n'y avoit que peu de Courtisans qui y fussent admis. C'étoit souvent Benferade qui en faisoit les Vers; quelquefois un nommé Bellot, Valet-de-Chambre du Roi. J'ai vu des canevas de ce dernier, corrigés de la main de Louis XIV. On connoît ces Vers galants, que faisoit Benferade pour ces Ballets figurez, où le Roi dansoit avec sa Cour; il y confondoit presque toujours pour une allusion délicate la personne & le rôle. Par exemple, lorsque le Roi dans un de ces Ballets representoit Apollon, voici ce que fit pour lui Benferade.

Je doute qu'on le prenne avec nous sur le ton
De Daphné ni de Phaëton;
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point-là de piège où vous puissiez donner.
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie, ou qu'un homme vous
mene.

Lorsqu'il eut marié son petit-fils le Duc de Bourgogne à la Princesse Adélaïde de Savoie, il fit jouer des Comédies pour elle dans un des appartemens de Versailles. Duché, l'un de ses domestiques, Auteur du bel Opéra d'Iphigénie,

génie , compoſa la Tragédie d'Abſalon pour ces Fêtes ſecrettes. Madame la Duchefſe de Bourgogne repreſentoit la fille d'Abſalon , le Duc d'Orléans , & le Duc de la Valière y jouoient ; le fameux Acteur Baron dirigeoit la troupe & y jouoit auſſi.

Il y avoit alors appartement trois fois la ſemaine à Verſailles ; la galerie & toutes les pièces étoient remplies ; on jouoit dans un ſalon , dans l'autre il y avoit muſique , dans un troiſième une collation. Le Roi animoit tous ces plaiſirs par ſa preſence. Quelquefois il faiſoit drefſer dans la galerie des boutiques garnies des bijoux les plus précieux ; il en faiſoit des lotteries , ou bien on les jouoit à la rafle , & Madame la Duchefſe de Bourgogne diſtribuoit ſouvent ces lots gagnez.

C'étoit au milieu de tous ces amuſemens magnifiques & des plaiſirs les plus délicats , qu'il forma tous ces vaſtes projets , qui firent trembler l'Europe ; il mena la Reine & toutes les Dames de ſa Cour ſur la frontière. Dans la guerre de 1667. il diſtribua pour plus de cent mille écus de preſens , ſoit aux Seigneurs Flamands , qui venoient lui rendre leurs reſpects , ſoit aux Députés des Villes , ſoit aux Envoies des Princes , qui venoient le complimenter , & il ſuivoit en cela ſon goût pour la magnificence autant que la politique. C'eſt ſurquoi on ne peut aſſez s'étonner qu'on l'ait oſé ac-

cuser d'avarice dans presque toutes les pitoïables histoires qu'on a compilées de son règne : jamais Prince n'a plus donné plus à props & de meilleure grace.

Les plaisirs nobles dont il occupa sans cesse la plus brillante Cour du monde , ne l'empêchèrent point d'assister régulièrement à tous ses conseils. Il les tenoit même pendant qu'il étoit malade , & il ne s'en dispensa qu'une fois pour aller à la chasse ; il y avoit peu d'affaires ce jour-là ; il entra pour dire qu'il n'y auroit point de conseil , & le dit en parodiant ainsi sur le champ un air d'un Opéra de Quinaut & de Lully :

Le Conseil à ses yeux a beau se presenter,
Si-tôt qu'il voit sa Chienne, il quitte tout pour
elle ;

Rien ne peut l'arrêter
Quand la Chasse l'appelle.

Il avoit quelques petites chansons dans ce goût aisé & naturel ; & dans ses voyages en Franche-Comté , il faisoit faire des impromptus à ses Courtisans , sur-tout à Péliſſon & au Marquis de Dangeau. Il ne jouoit pas mal de la guitarre , qui étoit alors à la mode , & se connoissoit très-bien en Musique , aussi-bien qu'en Peinture. Dans ce dernier art , il n'aimoit que les sujets nobles. Les Ténieres & les autres petits Peintres Flamands ne trouvoient point grace
devant

devant ses yeux ; ôtez-moi ces magots-là , dit-il un jour , qu'on avoit mis un Ténier dans un de ses appartemens.

Malgré son goût pour la grande & noble Architecture , il laissa subsister l'ancien corps du château de Versailles avec ses sept croisées de face , & sa petite cour de marbre du côté de Paris. Il n'avoit d'abord destiné ce château qu'à un rendez-vous de chasse tel qu'il l'avoit été du tems de Louis XIII. qui l'avoit acheté du Secrétaire d'Etat Loménie. Petit-à-petit il en fit ce Palais immense , dont la façade du côté des jardins est ce qu'il y a de plus beau dans le monde , & dont l'autre façade est dans le plus petit & le plus mauvais goût ; il dépensa à ce Palais & aux jardins plus de cinq cens millions , qui en font plus de neuf cens de notre espèce. Mr. le Duc de Créqui lui disoit : *Sire , vous avez beau faire , vous n'en ferez jamais qu'un favori sans mérite.*

Les chefs-d'œuvre de sculpture furent prodigués dans ces jardins. Il en jouissoit , & les alloit voir souvent. J'ai ouï dire à feu Mr. le Duc d'Antin , que lorsqu'il fut Surintendant des Bâtimens , il faisoit quelquefois mettre ce qu'on appelle des calles entre les statues & les socles , afin que quand le Roi viendroit se promener , il s'apperçut que les statues n'étoient pas droites , & qu'il eut le mérite du coup d'œil. En effet , le Roi ne manquoit pas de

trouver le défaut. Mr. d'Antin contesloit un peu , & ensuite se rendoit & faisoit redresser la statue , en avouant avec une surprise affectée, combien le Roi se connoissoit à tout. Qu'on juge par cela seul , combien un Roi doit aisément s'en faire accroire.

On fait le trait de courtisan que fit ce même Duc d'Antin. Lorsque le Roi vint coucher à Petitbourg , & qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisoit un mauvais effet , Mr. d'Antin les fit abattre & enlever la même nuit , & le Roi à son réveil n'ayant plus trouvé son allée , il lui dit : *Sire , comment vouliez-vous qu'elle osât paraître encore devant vous ; elle vous avoit déplu.*

Ce fut le même Duc d'Antin , qui à Fontainebleau donna au Roi & à Madame la Duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier , & un exemple plus frappant du raffinement de la flâterie la plus délicate. Louis XIV. avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abattit quelque jour un bois entier , qui lui ôtoit un peu de vûe ; Mr. d'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine , de façon qu'ils ne tenoient presque plus ; des cordes étoient attachées à chaque pièce d'arbre , & plus de douze cens hommes étoient dans ce bois prêts au moindre signal. Mr. d'Antin savoit le jour que le Roi devoit se promener de ce côté avec toute la Cour. Sa Majesté ne manqua

qua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit. » Sire , lui répondit-il , ce » bois sera abattu dès que Vôte Majesté l'au-
 » ra ordonné. « *Vraïement* , dit le Roi, *s'il ne*
tient qu'à cela , je l'ordonne , & je voudrois déjà
en être défait. » Eh bien , Sire , vous allez l'ê-
 » tre. « Il donna un coup de sifflet , & on vit
 tomber la forêt. » Ah ! Mesdames , s'écria Ma-
 » dame la Duchesse de Bourgogne ; si le Roi
 » avoit demandé nos têtes , Mr. d'Antin les
 » seroit tomber de même. « Bon mot , un
 peu vif , mais qui ne tiroit point à consé-
 quence.

C'étoit ainsi que tous les courtisans cher-
 choient à lui plaire , chacun selon son pou-
 voir & son esprit. Il le méritoit bien ; car il
 étoit occupé lui-même de se rendre agréable
 à tout ce qui l'entouroit ; c'étoit un commer-
 ce continuel de tout ce que la Majesté peut
 avoir de graces , sans jamais se dégrader , &
 de tout ce que l'empressement de servir &
 de plaire peut avoir de finesse , sans l'air de
 la bassesse ; il étoit sur-tout avec les femmes
 d'une attention & d'une politesse qui augmen-
 toit encore celle de ses courtisans ; & il ne
 perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de
 ces choses qui flâtent l'amour-propre en exci-
 tant l'émulation & qui laissent un long sou-
 venir.

Un jour Madame la Dauphine voyant à son
 Z 6 souper

souper un Officier qui étoit très-laid , plaisanta beaucoup & très-haut sur sa laideur : *Je le trouve , Madame , dit le Roi encor plus haut , un des plus beaux hommes de mon Roïaume ; car c'est un des plus braves.*

Le Comte de Marivaux Lieutenant-Général , homme un peu brutal , & qui n'avoit pas adouci son caractère dans la Cour même de Louis XIV. avoit perdu un bras dans une action , & se plaignoit un jour au Roi , qui l'avoit pourtant récompensé , autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : » Je voudrois avoir » perdu aussi l'autre , dit-il , & ne plus servir votre Majesté. « *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi ,* lui répondit Louis XIV. & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il étoit si éloigné de dire des choses désagréables , qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince , qu'il ne se permettoit pas même les plus innocentes & les plus douces railleries , tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

Il faisoit un jour un conte à quelques-uns de ses courtisans , & même il avoit promis que le conte seroit plaisant ; cependant il le fut si peu , que l'on ne rit point , quoique le conte fut d'un Roi. Mr. le Prince d'Armagnac , qu'on appelloit Mr. le Grand , sortit alors de la chambre , & le Roi dit à ceux qui res-

toient :

toient : » Messieurs, vous avez trouvé mon
 » conte fort insipide, & vous avez eu raison ;
 » mais je me suis apperçû qu'il y avoit un
 » trait qui regarde de loin Mr. le Grand, &
 » qui auroit pû l'embarrasser ; j'ai mieux aimé
 » le supprimer, que de hazarder de lui dé-
 » plaire : à present qu'il est parti, voici mon
 » conte. « Il l'acheva, & on rit. On voit par
 ces petits traits, combien il est faux qu'il ait
 jamais laissé échapper ce discours dur & ré-
 voltant dont on l'accuse ; *qu'importe lequel de*
mes valets me serve ; c'étoit, dit-on, pour mor-
 tifier Mr. de la Rochefoucault. Louis XIV. étoit
 incapable d'une telle indécence. Je m'en suis
 informé à tous ceux qui approchoient de sa
 personne ; ils m'ont tous dit que c'étoit un
 conte impertinent ; cependant il est répété &
 cru d'un bout de la France à l'autre. Les pe-
 tites calomnies sont fortune comme les gran-
 des. Comment des paroles si odieuses pour-
 roient-elles se concilier avec ce qu'il dit au
 même Duc de la Rochefoucault, qui étoit
 embarrassé de dettes : *Que ne parlez-vous à vos*
amis ; mot qui par lui-même valoit beaucoup,
 & qui fut accompagné d'un don de cinquante
 mille écus. Quand il reçut un Légat, qui
 vint lui faire des excuses au nom du Pape, &
 un Doge de Gènes, qui vint lui demander
 pardon ; il ne songea qu'à leur plaire. Ses Mi-
 nistres agissoient un peu plus durement. Aussi
 le

le Doge Lercaro , qui étoit un homme d'esprit , disoit : *Le Roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs ; mais ses Ministres nous la rendent.*

Lorsqu'en 1686. il donna à son fils le Grand Dauphin le commandement de son armée , il lui dit ces propres mots : *En vous envoiant commander mon armée , je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite ; c'est ainsi qu'on apprend à régner ; il ne faut pas que quand je viendrai à mourir qu'on s'apperçoive que le Roi est mort.* Il s'exprimoit presque toujours avec cette noblesse. Rien ne fait plus d'impression sur les hommes , & on ne doit pas s'étonner que ceux qui l'approchoient eussent pour lui une espèce d'idolâtrie.

Il est certain qu'il étoit passionné pour la gloire , & même encor plus que pour la réalité de ses conquêtes. Dans l'aquisition de l'Alsace & de la moitié de la Flandres , de toute la Franche-Comté , ce qu'il aimoit le mieux étoit le nom qu'il se faisoit.

En effet , pendant plus de cinquante ans il n'y eut en Europe aucune tête couronnée que ses ennemis mêmes osassent seulement mettre avec lui en comparaison. L'Empereur Léopold , qu'il secourut quelquefois & humilia toujours , n'étoit pas un Prince qui put disputer rien au Roi de France. Il n'y eut de son tems aucun Empereur Turc , qui ne fut un homme médiocre & cruel. Philippes IV. & Charles II. étoient
aussi.

aussi faibles , que la Monarchie Espagnole l'étoit devenuë. Charles II. d'Angleterre ne songea à imiter Louis XIV. que dans ses plaisirs. Jâques II. ne l'imita que dans sa dévotion , & il profita mal des efforts que fit pour lui son Protecteur. Guillaume III. souleva l'Europe contre Louis XIV. mais il ne put l'égalér ni en grandeur d'ame , ni en magnificence , ni en monumens , ni en rien de ce qui a illustré ce beau règne. Christine en Suède ne fut fameuse que par son abdication & par son esprit. Les Rois de Suède. ses Successeurs jusqu'à Charles XII. ne firent presque rien de digne du Grand Gustave ; & Charles XII. qui fut un Héros , n'eut pas la prudence , qui en eut fait un grand homme. Jean Sobiesky en Pologne eut la réputation d'un brave Général , mais ne put acquérir celle d'un grand Roi. Enfin Louis XIV. jusqu'à la bataille d'Hochstet fut le seul puissant , le seul magnifique, le seul grand presque en tout genre. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui décerna ce nom de Grand en 1680. & l'Europe , quoique jalouse , le confirma.

On l'a accusé d'un faste & d'un orgueil insupportable , parce que ses Statuës à la Place de Vendôme & à celle des Victoires ont des bases ornées d'esclaves enchaînés. On ne veut pas voir que celle du grand , du clément , de l'adorable Henri IV. sur le Pont - Neuf , est aussi accompagnée de quatre esclaves , que celle

celle de Louis XIII. faite anciennement pour Henri II. en a autant, & que celle même du grand Duc Ferdinand de Médicis à Livourne a les mêmes attributs. C'est un usage des Sculpteurs, plutôt qu'un monument de vanité. On érige ces monumens pour les Rois comme on les habille, sans qu'ils y prennent garde.

On prononça son Panégyrique publiquement à Florence & à Boulogne. Mr. Guillemini fameux Astronôme Toscan, fit bâtir une maison à Florence à l'aide de ses libéralités, & grava sur la porte : *ÆDES A DEO DATÆ*, maison donnée par un Dieu ; allusion au surnom de Dieu donné, que Louis XIV. avoit eu dans son enfance, & au Vers de Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit*. Cette inscription étoit sans doute plus idolâtre que celle de la Statuë de la Place des Victoires : *VIRO IMMORTALI*, à l'homme immortel ; on a critiqué cette dernière, comme si ce mot immortel signifioit autre chose que la durée de sa renommée.

Il étoit si peu amoureux de cette fausse-gloire qu'on lui reproche, qu'il fit ôter de la galerie de Versailles les inscriptions pleines d'enflûre & de faîte, que Charpentier de l'Académie Française avoit mises à tous les cartouches ; le fameux passage du Rhin ; la sage conduite du Roi ; la merveilleuse entreprise, &c.

Louis XIV. supprima toutes les épitètes, & ne laissa que les faits. L'inscription qui est à
Paris

Paris à la Porte Saint Denis , & qu'on lui a reproché , est à la vérité insultante pour les Hollandais ; mais elle ne contient pour Louis XIV. aucune louange révoltante. Il n'entendoit pas le Latin , comme on l'a dit ; il n'alla presque jamais à Paris , & peut-être n'a-t-il pas plus entendu parler de cette inscription que de celles de Santeuil , qui sont aux fontaines de la ville. Il seroit à souhaiter après tout que nous ne laissions subsister aucun monument humiliant pour nos voisins , & que nous imitions en cela les Grecs , qui après la guerre du Péloponnèse détruisirent tout ce qui pouvoit réveiller l'animosité & la haine. Les misérables Histoires de Louis XIV. disent presque toutes que l'Empereur Léopold fit élever une Piramide dans le champ de bataille d'Hochstet : cette Piramide n'a existé que dans des Gazettes ; & je me souviens que Mr. le Maréchal de Villars me dit , qu'après la prise de Fribourg , il envoya cinquante Maîtres sur le champ où s'étoit donnée cette funeste bataille , avec ordre de détruire la Piramide , en cas qu'elle existât , & qu'on n'en trouva pas le moindre vestige. Il faut mettre ce conte de la Piramide avec celui de la Médaille du S T A S O L ; *arrête-toi , Soleil* ; qu'on prétend que les Etats-Généraux avoient fait frapper après la Paix d'Aix-la-Chapelle ; sottise à laquelle ils ne pensèrent jamais.

Les choses principales , dont Louis XIV. ti-
roit

roit sa gloire , étoient d'avoir au commencement de son règne forcé la branche d'Autriche Espagnole , qui disputoit depuis cent ans la préférence à nos Rois , à la céder pour jamais en 1661. d'avoir entrepris dès 1664. la jonction des deux mers ; d'avoir réformé les loix en 1667. d'avoir conquis la même année la Flandres Française en six semaines ; d'avoir pris l'année suivante la Franche-Comté en moins d'un mois au cœur de l'hyver ; d'avoir sù ajouter à la France Dunkerke & Strasbourg. Que l'on ajoute à ces objets , qui devoient le flâter , une Marine de près de deux cens vaisseaux , en comptant les alléges ; soixante mille Matelots enclassés en 1681. outre ceux qu'il avoit déjà formés ; le Port de Toulon , celui de Brest & de Rochefort bâtis , cent cinquante Citadelles construites ; l'établissement des Invalides ; de St. Cyr ; de l'Ordre de St. Louis ; l'Observatoire ; l'Académie des Sciences ; l'abolition du duel ; l'établissement de la Police ; la réforme des Loix ; on verra que sa gloire étoit fondée. Il ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire ; mais il fit beaucoup plus qu'un autre. Quand je dirai que tous les grands Monumens n'ont rien coûté à l'Etat qu'ils ont embelli , je ne dirai rien que de très-vrai. Le peuple croit qu'un Prince qui dépense beaucoup en bâtimens & en établissemens , ruine son Roïaume ; mais en effet il l'enrichit ; il répand de l'argent parmi

parmi une infinité d'Artistes ; toutes les Professions y gagnent. L'industrie & la circulation augmentent. Le Roi qui fait le plus travailler ses sujets, est celui qui rend son Roïaume le plus florissant. Il aimoit les louanges , sans doute ; mais il ne les aimoit pas grossières , & les caractères qui sont insensibles aux justes louanges , n'en méritent d'ordinaire aucune. S'il permit les Prologues d'Opéra , dans lesquels Quinault le célébroit , ces éloges plaisoient à la Nation , & redoubloient la vénération qu'elle avoit pour lui. Les éloges que Virgile , Horace & Ovide même prodiguèrent à Auguste , étoient beaucoup plus forts ; & si on songe aux proscriptions , ils étoient assurément bien moins mérités.

Louis XIV. n'adoptoit pas toujours les louanges dont on l'accabloit. L'Académie Française lui rendoit régulièrement compte des sujets qu'elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle avoit donné pour sujet du prix : *laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence*. Il ne voulut pas recevoir ce coup d'encensoir assommant , & défendit que ce sujet fut traité.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que jamais homme n'ambitionna plus la vraie gloire. La modestie véritable est, je l'avoue, au-dessus d'un amour-propre si noble. S'il arrivoit qu'un Prince aïant fait d'aussi grandes choses

que

que Louis XIV. fut encore modeste , ce Prince seroit le premier homme de la terre , & Louis XIV. le second.

Une preuve incontestable de son excellent caractère , c'est la longue lettre qu'il écrivit à Mr. le Tellier , Archevêque de Rheims , que j'ai eu le bonheur de voir en original. Il étoit très-mécontent de Mr. de Barbezieux , neveu de ce Prélat , auquel il avoit donné la Place de Secrétaire d'Etat du célèbre Louvois son pere. Il ne vouloit pas dire des choses dures à Mr. de Barbezieux ; il écrit à son oncle pour le prier de lui parler & de le corriger : *Je sais ce que dois*, dit-il, *à la mémoire de Mr. de Louvois. Mais si votre neveu ne change de conduite , je serai forcé avec douleur à prendre un parti ;* ensuite il entre dans un long détail de toutes les fautes qu'il reproche à son Ministre , comme un pere de famille tendre & instruit de ce qui se passe dans sa maison. Il se plaint que Mr. de Barbezieux ne fait pas un assez bon usage de ses grands talens ; qu'il néglige quelquefois les affaires pour les plaisirs ; qu'il fait attendre trop long-tems les Officiers dans son antichambre ; qu'il parle avec trop de hauteur & de dureté. La lettre est assurément d'un Roi & d'un pere.

Dans mille libelles qu'on a écrits contre lui , on lui a reproché ses amours avec la plus grande amertume ; mais quel est celui de tous ceux qui l'accusent qui n'ait eu la même passion ? Il est

est plaifant qu'on ne veuille pas donner à un Roi une liberté que les moindres de fes fujets prennent fi hautement.

Ceux qui n'ont jamais connu cette paffion , font d'ordinaire des caractères durs & impitoiables. Une femme digne d'être aimée adoucit les mœurs ; elle eft la feule qui puiffe dire à un Prince des vérités utiles , qu'il n'entendrait peut-être pas fans honte & fans dépit de la bouche d'un homme , & qu'un homme même n'offeroit pas dire. Louis XIV. fut heureux dans tous fes choix , & il le fut encore dans fes enfans naturels ; il en eut dix légitimés , & deux qui ne le furent pas. Des dix légitimés , deux moururent dans leur enfance ; les huit qui vécuturent eurent tous du mérite. Les Princeffes furent aimables , le Duc du Maine & le Comte de Touloufe furent des Princes très-fages. Le Comte de Vermandois , qui mourut jeune , & qui étoit Amiral avant le Comte de Touloufe , promettoit beaucoup.

Dans les dernières Hiftoires de Louis XIV. on prétend que ce fut Madame de Montespan qui produifit elle-même Madame de Maintenon à la Cour ; on fe trompe , ce fut le Duc de Richelieu , pere du premier Gentilhomme de la Chambre , qui a été fi connu dans l'Europe par les agrémens de fa figure & de fon efprit , & par le fervice qu'il a rendu dans la bataille de Fontenoy. L'Hôtel de Richelieu étoit le rendez-

dez-vous de la meilleure compagnie de Paris ; & soutenoit la réputation du Marais , qui étoit alors le beau quartier. Madame de Maintenon, qu'on appelloit Madame Scarron, veuve du fils d'un Conseiller de Grand'-Chambre, d'une très-bonne famille de Robe, & petite-fille du fameux d'Aubigné, si connu sous Henri le Grand, alloit fort souvent à l'Hôtel de Richelieu, dont elle faisoit les délices. Madame de Montespan voulant envoyer aux eaux de Barège, son fils le Duc du Maine encor enfant, qui étoit né avec une difformité dans un pié, cherchoit une personne intelligente & secrette, qui se chargeât de la conduite. La naissance du Duc du Maine étoit encore un mystère. Mr. le Duc de Richelieu proposa ce voiage à Madame Scarron, qui n'étoit pas riche, & Mr. de Louvois, qui étoit dans la confidence, la fit partir pour les eaux secretement avec le jeune Duc du Maine. Il faut avouer qu'il y eut dans la fortune de cette Dame une destinée bien étrange. Elle étoit née à Niord dans la prison, où son pere étoit renfermé après s'être sauvé du Château Trompette, avec la fille du Sous-Gouverneur nommé de Cardillac, qu'il avoit épousée, ainsi elle étoit très-bonne Demoiselle par son pere & par sa mere, mais sans aucun bien. Son pere avoit dissipé le peu de fortune qu'il avoit eu, & en chercha une en Amérique. Il y mena sa fille âgée de trois ans : elle fut sur le point,

point, en abordant sur le rivage, d'y être dévorée par un serpent.

De retour en France à l'âge de douze ans, elle logea chez la Duchesse de Navailles sa parente, qui ne lui donna que de l'éducation. Elle y changea de Religion : car elle étoit née Calviniste. Ce fut une fortune pour elle d'épouser Scarron, qui ne vivoit presque que de Pensions & de ses Ouvrages, qu'il appelloit sa terre *de Quinet* ; parce que *Quinet* étoit son Libraire.

Après la mort de son mari, elle fit demander au Roi par tous ses amis une partie de la Pension dont Scarron jouissoit, & le Roi la fit attendre deux ans.

Enfin il lui en donna une de deux mille livres, avant qu'elle menât Mr. le Duc du Maine aux eaux ; il lui dit : *Madame, je vous ai bien fait attendre ; mais j'ai été jaloux de vos amis, & j'ai voulu que vous n'eussiez obligation qu'à moi.* Mr. le Cardinal de Fleury, de la bouche de qui je tiens ce fait, m'a dit que le Roi lui tint le même discours, quand il lui donna l'Evêché de Fréjus. Elle avoit environ cinquante ans quand Louis XIV. s'attacha à elle. Il faut convenir qu'à cet âge on ne subjugué point le cœur d'un Roi, & sur-tout d'un Roi devenu difficile, sans avoir un très-grand mérite. Il faut de la complaisance sans empressement, de l'esprit, sans envie d'en montrer, une flexibilité naturelle, une
conver-

conversation solide & agréable, l'art de réveiller sans cesse l'ame d'un homme accoutumé à tout & dégoûté de tout, assez de force pour donner de bons conseils, & assez de retenue pour ne les donner qu'à propos; il faut enfin ce charme inexprimable, qui enchaîne un esprit, & qui ranime les langueurs de l'habitude. Madame de Maintenon avoit toutes ces qualités. Elle fit les douceurs de la vie de Louis XIV. depuis 1684. jusqu'à la mort de ce Monarque. L'Histoire de Reboulet dit qu'il l'épousa en présence de Bontemps & de Forbin; mais ce fut Mr. de Montchevreuil, & non Mr. de Forbin, qui assista comme témoin.

La première femme du Roi d'Angleterre Jacques II. étoit fille du Chancelier Hyde. Il s'en falloit beaucoup qu'elle fut d'aussi bonne Maison que Madame de Maintenon, & elle n'avoit pas son mérite. Nous avons vu Pierre le Grand épouser une personne bien inférieure à ces deux Dames, & cette épouse de Pierre le Grand devenir Impératrice, & mériter de l'être. Le mérite fait disparaître bien des disproportions, & rapproche de grands intervalles. Une des choses qui prouva combien Madame de Maintenon étoit digne de sa fortune, c'est que jamais elle n'en abusa. Elle n'eut jamais la vanité de vouloir paraître ce qu'elle étoit; sa modestie ne se démentit point; personne à la Cour n'eut à se plaindre d'elle. Elle se retira à

St.

St. Cyr après la mort de Louis XIV. & y vécut d'une pension de quatre-vingt mille livres ; c'étoit la seule fortune qu'elle se réserva.

Toutes les Histoires imprimées en Hollande reprochent à Louis XIV. la révocation de l'Edit de Nantes. Je le croi bien. Tous ces Livres sont écrits par des Protestans. Ils furent des ennemis , d'autant plus implacables de ce Monarque , qu'avant d'avoir quitté le Roïaume , ils étoient des sujets fidèles. Louis XIV. ne les chassa pas comme Philippes III. avoit chassé les Maures d'Espagne , ce qui avoit été à la Monarchie Espagnole une plaie inguérissable. Il vouloit retenir les Huguenots & les convertir. J'ai demandé à Mr. le Cardinal de Fleury ce qui avoit principalement engagé le Roi à ce coup d'autorité ; il me répondit , que tout venoit de Mr. de Baviile , Intendant de Languedoc , qui s'étoit flâté d'avoir aboli le Calvinisme dans cette Province , où cependant il restoit plus de quatre-vingt mille Huguenots. Louis XIV. crut aisément , que puisqu'un Intendant avoit détruit la Secte dans son département , il l'anéantiroit dans son Roïaume. Mr. de Louvois consulta sur cette grande affaire Mr. de Gourville , que le Roi Charles II. d'Angleterre appelloit le plus sage des Français : l'avis de Mr. de Gourville fut d'enlever à la fois tous les Ministres des Eglises Protestantes. » Au bout de » six mois , dit-il , la moitié de ces Ministres ab-

VOLT. Tome VII. A a » jure-

» jurera , & on les lâchera dans le troupeau ;
 » l'autre moitié sera opiniâtre , & restera enfer-
 » mée sans pouvoir nuire ; il arrivera qu'en peu
 » d'années les Huguenots n'aïant plus que des
 » Ministres convertis & engagés à soutenir leur
 » changement , se réuniront tous à la Religion
 » Romaine. " D'autres étoient d'avis , qu'au lieu
 d'exposer l'Etat à perdre un grand nombre de
 Citoïens qui avoient en main les manufactures
 & le commerce , on fit venir au contraire des
 familles Luthériennes , comme il y en a dans
 l'Alsace : les Luthériens , les Calvinistes , les
 Jansénistes auroient été opposés les uns aux au-
 tres plus qu'à l'Eglise Catholique , & tous de-
 venus méprisables , n'auroient pû être dange-
 reux , & se seroient convertis à la longue ; de
 plus , la fureur de l'esprit de parti étoit fort baïssée ; c'est une maladie épidémique qui étoit sur
 sa fin. L'autorité Roïale étoit affermie sur des
 fondemens inébranlables , & toutes les Sectes
 du monde n'auroient pas fait dans une ville une
 sédition de quinze jours. Mr. Colbert s'op-
 posa toujours à un coup d'éclat contre les
 Huguenots ; il ménageoit des sujets uti-
 les. Les manufactures de Van Robes & de
 beaucoup d'autres , qu'il avoit établies , n'é-
 toient maintenues que par des gens de cette
 Secte.

Après sa mort , arrivée en 1683. Mr. le Tel-
 lier & Mr. de Louvois poussèrent les Calvinis-
 tes ;

res ; ils s'ameutèrent ; on révoqua l'Edit de Nantes ; on abatit leurs Temples ; mais on fit la grande faute de bannir les Ministres. Quand les Bergers marchent , les troupeaux suivent. Il sortit du Roïaume , malgré toutes les précautions qu'on prit , plus de huit cens mille hommes , qui portèrent avec eux dans les païs étrangers environ un milliard d'argent , tous les arts & leur haine contre leur patrie. La Hollande , l'Angleterre , l'Allemagne furent peuplées de ces fugitifs. Guillaume III. eut des Régimens entiers de Protestans Français à son service. Il y a dix mille réfugiés Français à Berlin , qui ont fait de cet endroit sauvage une ville opulente & superbe. Ils ont fondé une ville jusqu'au fonds du Cap de Bonne - Espérance. Quand l'Etat fut délivré de leur Secte & privé de leurs secours, les Jansénistes voulurent prendre leur place & faire un parti considérable ; il le fut quelque-tems , Louis XIV. en fut importuné les dernières années de sa vie ; mais l'autorité les a écrasés , & les convulsions les ont rendus ridicules.

Louis XIV. fut très-malheureux depuis 1704 jusqu'en 1712. & il soutint ses disgraces , comme un homme qui n'auroit jamais connu la prospérité. Il perdit son fils unique en 1711. & il vit périr en 1712. dans l'espace de moins d'un mois le Duc de Bourgogne son petit-fils , la Duchesse de Bourgogne , & l'aîné de ses ar-

rières-petits-fils. Le Roi son Successeur , qu'on appelloit alors le Duc d'Anjou , fut aussi à l'extrémité. Leur maladie étoit une rougeole maligne , dont furent attaqués en même-tems Mr. de Seignelai , Mademoiselle d'Armagnac , M^c. de Listenay , Madame de Gondrin , qui a été depuis Comtesse de Toulouse , M^c. de la Vrillière , Mr. le Duc de la Trimouille , & beaucoup d'autres personnes à Versailles. Mr. le Marquis de Gondrin en mourut en deux jours. Plus de trois cens personnes en périrent à Paris. La maladie s'étendit dans presque toute la France ; elle enleva en Lorraine deux enfans du Duc. Si on avoit voulu seulement ouvrir les yeux , & faire la moindre réflexion , on ne se seroit pas abandonné aux calomnies abominables , qui furent si aveuglément répandues ; elles furent la suite du discours imprudent d'un Médecin nommé Boudin , homme de plaisir , hardi & ignorant , qui dit que la maladie dont ces Princes étoient morts , n'étoit pas naturelle. C'est une chose qui m'étonne toujours , que les Français qui sont aujourd'hui si peu capables de commettre de grands crimes , soient si prompts à les croire. Le fameux Homberg , Chimiste de Mr. le Duc d'Orléans , vertueux Philosophe & d'une simplicité extrême , fut tout étonné d'entendre dire qu'on le soupçonnoit ; il courut vite à la Bastille pour s'y constituer prisonnier ; on se moqua de lui , & on n'eut garde

garde de le recevoir ; mais le public , toujours téméraire , fut long - tems imbu de ces bruits horribles , dont la fausseté reconnuë devoit apprendre aux hommes à juger moins légèrement , si quelque chose peut corriger les hommes.

Un des malheurs de la fin du règne de Louis XIV. fut le dérangement des finances ; il commença dès l'an 1689. On fit porter tous les meubles d'argent orfèvrés à la monnoie. Le Roi lui-même donna l'exemple , en dépouillant sa galerie & son grand appartement de tous ces meubles admirables d'argent massif , sculptés par Balin , sur les desseins du fameux le Brun , & de tout cela on ne retira que trois millions de profit. On établit la Capitation en mille six cent quatre-vingt-quinze ; on fit des Fontines. Mr. de Pontchartrain en 1696. vendit des Lettres de Noblesse à qui en vouloit , pour deux mille écus , & ensuite on taxa à vingt francs la permission d'avoir un cachet.

Dans la guerre de 1701. l'épuisement parut extrême. Mr. des Marêts fut un jour réduit à prendre cent mille francs , qui étoient en dépôt chez les Chartreux , & à mettre à la place des Billets de Monnoie , dans un besoin pressant de l'Etat. Si on avoit commencé par établir l'impôt du Dixième ; impôt égal pour tout le monde par sa proportion (ce qu'on ne fit qu'en 1710.) le Roi eut eu plus de ressources ; mais
au

ERRATA DU TOME VII.

- P** Age 111. de la Préface, lig. 12. *Quint-Curce*, corrigez, *Quinte-Curce*.
- Pag. 43. lig. 21. dans sa, corr. dans la.
- Pag. 50. lig. 21. peut espérer, corr. put espérer.
- Pag. 64. lig. 16. 17. dans un silence comme profond, paroissant en-
séveli, corr. dans un silence profond, paroissant comme enseveli.
- Pag. 85. lig. 6. mandé douze, corr. mandé secrètement douze.
- Pag. 114. lig. 25. par des petits pelotons, corr. par pelotons.
- Pag. 120. lig. 25. battoient ses troupes, corr. battoient souvent ses troupes.
- Pag. 128. lig. 29. les Marchands vinrent, corr. les Marchands y vin-
rent.
- Pag. 149. lig. 3. l'Empeur, corr. l'Empereur.
- Pag. 161. lig. 5. les marais, corr. le marais.
- Pag. 181. lig. 3. par sa grandeur d'ame, corr. par grandeur d'ame.
- Pag. 185. lig. 13. l'avis de plus sages, corr. l'avis des plus sages. *ibid.*
19. Prince VVintemberg, corr. Prince de VVirtemberg.
- Pag. 242. lig. 13. le 22. Juillet, corr. le 21. Juillet.
- Pag. 245. lig. 5. eaux de Niefter, corr. eaux du Niefter.
- Pag. 258. lig. 8. font intérêt ni sa volonré, corr. son intérêt ni sa vo-
lonté.
- Pag. 259. lig. 25. troublenoient, corr. troubleroient.
- Pag. 265. lig. 12. douze cens Boufes, corr. douze cens Bourfes.
- Pag. 266. lig. 7. fenêtre, on le vit, corr. fenêtre, où on le vit.
- Pag. 267. lig. 21. qu'il ne faisoit, corr. qu'il ne fait.
- Pag. 285. lig. 5. de la note, du Charles XII. corr. de Charles XII.
- Pag. 297. lig. 11. le Baron d'Arvisdon, corr. le Baron d'Arvidson.
- Pag. 325. lig. dernière, Guillaume, corr. Frédéric Guillaume.
- Pag. 355. lig. dernière, il venoit de mettre, corr. il ne venoit que
de mettre.
- Pag. 419. lig. 11. dans tous, corr. tout dans. *Ibid.* 28. composé, corr.
composé.
- Pag. 424. lig. 12. Czarevits, corr. Czarovits. *Ibid.* 23. il alla en-
suite, corr. il alla enfin.
- Pag. 428. lig. 13. & Vibourg, corr. & du Vibourg.
- Pag. 436. lig. 18. périrent avec lui, corr. périrent après lui.
- Pag. 453. lig. 7. n'étoient point ensevelies, corr. n'étoient plus ense-
velies.
- Pag. 457. lig. 3. il en reçoit, corr. il reçoit.
- Pag. 471. lig. 8. superstions, corr. superstitions.
- Pag. 485. lig. 12. des Assemblées, corr. de ces Assemblées.
- Pag. 508. lig. 18. de Cardinal, corr. du Cardinal.
- Pag. 536. lig. 20. Il avoit quelques petites chansons, corr. Il avoit
tuit quelques petites chansons.

